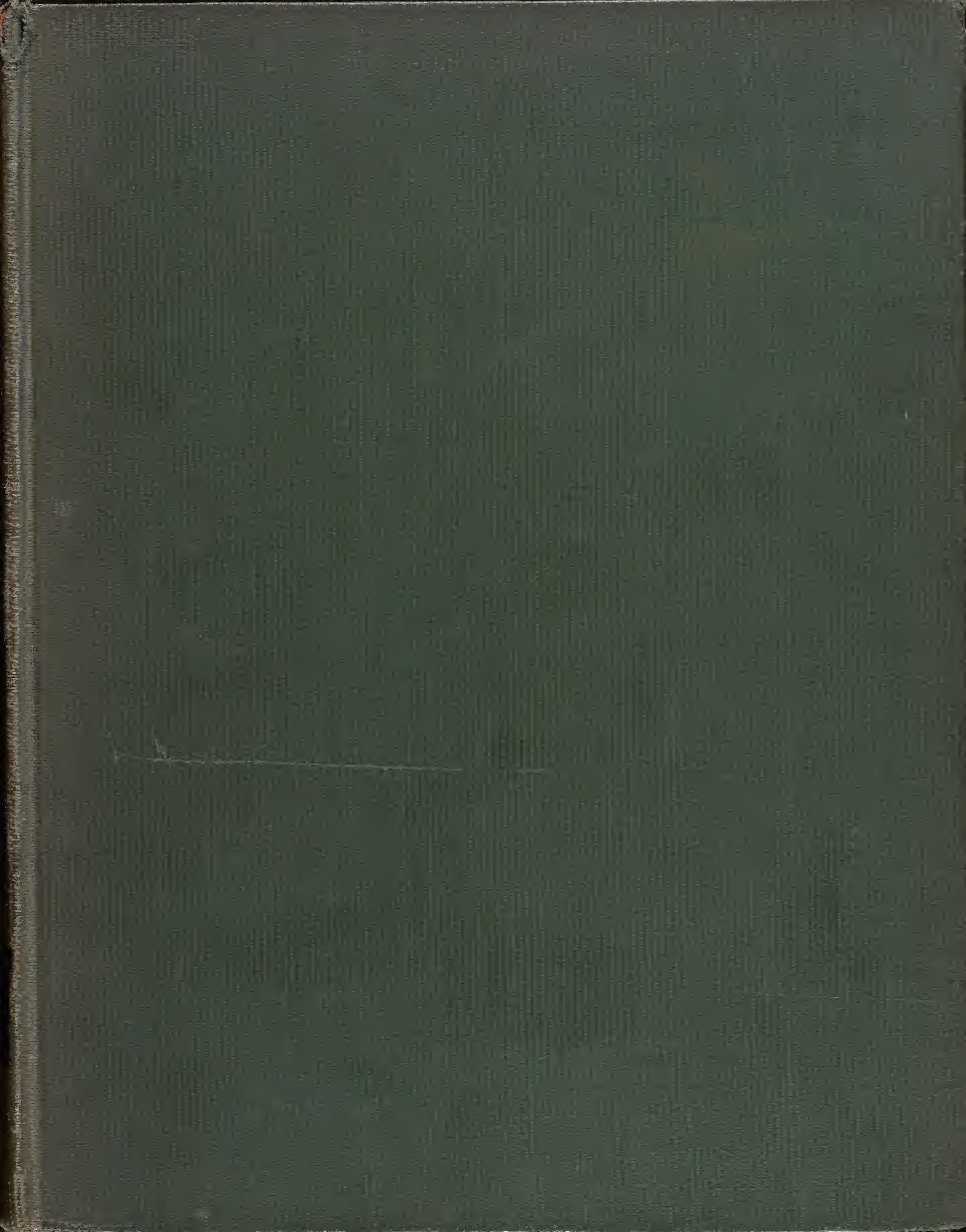


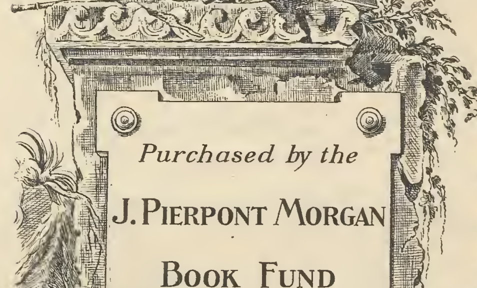
THIS BOOK
DOES NOT CIRCULATE

390 G289
Pt. 1921

AUTHOR
Gaz tte does not circulate

TITLE
Gazette Du Bo ton

DATE DUE	BORROWER'S NAME
OCT 24 1961	



Purchased by the
J. PIERPONT MORGAN
BOOK FUND
Founded A.D. 1892
Cooper Union Library

390
G 289
pt. 1921

COOPER UNION
ART SCHOOL LIBRARY
New York

Students may have four books at one time.
~~This book may be kept two weeks with privilege of renewal.~~
A fine of five cents a day will be charged for each book kept overtime.
Please do not remove date due card from pocket.

No. 507

GT 500
.G384
CAIM RB

GAZETTE

DU

BON TON

390
G289
1921
Pt. 2

98968

GAZETTE
DU
BON TON

ARTS, MODES
&
FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur

1921

Tome II



Paris
AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
11, Rue Saint-Florentin, 11

GT
500
.G 384
CHMRB

TABLE DES MATIÈRES

SECOND SEMESTRE

(Juillet à Décembre 1921)

TABLE DES ARTICLES



TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE



CROQUIS HORS-TEXTE



GAZETTE DU BON TON

ARTS - MODES - FRIVOLITÉS

Rédacteur en Chef, MARCEL ASTRUC.

SOMMAIRE DU NUMÉRO SIX

1921 *4e Année*

PLANCHES HORS-TEXTE

ÉDITIONS LUCIEN VOGEL, 24, Rue du Mont-Thabor, PARIS

VIENT DE PARAITRE

PANORAMA DRAMATIQUE

I

CASANOVA

Décors et Costumes par GEORGE BARBIER

Ce recueil, composé de vingt-quatre planches coloriées au patron, contenues dans un élégant cartonnage, contient la reproduction des dessins de l'artiste pour ces jolis costumes de *Casanova*, qui furent le point de départ de la mode actuelle.

PRIX DU RECUEIL : 100 francs.

VIENT DE PARAITRE :

MAX JACOB

MATOREL EN PROVINCE

FRAGMENT
D'UN PROLOGUE
QUI FUT ENLEVÉ PAR L'AUTEUR
DE SON ROMAN
"LE TERRAIN BOUCHABALLE"

10 exemplaires sur vieux Japon Hodomura, *numérotés de 1 à 10* .. .. .. 30 fr.
500 exemplaires sur papier d'Arches sans colle, *numérotés de 11 à 510* .. 10 fr.



WEIL ses fourrures
4, RUE SAINTE-ANNE - PARIS

ÉDITEUR
DE LA
"GAZETTE DU BON TON"
LA SOCIÉTÉ DES

EDITIONS LUCIEN VOGEL

SE CHARGE DE L'ÉTUDE
ET DE L'EXÉCUTION
DE TOUS PROJETS
D'AFFICHES, CIRCULAIRES, INVITATIONS
ÉDITIONS DE LUXE, CATALOGUES COMMERCIAUX,
ENVOIE SUR DEMANDE
UN REPRÉSENTANT
CHARGÉ DE L'ÉTUDE DE TOUT MODE
DE PUBLICITÉ,
ET FOURNIT
AVEC LES IDÉES LES PLUS INGÉNIEUSES
DES ŒUVRES DES
MEILLEURS ARTISTES
DE CE TEMPS
REPRODUITES DE LA MANIÈRE
LA PLUS PARFAITE
PAR TOUS LES PROCÉDÉS D'IMPRESSION
ACTUELLEMENT
EN USAGE



LÉGION D'HONNEUR

VOICI la belle saison, et les nouveaux chevaliers de la Légion d'honneur cesseront de se poser cette question angoissante : Faut-il porter le ruban sur le pardessus ?

Jules Renard avait décidé qu'il ne décorerait que sa jaquette et non son pardessus. Mais il attendait avec impatience le mois de mai. Car, disait-il, il attrapait des bronchites, à force de laisser son pardessus ouvert largement sur sa poitrine.

En somme, je crois qu'il vaut mieux porter le ruban sur son pardessus. Car il est absurde d'être décoré l'été, et pas l'hiver.

Beaucoup d'artistes se posent une autre question, aussi grave sans doute : « Un artiste doit-il accepter la décoration,



Copyright Juin 1921, by Lucien Vogel. Paris

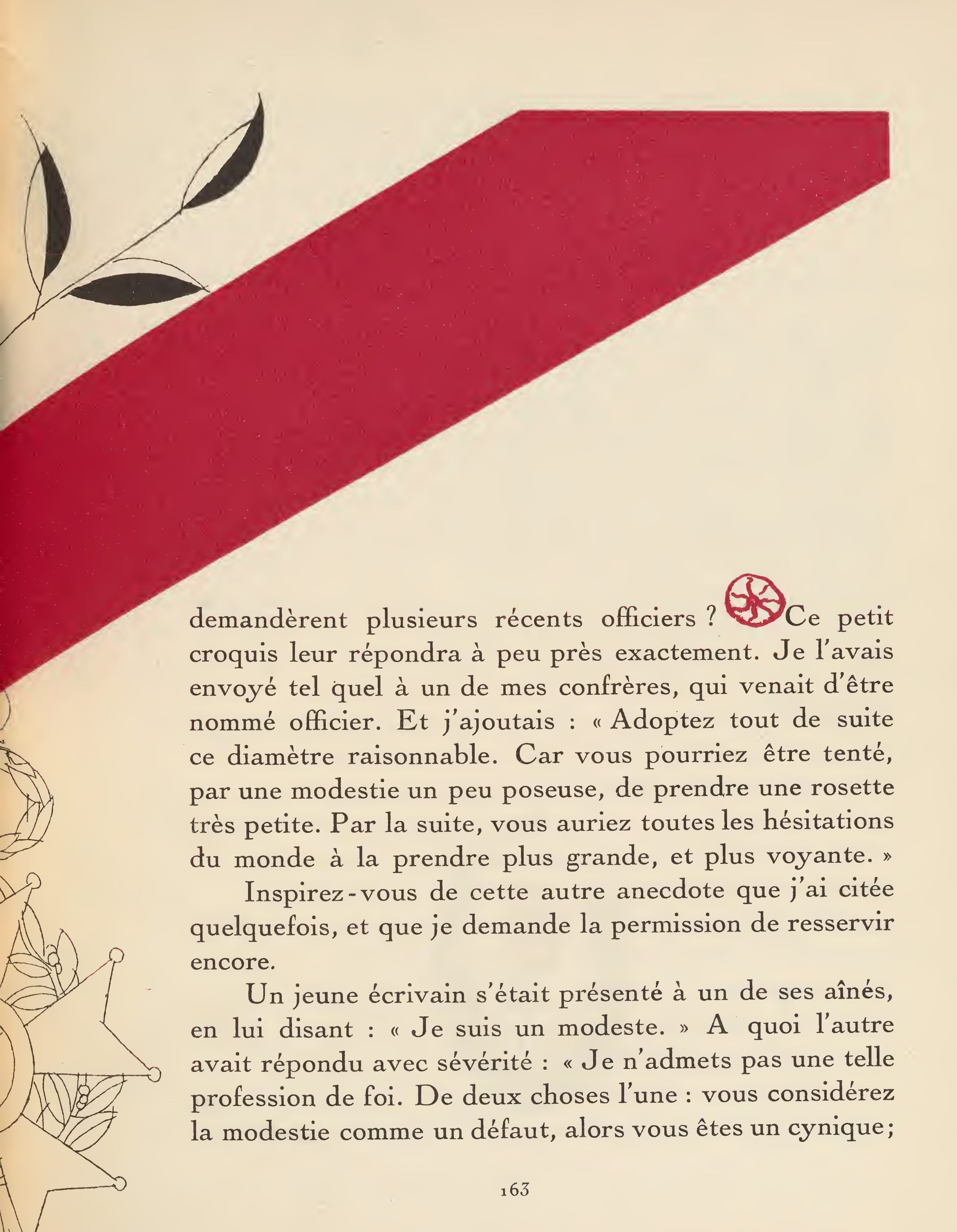


et ne pas se contenter des hautes et nobles satisfactions que lui donnent la pratique de son art et l'âpre recherche de la perfection? » Aussi leur joie d'être décoré est-elle mêlée d'une amertume, d'ailleurs pas très cuisante.

Aussi sont-ils bien plus franchement heureux quand ils reçoivent la rosette, d'abord parce que c'est un grade supérieur, puis, parce qu'ils ont pris désormais leur parti, et que la question : « Doit-on accepter la décoration? » ne se pose plus.

La rosette a cet avantage qu'elle n'indique pas de grade exact, et qu'elle est l'indice de toutes les dignités supérieures... Je sais bien que, depuis quelque temps, les commandeurs ont pris l'habitude de mettre leur rosette dans une petite soucoupe carrée et dorée. Mais c'est affreux, et ça n'a plus l'air de rien du tout.

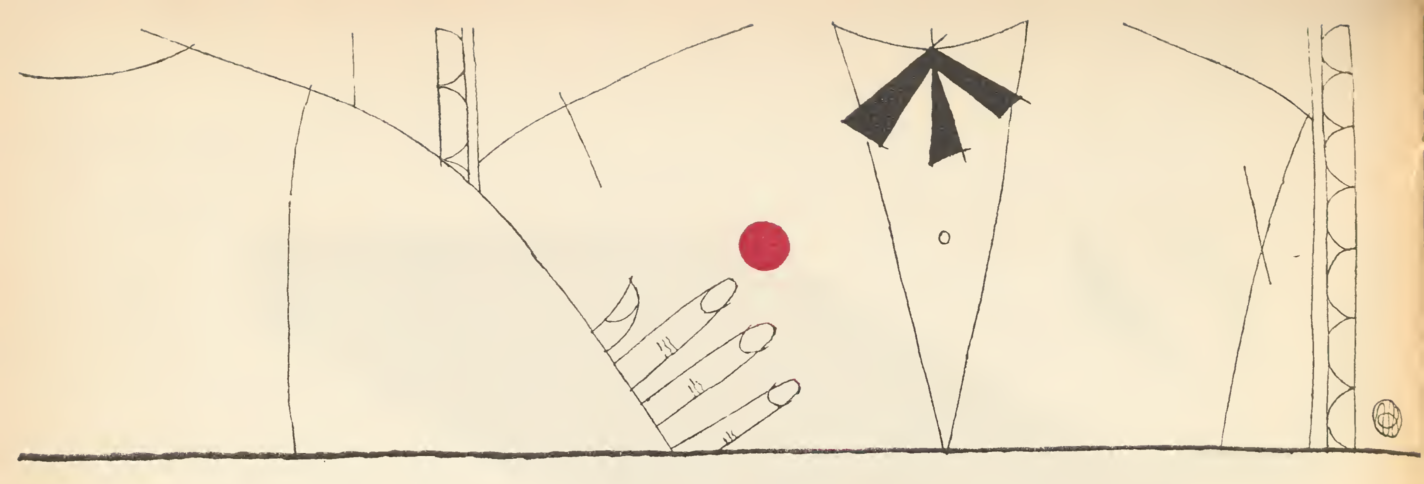
De quelle dimension doit être la rosette, nous



demandèrent plusieurs récents officiers ? Ce petit croquis leur répondra à peu près exactement. Je l'avais envoyé tel quel à un de mes confrères, qui venait d'être nommé officier. Et j'ajoutais : « Adoptez tout de suite ce diamètre raisonnable. Car vous pourriez être tenté, par une modestie un peu poseuse, de prendre une rosette très petite. Par la suite, vous auriez toutes les hésitations du monde à la prendre plus grande, et plus voyante. »

Inspirez-vous de cette autre anecdote que j'ai citée quelquefois, et que je demande la permission de resservir encore.

Un jeune écrivain s'était présenté à un de ses aînés, en lui disant : « Je suis un modeste. » A quoi l'autre avait répondu avec sévérité : « Je n'admets pas une telle profession de foi. De deux choses l'une : vous considérez la modestie comme un défaut, alors vous êtes un cynique;



ou c'est, selon vous, une qualité... alors, si vous vous en targuez, vous n'êtes pas un modeste. »

Donc, ne soyez pas orgueilleux, mais ne soyez pas modeste, c'est encore plus vilain. Et pensez à cela quand il s'agira de choisir vos vêtements, et de porter ces petits ornements rouges, qu'on appelle les hochets de la Vanité. La vanité est un des défauts les moins dangereux, justement parce qu'elle s'amuse avec des hochets ; c'est là un passe-temps puéril et bien innocent. Au moins, pendant ce temps-là, les vaniteux ne font pas de mal. Que ne peut-on offrir de ces dérivatifs à d'autres défauts, et même à certaines qualités tapageuses !

Tristan BERNARD.





DEVOIRS DE VACANCES

VOICI l'été. Le Grand Prix est couru. Vous n'avez pas fini de rire, ô fashionables ! Il a fallu quitter Paris, où nul ne saurait plus paraître, décemment, à cette date. Les devoirs de vacances vont commencer.

D'abord, il y a les malles, qu'il faut remplir avec un soin exact et prévoyant, conformément à mainte liste longtemps réfléchie, où, suivant les différentes heures du jour, doivent figurer les diverses catégories de la garde-robe. Vêtements blancs pour le tennis, costumes pour le golf, smoking pour la soirée, et tout l'attirail que la chose comporte, du soulier blanc à l'escarpin, de la raquette au club, sans oublier le col, la cravate et la perle. Et puis, Madame, toutes vos robes, où l'on se perd ; y compris le maillot pour le bain, l'éventail pour



l'après-dîner, le voile pour l'auto, les dessous pour les cinq à sept ; enfin de quoi garnir sept ou huit cartons à chapeaux et le double de malles. Et c'est sûr que vous oublierez encore la moitié de ce qu'il vous faut.

Car, trois mois durant, vous allez être, Madame et Monsieur, quotidiennement passés en revue, à toute heure du jour et de la nuit. A quoi emploierait-on son temps, à la Potinière, si ce n'est à s'occuper de son prochain, à en dire et à en médire ? C'est un endroit où il ne faut point songer à paraître deux fois de suite avec la même ombrelle, le même chapeau, la même robe. Il n'y a donc pas d'autre alternative pour vous que celle-ci : le déshonneur ou un excédent de bagages.

Car vous êtes du monde, Madame (et Monsieur). Le monde a des lois, qu'on ne saurait enfreindre sans péril. La première est de se trouver à tout instant à sa disposition. Et c'est pour cela que vous allez aux eaux, à la montagne, à



la mer — et dans tous ces endroits duement estampillés par la fashion, où l'on s'ennuie, certes, mais où les journaux mondains ont des informateurs, où *Vogue* et *L'Illustration des Modes* envoient leurs photographes, et le *Bon Ton* ses dessinateurs, où vous aurez l'occasion de dîner un soir avec M. Van Dongen, de souper une autre fois avec l'hetman de Jitomir, de voir le roi du pétrole prendre une banque et une culotte, et, quelque soir d'orgie, Mlle Zizi, des *Folies où ça?* s'asseoir dans le foie gras, sans chemise. Toutes choses qui vous feront de très jolis sujets de conversation pour la rentrée, Monsieur, Madame. Il ne faudra pas manquer, alors, avec une mine écœurée, de réprouver le ridicule usage. Vous devrez commencer ainsi : « J'étais à Deauville cet été : c'était fou... » — Ou bien, citer quelque autre plage, à votre choix, un peu moins voyante : Cabourg, Dinard, Trouville même. — Maintenant si vous ne craignez pas de passer pour original,



ni d'être perdu de réputation à l'idée qu'on ne vous aura vu nulle part, sachez qu'il y a en France des endroits charmants, où l'on se baigne sans photographe, où l'on danse aussi, si l'on veut, mais sans jazz, où les arbres ont de vraies feuilles, où l'air sent bon, où les fleurs poussent naturellement, où les nuits sont délicieuses, toutes remplies de vaste silence... C'est n'importe où, sur les bords de la Seine ou de l'Oise ; on y peut passer de très bonnes vacances. On pourra même en tirer parti, par la suite, à condition de s'alanguir un peu, quand on nommera « ce petit coin perdu de l'Ile de France... » avec un air de rêverie discrète.

Au fait, à tout prendre, il est même permis d'avouer qu'on est tranquillement resté à Paris, tout l'été. — « Paris est charmant, au mois d'août. Il n'y a personne... Et puis, moi, vous savez... les planches et les casinos !... »

Emile HENRIOT.



POUR DISTRAIRE VOTRE AMIE SOUS SON BONNET MARIN BICOLORE

NE bougez, mie, demeurez. Laissez que les galets vous blessent un peu votre tendre chair à travers le peignoir. Oubliez, en m'écoutant, ce lit qu'ils vous font, incommode, connaissez combien l'arc est joli de votre hanche, lorsqu'il se développe. La Vénus de la collection Morritt repose aussi sur son bras droit, tournant le dos comme vous faites, boudeuse, mais je ne compare pas votre visage à celui que Velasquez lui a donné, moins fin que le vôtre, dans le miroir de l'Amour. Vous rappelez encore les deux gisantes de Goya, cette même Espagnole qu'il peignit sans voile ou parée d'une robe « flamande ».

Non, ne touchez pas de la main votre bonnet bigarré. Soyez tranquille, il adhère exactement à la voûte du front. Même il vous serre un peu la joue, c'est afin que la moue de votre bouche paraisse comme votre mère vous



la transmit, si parfaitement enfantine qu'on ne sait guère si vous êtes fille adolescente, femme ou naïade.

Pas une goutte amère n'a mordu votre crinière, la nappe en est intacte. Et si je ne vous l'ai pas dit encore, rien ne sied mieux que ces rubans verts aux mallarméennes rousseurs de votre face. Si bien qu'on a le goût de vous surnommer Alceste. Votre amie Françoise a disposé sur la soie obscure des galons rouges, parce qu'elle est brune comme une Auvergnate, et vive Dieu, elle est assez belle ! La grande Thérèse, pareille à celle qu'Adrien Mithouard a chantée en poète, les a pris jaunes, ses rubans, bien qu'elle soit blonde, mais qui peut tout se permettre, avec cet éclat qu'on lui voit. Vous prenez toutes soin, ô merveille, je dis la moins favorisée, d'accorder la seconde couleur de votre bonnet de bain à ces cheveux qui restent pourtant invisibles; il est vrai que nous les connaissons, leur lumière demeure en nos rétines, et c'est elle encore qui rayonne, diffuse, dans toute la personne. Mais quelques-unes ont à



résoudre un problème plus délicat, blondes au chef clair et la peau ambrée, ou sultanes qui portent l'ébène sur la tête, ayant, comme chantent les poètes arabes, la chair du jasmin. Ainsi vous-même, que l'on croirait presque rousse, et c'est le bleu et le violet qui chargent vos tempes, le raisin et l'hyacinthe. Lorsque vous étiez un enfantelet, vous aimiez déjà ce vert de jade, vous en faisiez des pompons, beaux à voir, en vérité, dansant comme une bouteille entre les flots.



C'était dans un pays de sable, où vous n'aviez pas besoin de sandales : l'on vous voyait, roses et polis, ces orteils que vous avez légers comme ceux de Marinette, l'héroïne de Madame d'Houville dans *Tant pis pour toi*. La lumière du soir confondait la plage et l'océan ; si bien que de vos fenêtres leur frontière échappait au regard, noyée dans le même miroitement. La mer était fréquentée des vieux voiliers, les mêmes trois-mâts et les goélettes qui plaisaient à Stevenson ; ils venaient de Norvège, avec une cargaison de planches dont les veines sentaient bon, ou bien ils ruisselaient chargés de glace translucide.

Toutefois il n'est pas de nuée où le crépuscule n'émeuve, et seule une laide pourra médire de ces galets, dont les aspérités,



rompant la marche, remuent si gracieusement la ligne d'un corps parfait. Je vous ai vue, quand vous touchiez l'eau, toute peinte sur le firmament. J'aime aussi que, tracée au compas, la ligne de l'horizon vous arrive à la taille, au-dessus des vagues qui veulent rire au soleil.

Vous êtes sur le point de lui tirer la langue, parce que je vous fatigue. Courez à votre cabine, faites couler l'eau douce sur tant de sel qui gercerait. Et revenez-moi, fraîche une seconde fois, au milieu d'une buée. Vénus au sortir de l'onde natale, il lui suffisait de tordre la belle chevelure, elle n'avait pas de bonnet, elle se passait de ce Xérès que vous désirez. Mais, je ne suis pas de ceux qui blâmeront jamais les filles d'Ève pour avoir ajouté aux beautés selon la nature celles de la grâce et de l'apprêt, tout cet humain artifice où, contraints par les dieux, nous les surmontons. Nigaud qui l'oblige à fuir! Cependant l'heure tardive a dépeuplé la mer, et malgré les décrets, l'astre du jour a commencé de descendre la pente du ciel.



Eugène MARSAN.



TOILES A MOUCHOIRS

MONTAIGNE nous apprend que, durant l'année qui suivit la mort du roy Henry second, « les soyes estoient venuës à telle vilité que si vous en voyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez soudain argument que c'estoit quelque homme de peu : elles estoient demeurées en partage aux médecins et aux chirurgiens ». Et la cour s'habillait de futaine.

La mode ressemble aux gouvernements des républiques, lesquels changent toutes les lunes. Hier le jersey de soie régnait en maître, demain ce sera quelque velours ou quelque laine. Mais aujourd'hui ? Aux plus récentes nouvelles, le

ministère du djersabulle est renversé ; qui prend sa place ? Devinez, chère amie ? Je vous le donne en cent. Vous jetez votre langue aux chats ? (Heureux chats, sauront-ils goûter tout le prix d'une pareille nourriture ?) Eh bien c'est la toile, la toile à mouchoirs.

Fidèle historiographe et poète officiel du Royaume de Frivolité, je noterai donc sur mes annales, en lettres d'or, cet interrègne dans la dynastie des soieries, et l'avènement au pouvoir suprême d'une étoffe qui jusqu'ici ne paraissait pas appelée à d'aussi hautes destinées. Après quoi j'accorderai ma cithare (entre nous ce n'est qu'un banjo), et je chanterai vos louanges sur le mode lyrique, ô souveraine de ce bel été, toile à carreaux, toile à mouchoirs.

Ce n'est pas sans appréhension que je prélude. Car je vous prie, que dirai-je de vous ? Décrirai-je, au moyen de la strophe et de l'antistrophe, les tendres enlacements de vos nuances alternées ? Glorifierai-je les ébats gracieux où se complaisent vos couleurs ? Montrerai-je le bleu jouant à saute-mouton avec le jaune, si l'on me passe cette image qui semble sortir tout armée du cerveau de M. Maurice Rostand ? Ou encore le mauve faisant des barres parallèles avec le violet son compère ? Est-ce ainsi que je me tirerai de ma tâche, toile à carreaux, toile à mouchoirs.

Voire, délaissant la lyre pour le pipeau, comme on disait jadis, tenterai-je de représenter votre élégance rudanière, bonne étoffe franche

et fraîche, pareille à ces campagnardes un peu empesées, dont la peau rude au toucher sent bon le thym et la lavande. Saurai-je indiquer comme votre rusticité charmante s'apparie avec le décor de ces petites maisons appelées « fermes », si je ne me trompe, que l'on découvre à ce qu'il paraît dans les contrées situées hors Paris, au delà de Gennevilliers au nord et de Bougival au ponant, et que je ne connais que par les relations des explorateurs. Est-ce là le thème que choisira votre fervent panégyriste, toile à carreaux, toile à mouchoirs ?

Ou bien, imitant de Pindare les ingénieux tours de rhétorique, et jugeant votre mérite inégal à notre éloquence, irons-nous compulser votre généalogie ? Hélas ! vos origines sont obscures, toile à carreaux, et l'histoire ne semble pas vous connaître. Vos ancêtres, mais c'est, ou je m'abuse, le mouchoir classique du Poilu. Je me souviens de l'époque non pareille où, alignés devant nos « pieds de châlit », un caporal-fourrier obèse nous distribuait de cette étoffe bigarrée des carrés si spacieux que le nez de Pantagruel, celui du géant Brandabarbaran, celui de Cyrano de Bergerac et celui de M. Mandel eussent pu sans encombre y éternuer de concert. Conviendra-t-il d'exhumer ces vieilles histoires, qui vous feraient du tort dans le monde, toile à carreaux, toile à mouchoirs ?

Ah ! bien plutôt laisserais-je, s'il vivait encore, la parole au cygne de Dircé. Mais lui-même le

bon Pindare viendrait-il à bout d'un tel dithyrambe ? De son temps, l'on ne se mouchait pas dans de la toile à carreaux, mais dans un pan de son péplos, ce qui était plus majestueux, ou encore dans ses doigts ce qui était plus philosophique. Et Pindare, s'il rencontrait, en quelque jardin les belles Jouvencelles que Lepape habille de reflets entrecroisés, que croyez-vous qu'il penserait? Saisirait-il bien quelle grâce paradoxale vous conférez à la silhouette d'une Parisienne aux champs, toile à carreaux, toile à mouchoirs?

Bah! vous le savez aussi bien que moi, Pindare était Béotien.

Georges-Armand MASSON.





LA MYTHOLOGIE NOUVELLE



Les illustrations de Jean Hugo, pour cet article, n'ont qu'un rapport éloigné avec la Comédie-Ballet de Jean Cocteau, dont il a dessiné les costumes : «Les Mariés de la Tour Eiffel» que les Suédois présentent en ce moment au Théâtre des Champs-Elysées. Plutôt ces dessins montrent-ils une époque déjà pleine de charme et d'éloignement : 1900 — Le tennis, le Palais de Glace, le teuf-teuf, les manches à gigot — véritable mythologie nouvelle.

Tandis qu'Irène Lagut peignait le décor et Jean Hugo les costumes, les



« Six », qui sont ce que nous comptons de plus raisonnablement audacieux parmi les musiciens, nous gardant ainsi de toute monotonie, ont chacun fourni leur part de travail pour les « Mariés de la Tour Eiffel ». Etant donné le grand nombre de collaborateurs, l'unité de cette pièce pourrait nous surprendre, si nous ne savions (leur amitié et leur admiration pour Jean Cocteau les rapprochant encore davantage) avec quelle entente parfaite tous y travaillèrent.

Après « Le Bœuf sur le Toit », histoire sans paroles, et « Parade », qui est une poésie, cette pièce nous fait comprendre ce que doit être la poésie au théâtre. Le contraire de ce que l'on croit. Nullement le mystère, le flou ; il y a pour moi plus de poésie dans une farce de Molière que dans les drames de Mæterlinck.

Dans les « Mariés de la Tour Eiffel », moins timidement que dans « Parade », Cocteau empruntant des « images » à la

poésie, les mène dans un domaine plastique, sans que pour cela on soit autorisé à parler de confusion des arts.

Rappelant à la fois la revue de music-hall et le drame antique, la pièce de Jean Cocteau surprendra par le mélange du tragique et du comique, mélange que d'ailleurs firent les dramaturges de tous les temps. Mais la nouveauté de celui-ci, c'est que, comme dans un cocktail, sa saveur ne rappelle en rien celle des éléments qui collaborent à sa composition.

⁂

Les contes de fées sont trop « merveilleux » pour nous émouvoir. Chez eux tout s'arrange trop bien. Au contraire, si la mythologie nous surprend, c'est parce que nullement divine; tout s'arrange aussi, mais à notre façon, la plus irréparable. Une scène comme celle de la « Cycliste » ou de la « Baigneuse de Trouville » nous donne un avant-goût de ce que pourrait être une mythologie moderne. Comment, par



exemple, après avoir vu les personnages de la noce, admettre qu'une mariée, un marié, des beaux-parents aient des costumes, des visages différents de ceux imaginés par Jean Hugo, non seulement merveilleux costumier, mais, par son souci du détail qui « porte », créateur de types dramatiques inoubliables. Après avoir vu ce cortège nuptial, tous les autres sembleront des mascarades !

Jean Hugo chérit les modes de 1900 et s'en inspire ; cependant il n'a pas un instant songé à faire de cette époque une reconstitution à la manière du musée Grévin.

La Tour Eiffel ne pourra être que reconnaissante à Irène Lagut d'avoir fait de sa laideur une grâce. Les découpures de l'acier deviennent la plus ravissante dentelle, ouvrage de dames aussi délicat que la feuille de papier à compliments de nos enfances, sur laquelle nous voudrions pouvoir exprimer notre reconnaissance à Jean Cocteau et ses collaborateurs, ainsi qu'à la compagnie des Suédois et M. Jean Borlin qui montèrent cette œuvre.

Raymond RADIGUET.





Perllaine de Lao-Tzu

Les pékinés perllaine

Serjaperle

almanachs

C'EST sans doute d'écrire des tissus, dont je me suis fait une si brillante spécialité, que m'est venu ce style moëlleux et velouté que je tisse tranquillement sur mon petit métier particulier à la dimension qu'on veut (2^{m} 40 grande largeur, 1^{m} 20 petite largeur) pendant des mètres et des mètres sans la moindre fatigue, en enroulant toujours autour du sujet comme une pièce de drap. Mon vrai maître, c'est Rodier. C'est lui qui m'a donné l'envie de tremper dans les encres de couleurs dont les fabricants teignent leurs étoffes magnifiques, ma plume de fer.


Serge Rézo

Ce n'était qu'un bain à prendre. Ma plume et moi nous en avons vu d'autres. Aujourd'hui, j'ai à vous entretenir de lainages... Ils s'envoleront ces jours heureux tout enivrés de beau temps ! Quand apparaîtront ces jours obscurcis, menacés, alors il faudra licencier vos organdinas.

Vos couturiers vous présenteront les modes nouvelles. Tandis que le vent éparpillera aux vitres les nuées de l'automne, sous les lustres allumés en plein jour et dans les salons chauffés déjà, on vous montrera les robes de l'hiver, vos meilleures amies pour toute une saison.

« Serai-je heureuse ? Cette robe nouvelle me verra-t-elle comblée, aimée ? Elle est jolie, faite d'un tissu tout clouté d'une infinité de paillettes d'acier brillant d'un doux éclat. La vendeuse a nommé cette étoffe *Serjaperle*. C'est un joli nom. Robe de serjaperle, me porteras-tu bonheur ? »

Dans le même moment, en tous lieux, rue de la Paix, dans les boudoirs, les lingeries, on entendra prononcer sous ses formes différentes un vocable qui prendra place dans le langage : *Perllaine* — qui est


Les grecques pékinées

l'appellation générale, le nom de famille de toute une dynastie sortant tout armée des métiers de Rodier : la *Perllaine* proprement dite (lainage uni), ses sœurs *Cottaperllaine* et *Perllaine mélangée,* puis les lainages de fantaisie descendant d'elles : *Perllaine dentelée, Clans Perllaine, Rayures Perllaine,* et *Perllaine crantée rayée,* qui est le produit des deux précédentes, probablement.

Piquellaine chinois.

Quelle joie profonde donne une robe nouvelle ! Quelle amie, quel amour procurent ce contentement de tout l'être, cette satisfaction intime qui se confronte à toutes les glaces rencontrées ? *Serge Rézo* quadrillée par places de fils métalliques tissés dans l'étoffe, jolie *Serge Boucline* frisée de bouclettes de soie, c'est vous qui ramenez, mieux que tous les cacodylates de soude, le sang vif de la santé aux joues des belles.

uadrillés Chéops



Gilet Raillaine

On portera des gilets *Raillaine,* des gilets *Satinécla.* La mode est aux gilets : on vous en prépare de fort beaux. Novembre peut venir.

Il est déjà là (car le Temps n'a pas de réalité, vous le savez),

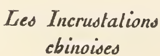
Serge Boucline.

poussant et pressant ses petits camarades Août, Septembre et Octobre, pour entrer en scène à son tour. Quand il paraîtra, vous reconnaîtrez ce moment au changement à vue du décor : les portants violemment retournés montrant l'envers dépouillé des arbres, les réflecteurs dirigés sur la toile de fond y allumant l'éclat mourant d'un ciel où agonisera dans la splendeur la saison. Bruits de scène dans la coulisse, hululement du vent d'automne en soufflant dans un pavillon de phonographe, son du cor le soir au fond des bois, frisson de shimmy de toute la nature entière par l'orchestre de bruiteurs de M. Marinetti, bref l'illusion parfaite mise en scène comme par Gémier.

CÉLIO



Les Mosaiques velours



Les Incrustations chinoises



Polo

Il nous a semblé, longtemps, que le polo était un des prétextes les plus aimables qu'on ait trouvés pour prendre le thé en plein air. On disait « on va aller goûter au polo... » comme on aurait nommé quelque autre établissement à la mode. Et de fait, on y allait; on s'installait dans ce cadre exquis et très suffisamment anglais du Bois; on se mettait à à l'abri, si le soleil était trop ardent, sous un de ces vastes parasols aux couleurs claires, et sur la table verte on découpait le cake et le toast. Puis, bavardages comme dans tout autre thé. Modes, projets d'été, réputations, unions, fiançailles, enfin tout le « nécessaire » de la conversation, éternellement composé des mêmes objets.

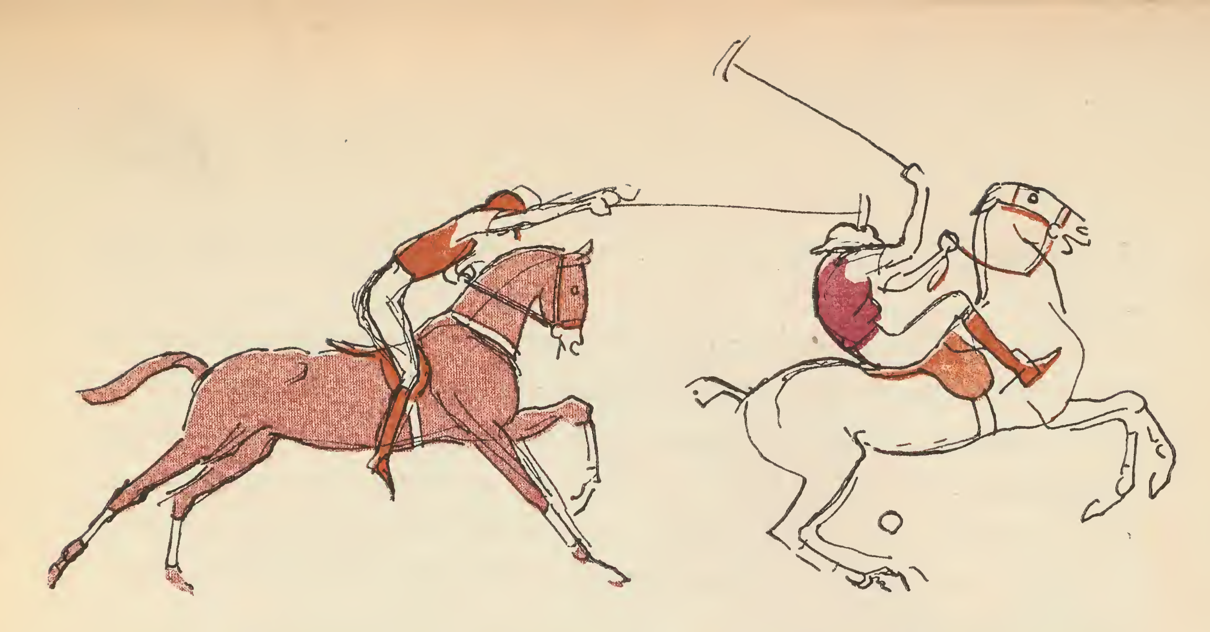
Parfois on lançait un regard vers le terrain où caracolaient des cavaliers montés sur des poneys nerveux, râblés, à la queue courte et drue, aux membres fins, aux encolures



musclées : de ces véritables double-poneys comme on en rencontre dans les élevages anglais. Ces cavaliers agitaient des maillets, se couraient les uns après les autres, s'abordaient, se disputaient une balle bondissante, projectile dangereux à l'occasion. Mais c'était là l'accessoire ; le principal était évidemment le thé. Parfois aussi un de ces joueurs au repos venait saluer quelque connaissance. On admirait ce qui lui restait de bel entrain de la partie dans la chaleur de son visage, le feu de ses bras, dessous sa chemise légère ; et on admirait aussi sa culotte côtelée, coupée selon la bonne façon et ses bottes fauves et bien assises. Demeurait-il ? il commandait une citronnade ou un coktail. Point de thé. Le thé, dans les polos, demeure réservé aux gens qui ne jouent pas le polo.



Ainsi nous avons écoulé, dans l'ignorance d'un noble sport qui se déroulait sous nos yeux, des fins d'après-midi printaniers. Nous déchirions nos semblables avec esprit (un peu de sucre ?... Elle très *fast* ?... Du sel ?... Mais elle n'a pas de goût véritable...) et nous ne voyions pas les teams aux prises et renouvelant parfois, sur le rythme moderne, dans l'air



serein et bleuté, des fragments de frise du Parthénon... Enfin nous pensions aussi que le polo avait encore d'autres prétextes comme celui de donner des dîners, et d'inviter aux soirées des chanteuses pour chanter.

Puis nous avons assisté à des parties où nous apportions un esprit plus sportif et des yeux moins dissipés. Sur le terrain de Cannes, ce printemps, nous avons suivi ces duels où le capitaine Smart et Lord Rocksalvage conduisaient leur petite équipe avec une vivacité, une passion, une ardeur vraiment admirables. Nous avons laissé refroidir le thé, et respecté les réputations pour suivre les courses rapides, les élans de M. de Yturbe, les arrêts du prince Radziwil, les reprises de M. de Polignac. Assistance des plus élégantes comme l'affirmaient le lendemain les diurnales. Royale même puisque, une fois, le roi de Suède honora la réunion de sa présence. Nous comprîmes alors qu'on pouvait prendre de l'agrément à ces divertissements ruineux, où l'on consomme des chevaux de sang comme s'ils coûtaient une misère !



C'est peut-être le sport qui a le meilleur goût de savane. Vif attrait !

Vous affirmerai-je qu'il soit nécessaire de le bien pratiquer pour faire parti d'un club ? Sans doute, on vous réclamera pour vous y admettre d'autres garanties que de savoir brandir un maillet. Vous connaissez le mot du duc de L... président d'un cercle fermé où s'était présenté un écrivain éminent et très respectable. On discutait de son admission. Son parrain le défendait.

— C'est un homme glorieux, d'une culture et d'une intelligence étendues. Il honore notre pays et augmente la réputation des lettres françaises.

Alors le duc de L... d'un ton calme et sans réplique :

— Heureusement que nous sommes encore quelques-uns, ici, Monsieur, à ne tenir aucun compte de ces considérations.

Et, si, très riche et bien né, vous savez commander un lemon-squash vous pouvez vous présenter dans un club de polo. Cela suffira d'abord. Le reste viendra plus tard.

Gérard Bauër.





CONSEILS DÉSINTÉRESSÉS A UNE FIÈRE AMAZONE SUR LE PROPOS DE SON COSTUME

La toilette féminine sera autonome, ou ne sera pas. Pour le moment de jeunes dilettantes m'affirment qu'elle ne l'est point. Et, en effet, savez-vous bien, fière amazone, que vraiment c'est un emprunt fastidieux que celui que vous faites de la redingote? Et si vous adoptez la culotte, de plus, que voulez-vous que l'on pense de votre mari?

Cependant si ce costume vous est commode, comme je crois, pourquoi n'adopteriez-vous pas le riding coat de couleur? Car vous ne tenez pas à tout ce noir, j'espère, et même pas par romantisme...

Vous avez de la mesure, je veux dire du goût, comme il convient à une Française. Mais un peu de hardiesse, s'il vous plaît. Ce n'est pas incompatible. Et si vous n'osiez point, qui le pourrait faire? Si vous me permettez un conseil, et puisque vous possédez tous les biens de fortune, pourquoi n'auriez-vous pas quatre costumes pour le cheval? un noir pour les jours brumeux et tristes, un bleu lorsque vous aurez l'âme en fête, un vert avec une jupe blanche, pour les matins ensoleillés du printemps, et un rouge avec une culotte blanche, collante et de hautes bottes souples, pour les beaux crépuscules de l'été. Ainsi équipée, vous rivaliseriez avec Diane elle-même. Un pareil compliment, vous ne

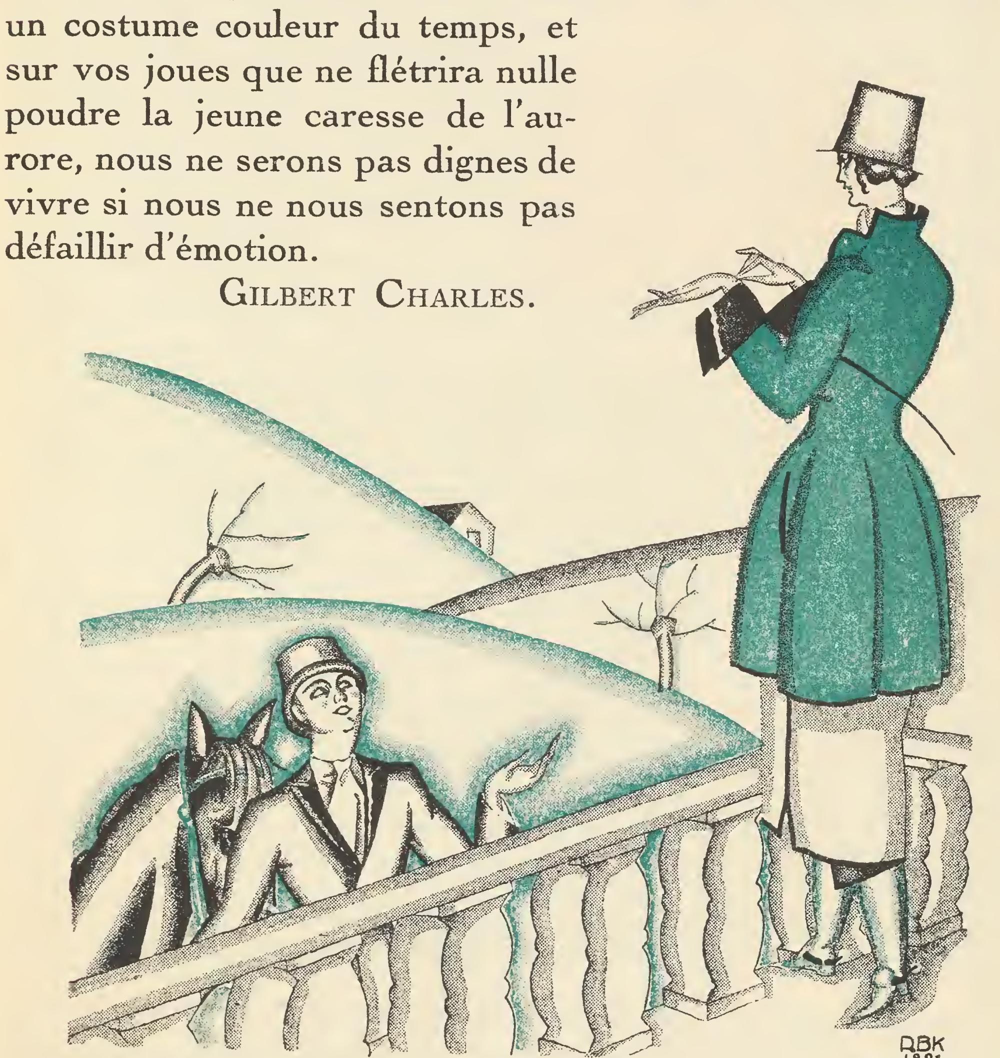


voudriez pas qu'il fût fait en vain, n'est-il pas vrai ?

Vous savez que vous êtes enviée et dénigrée par quelques méchantes pecques au nez pointu, à la peau jaune, à l'âme grise. Que vous en chaut ? La beauté a des droits, ou rien alors. Oui, songez à ces pecques pour les moquer ou, mieux, pour les mépriser ; et songez aussi à nous, qui vous admirons.

Le jour que nous vous verrons, ardente chasseresse, avec un costume couleur du temps, et sur vos joues que ne flétrira nulle poudre la jeune caresse de l'aurore, nous ne serons pas dignes de vivre si nous ne nous sentons pas défaillir d'émotion.

GILBERT CHARLES.



Explication des Planches Hors-Texte
CONTENUES DANS CE NUMÉRO



PLANCHE 41. — *Il sied d'assortir au costume de bain, la sortie de bain. Ici, c'est un grand châle plié en diagonale, en alpaga noir et alpaga blanc (comme le costume) et garni d'applications de fleurs de taffetas amaranthe.*

PLANCHE 42. — *Voici une vraie robe de campagne, en toile à mouchoirs, mais oui. Les manches et la jupe, très amples, sont froncées sur un corsage de toile unie. Petit fichu de linon bleu.*

PLANCHE 43. — *Deux robes de garden-party. A gauche, linon rose et organdina blanc; à droite, carrés de toile jaune brodée de pois blancs alternant avec des carrés de toile blanche brodée de pois jaunes.*

PLANCHE 44. — *De Dœuillet, une petite robe en serge bleue marine garnie de taffetas marine et de petites verles rouges, avec un col et des petits revers de manches en cuir rouge.*

PLANCHE 45. — *Robe du soir, de Jeanne Lanvin, en crêpe marocain vert de gris, avec une ceinture de grandes roses pailletées.*

PLANCHE 46. — *Manteau de satin noir — col rebrodé de pierrerie — de Paul Poiret.*

PLANCHE 47. — *Voici, de Worth, une robe du soir en crêpe marocain garnie de fleurs bleues, en velours, sur une tunique tout en franges de soie.*

PLANCHE 48. — *Costume de Beer. Robe et paletot sont de toile de soie blanche, les garnitures de broderie blanche sur toile de soie marine.*



LA LEÇON DE NATATION

COSTUME ET CHALE, POUR LE BAIN


AND ART. COOPER UNION



LA CUEILLETTE

ROBE EN TOILE A CARREAUX



LA TONNELLE.



ROBES DE GARDEN-PARTY





VENEZ DANSER

ROBE DU SOIR, DE JEANNE LANVIN


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART



LE DINER AU CHATEAU

MANTEAU POUR LE SOIR, DE PAUL POIRET


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.



LA BELLE DAME SANS MERCI

ROBE DU SOIR, DE WORTH





COSTUME TAILLEUR, DE BEER

N° 6 de la Gazette du Bon Ton. Année 1921. — Planche 48



GAZETTE DU BON TON

ARTS - MODES - FRIVOLITÉS

Rédacteur en chef, MARCEL ASTRUC.

SOMMAIRE DU NUMÉRO SEPT

1921 — 4e Année

PLANCHES HORS-TEXTE

ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
24, Rue du Mont-Thabor, PARIS

COLLECTION DE THÉATRE ET D'ART

Costumes de
THÉATRE, BALLETS
&
DIVERTISSEMENTS
PAR GEORGES LEPAPE



PANORAMA DRAMATIQUE
CASANOVA
DÉCORS ET COSTUMES
PAR GEORGE BARBIER



PRIX DE CHAQUE RECUEIL : 100 FRANCS



Recueil de Littérature
et d'Art Contemporains.

NOUVELLE SÉRIE
PREMIER NUMÉRO EN OCTOBRE
LE N° 20 fr. - L'ABONNEMENT (6 N^{os}) 90 fr.
EDITIONS LUCIEN VOGEL

Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 7



PLANCHE 49. — *Cette cape est faite tout entière de larges rubans posés et entrelacés sur un fond de crêpe touareg.*

PLANCHE 50. — *Voici une robe d'après-midi en "Palmes Agnella", qui est un tissu de Rodier, combiné avec du satin noir. Le long corsage est boutonné sur le devant, et les manches et le dos, qu'elles continuent, sont en satin noir.*

PLANCHE 51. — *La simplicité de la toilette de la fille des champs de Reynolds est toujours à la mode. Le haut chapeau, surtout, est adorable.*

PLANCHE 52. — *Un travesti de Jeanne Lanvin. La grande barbe de dentelles retombant sur le devant s'arrondit, derrière, en forme de longue pèlerine.*

PLANCHE 53. — *Cette robe du soir, de Paul Poiret, est composée d'une tunique en crêpe georgette rouge brodée d'épis d'or, tombant sur un fourreau de fluide d'or.*

PLANCHE 54. — *De Worth, une robe du soir en crêpe de Chine blanc, garnie de franges de soie verte, retenues par des bandes de strass.*

PLANCHE 55. — *Le manteau du soir, de Beer, est en crêpe de Chine jaune brodé et frangé de blanc.*

PLANCHE 56. — *Robe du soir, de Dœuillet, en tulle noir brodé d'effilés de jais sur un fond de lamé vert Nil. Ceinture en lamé.*



l'Ile d'Amour



Le passeur de l'île ne fait qu'aller sans arrêt d'une rive à l'autre, ramenant à chaque voyage un plein bachot de familles et de jeunesses qui traversent le bras pour goûter dans l'île un peu de fraîcheur, et surtout pour s'y rafraîchir à la guinguette, y danser une danse ou deux au son d'un orchestre composé en majeure partie de cuivres, et y balancer sur les escarpolettes leurs jeunes filles sans jupon. C'est un après-midi de Dimanche d'été, cuisant sur la Marne le torse demi-nu des canotiers que lorgnent au passage les filles de la petite bourgeoisie, assises, jambes élevées, sur les berges. Le bachot aborde dans l'île. Le passeur, contenant du geste et de la voix les passagers trop prompts à sauter à terre ou à

Copyright Septembre 1921 by Lucien Vogel. Paris

l'eau, tire la chaîne et tend sa main pour recevoir les oboles.

On essaie de trouver une table libre. Les femmes, rouges, suantes dans leurs corsages voyants, passent un mouchoir bien blanc sur leur visage cramoisi, tandis que les hommes fument cigarette sur cigarette, et que les enfants, s'échappant, courent à la balançoire et aux agrès d'un portique bas à leur usage, et se disputent leur tour. Les jolies filles se succèdent sur l'escarpolette. Tandis que l'une se balance, deux ou trois autres, toujours, attendent que l'occupante consente à leur céder la place. Au moment de monter, elles attachent au moyen d'une épingle double leur jupe entre les jambes, puis, toutes droites et les mains accrochées aux cordes, elles commencent de faire osciller l'escarpolette par petites secousses des jarrets, d'abord, et ensuite par de robustes impulsions de tout le corps.

Le mouvement s'accélère. L'escarpolette, lancée, descend et remonte, s'élevant jusqu'aux plus hautes branches des arbres. Cam-



brées, le feu du plaisir aux joues, les fillettes donnent encore un effort, veulent dépasser les branches, s'envoler en plein ciel, tandis qu'en bas s'inquiète le chœur de leurs amis : « Hélène, tu vas trop haut ! » La fillette, alors, détendue, le visage fouetté par une brise rafraîchissante, ferme les yeux et appuyant de côté, sur une des cordes, sa jeune tête, se laisse aller au vertige doux d'une chute exaltante dont le péril délicieux la fait frissonner.

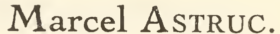
La salle de bal, conquise sur la partie boisée de l'île, est une bâtisse de maçonnerie exhaussée sur un plancher qu'entourent, au milieu des arbres, les tables de bois où le dessous des verres laisse des traces rondes que balaie, d'un tour de bras, la serviette diligente des garçons. Lorsque l'orchestre attaque une danse, on voit se presser vers l'entrée les couples se poussant les uns les autres. La salle, pleine de monde, représente une macédoine compacte, comme au même instant, au regard des villas faisant la haie le long des rives, la Marne couverte d'embarcations enchevêtrant, ainsi qu'une potée d'insectes agitant les pattes, leurs avirons inextricablement emmêlés.



Le soir venu, reparties les honnêtes familles, rattaché à la

rive, au repos, le bateau du passeur, on dîne dans l'île sur la terrasse, en vue du fleuve déserté par les barques toutes rentrées dans les garages. L'escarpolette vibre encore dans le silence, balancier gémissant de la nuit, sous l'impulsion d'une fillette échappée de table et confiant au doux vertige de sa chute l'émoi d'une puberté, révélation du dernier printemps. Sur la rivière rendue au silence, le saut rapide d'un poisson se révèle aux yeux qui le cherchent par les ondes concentriques s'élargissant sur l'eau noire.

Et, non loin, sur une berge voisine, un piano s'acharne à lancer à la face de la nuit des airs de bastringue, au son de quoi dans une salle de guinguette dansent en chaloupant selon la tradition, comme dans Maupassant, vêtus de blanc, les canotiers et les canotières faisant revivre une époque disparue.

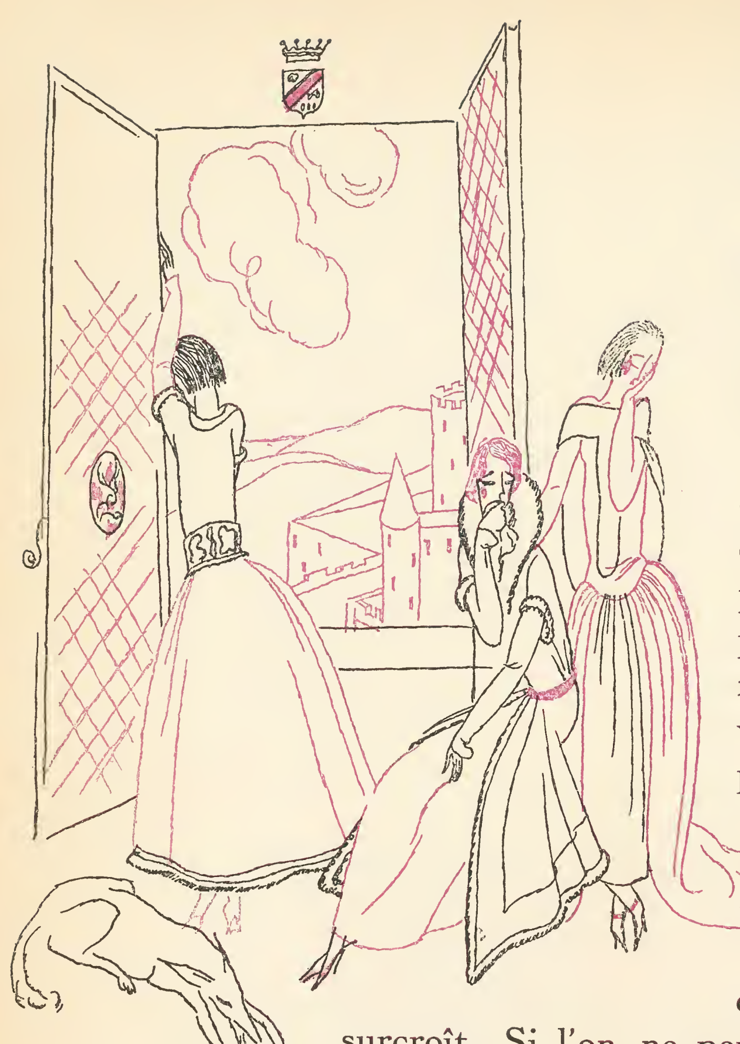

Marcel ASTRUC.





LE RETOUR AU SIRE DE VERGY

LORSQUE, grâce aux figurines de M. Mourgue, j'ai vu revenu — si j'ose dire — le temps des croisades, j'ai fait un gros effort de mémoire pour me rappeler ce qu'on m'en avait appris autrefois. Le malheur veut que je ne me sois souvenu que de Pierre l'Ermite, et du sire de Vergy... De Pierre l'Ermite, que je dois à mon professeur de troisième, je ne vois guère la possibilité de tirer quelque allégorie pour la mode. Par contre le sire de Vergy, que je dois, lui, à MM. de Flers et de Caillavet, s'offre encore à mes yeux dans la gloire d'Albert Brasseur, les flons-flons de Claude Terrasse, la joie de ses décors et le chatoiement de ses costumes; tant il est vrai que, pour un Parisien de 1921, c'est encore M. Robert de Flers



qui a fait le mieux les croisades...

Foin donc de Villehardouin, foin de Joinville, foin même de M. Michaud qui alourdit ma bibliothèque d'un considérable ouvrage, et vive l'opérette puisqu'aussi bien les croisades, comme le reste, finissent par des chansons! Pardon! par des robes aussi, et c'est même là que je veux en venir. Mais l'un n'empêche pas l'autre, comme on dit.

Car j'espère bien qu'avec les modes des croisades, nos jolies amies n'entendent pas en ressusciter l'époque par surcroît. Si l'on ne peut nier l'agrément de se débarrasser d'un mari, dont, en l'envoyant contre l'infidèle, je veux dire contre le Turc, il est raisonnablement permis de n'en pas redouter le retour pour dîner; par contre, des jours sans chevalier me paraissent assez inhumains. Je sais qu'il reste le page, devenu par la suite Chérubin, devenu plus tard encore le filleul; mais le filleul a fait son temps, lui aussi — et nous avec lui cinq ans durant — et il n'a pu, sans se friper quelque peu, répondre à trop de belles éplorées.

Je ne saurais en tout cas assez nettement me séparer de

mon aimable illustrateur; ce qui, à tout prendre, est encore une façon de collaborer avec lui. Point de pleurs, point de sanglots étouffés en de fins mouchoirs de batiste, aussi touchantes que vous soyez dans vos larmes, mesdames! Portez hennins, casaquins plats, jupes à vertugadins et capes feutrées d'hermine, mais ne portez rien de tout cela en désenchantées. S'il vous faut à tout prix de la mélancolie, inclinez un instant sur votre épaule votre sourire penché, mais un instant seulement. Voici le temps de Deauville et non point des châteaux à créneaux et à machicoulis. Les infidèles sont toutes et tous rue de Gontaut-Biron; l'amour se réduit au flirt et le frisson n'est plus qu'un shimmy... Je ne me cache pas



qu'il est quelque ridicule en cette année de disgrâce 1921 et que nous voudrions, pour la rehausser peut-être, un peu folle. Acceptons-le gentiment et « d'un sourire mettons ce ridicule dans notre histoire ». C'est à quelques pieds près un vers de M. Edmond Rostand. Pour le reste, replions-nous, cachons nos trop belles ambitions et menons la vie de château, qui n'est pas, même de loin, la vie de château-fort.

Ah ! ça n'est pas fort
Excitant de vivre
Dans un château-fort.

Cette fois-ci, le tiercet est des auteurs du sire de Vergy.

Louis Léon-Martin.





La Vallée aux Loups

« IL y a quatre ans qu'à mon retour de la Terre Sainte, j'achetais près du hameau d'Aulnay, dans le voisinage de Sceaux et de Chatenay, une maison de jardinier cachée parmi les collines couvertes de bois. Le terrain inégal et sablonneux dépendant de cette maison n'était qu'un verger sauvage au bout duquel se trouvait une ravine et un taillis de châtaigniers. Cet étroit espace me parut propre à renfermer mes longues espérances. »

Par ces lignes débute un grand livre où une grande âme s'est épanchée. Eh certes, René de Chateaubriand n'y a peut-être tracé que les traits de sa vie et de son être qui lui semblaient le plus favorables à sa postérité. L'écrivain était soucieux de sa vraie gloire. Mais c'est un mauvais procès que


il regarde passer la comète de 1811

celui de l'insincérité : si un homme se peint tel qu'il aurait aimé être, plus encore que tel qu'il a été, ne devons-nous point à ce second lui-même, conçu selon son désir ou son espérance, nos hommages s'il est valeureux, notre admiration s'il est noble ? Cette création sortie de son cœur vaut mieux que celle de Dieu : acceptons-la donc !

D'ailleurs, certaines amours courent dans le récit comme les veines du marbre qu'on sent jaillies du fond de la pierre. Elles retiennent le regard ; elles ont la couleur inaltérable du vrai. S'il n'a pas trop aimé les êtres, ni Madame de Chateaubriand, ni Madame de Beaumont, ni même la mystérieuse Occitanienne ; s'il a forcé son élan, pour lui donner l'étendue convenable, ne pas laisser paraître dans leur abandon les courses d'un cœur vite lassé, du moins il n'est plus de doute, quand il parle avec ardeur des sites, des demeures, des dieux qui l'environnèrent et parmi lesquels il fixa ses ambitions ou ses rêves. Cette vallée aux loups où, le 4 octobre 1811, il commença d'écrire les *Mémoires d'outre-tombe,* sincèrement, il l'aima. Il faut le croire lorsqu'il nous chante : « Ce lieu me plaît ; il

a remplacé pour moi les champs paternels ; je l'ai payé du produit de mes rêves et de mes veilles ; c'est au grand désert d'Atala que je dois le petit désert d'Aulnay... Je suis attaché à mes arbres ; je leur adresse des sonnets, des élégies, des odes. Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'aie soigné de mes propres mains, que je n'aie délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille. Je les connais tous par leurs noms, comme mes enfants : C'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir auprès d'elle... »

Ah ! prestige des terres habitées par le génie. Redisent-ils aux heures crépusculaires les odes qu'il leur dédiait ; murmurent-ils encore, ces arbres, les élégies que le poète lançait vers leurs feuillages? Le printemps ou l'automne peuvent nous y conduire. Le lieu a changé de destination, mais on retrouverait comme autant de vignettes romantiques l'emplacement où René venait soigner ce petit cèdre dont Madame de Boigne nous a parlé ; nous découvririons peut-être le mur où Lamartine, juché, déchirait ses habits pour voir le grand homme ;



il plante un cèdre en souvenir du Liban

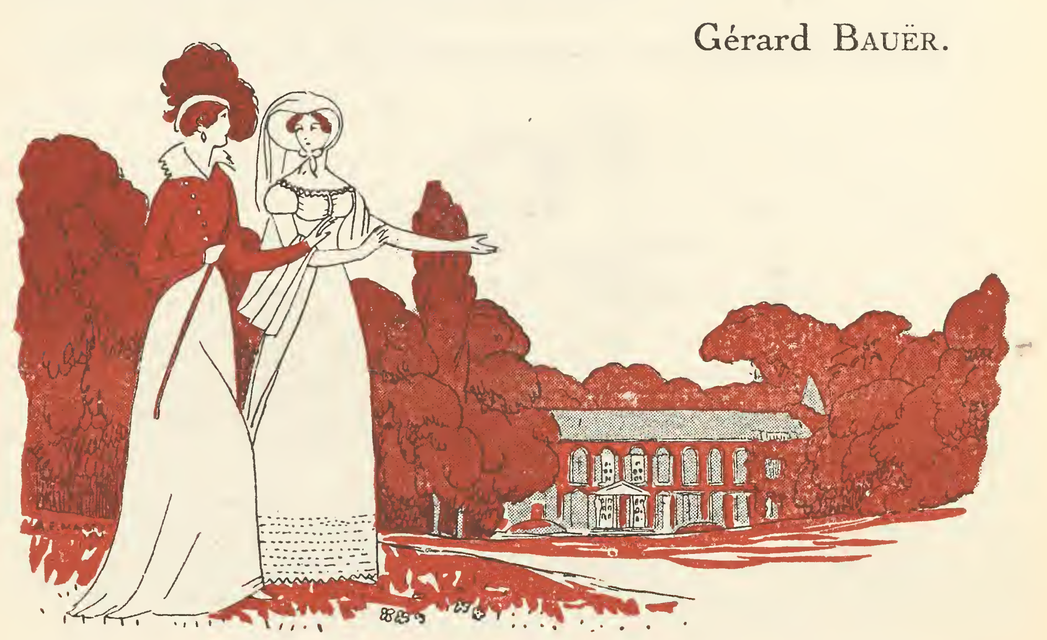
nous trouverions le pavillon où il acheva les *Martyrs* et *l'Itinéraire*, et nous verrions sur le devant de l'habitation le petit fronton grec soutenu par les deux colonnes doriques et ses cariatides à visages de femmes. L'émotion nous gagnerait, par imagination, parce que les souvenirs recréés parlent mieux à nos esprits que la réalité vivante.

Un jour, nous avons demandé à une femme de goût la destinée qu'elle aurait souhaité d'accomplir si elle en avait eu le choix. Elle n'hésita pas :

— Chateaubriand... nous dit-elle.

Beau destin en effet, où se mêlent la gloire étendue et la fière solitude. Heureux ceux qui sont assez riches de force intérieure pour supporter l'exil. Monsieur de Chateaubriand voulut que la vallée aux loups, son volontaire exil, portât à jamais le noble attrait de sa présence. René est encore là. La dame est allé l'y voir, un mol. après-midi où il y avait dans l'air comme un parfum du passé.

Gérard Bauër.



MODES ROMANTIQUES

O ma jeune et charmante Isabelle, j'ai bien vieilli depuis le jour où j'ai dû me séparer de vous pour un court séjour, au château de mes amis G... Vingt lustres se sont appesantis sur ma tête, sans compter celui du grand salon qui chut l'autre jour des solives vermoulues et pensa m'assommer, comme je jouais au bridge avec mes hôtes. Cela me fait, si je sais bien mon arithmétique, une pièce de cent vingt-neuf ans. Voudrez-vous bien m'aimer encore quand je vous reviendrai si chargé d'années?

Je ne plaisante pas. Cependant que vous menez à Paris en ce moment même une existence tout ce qu'il y a de 1921, il m'est arrivé l'aventure singulière que voici : je suis retombé au Moyen Age. Le vieux burg sourcilleux d'où je vous écrit a l'air, sous sa barbe de lierre hirsute, d'un noble vieillard de Victor Hugo. La forêt de C... moutonne à ses pieds et, le soir, jusqu'à minuit passé, on entend se pâmer les cors. Un lac qu'on a dû faire venir d'Écosse étale sous ma fenêtre ses eaux élégiaques. Des brouillards s'y contorsionnent en formes de dragons et de guivres, s'y allongent ainsi que de sveltes ondines, et parfois des chevaliers, voisins de campagne, s'y aventurent sur de légers esquifs pour nous venir rendre visite. Je vous le dis, je suis en plein Moyen Age ; c'est-à-dire en plein 1830 ; car vous savez que le Moyen Age est une époque imaginaire, dûe à la collaboration de Walter Scott et de Deveria.

Les deux filles ainées de notre aimable châtelaine sont, à ce qu'il me semble, des fées : et rien ne s'oppose à ce qu'elles s'appellent Mélusine et Viviane. si ce n'est qu'elles sont déjà respectivement pourvues des prénoms de Jeanne et Marie, qui sont plus simples, mais nuisent à la couleur locale. Quant à la cadette, Françoise, avec son air "d'idéale séraphicité", comme disait je ne sais plus quel Jeune-France, c'est Titania tout... Enfin, c'est Titania. Comme volontiers auprès d'elle, je jouerais le rôle d'Obéron, voire celui de Bottom. Il ne m'irait pas si mal? (C'est du rôle d'Obéron que je parle).

Nous menons ici la vie la plus troubadour, la plus gothique, la plus Isabeau de Bavière qui se puisse imaginer. Si d'aventure nous dansons le shimmy, c'est aux plaintifs accents d'une harpe gaelique. Si l'on chante, c'est du Berlioz, ses mélodies sur des vers de Thomas Moore. Les dames, pour sortir, se coiffent de la toque à créneaux, qui fut si chère aux lionnes du

Boulevard de Gand. J'ai fait venir, pour les quelques jours qu'il me reste à passer ici, un gilet de satin rose copié sur le pourpoint de Gautier, "qu'un goût hardi coloria". Egalement, des souliers à la poulaine. Et je laisse pousser mes favoris. C'était nécessaire, si je ne voulais pas infliger un cruel anachronisme aux dames G.., dont les jupes bariolées de dessins héraldiques et les manches roides sont du plus pur style Quentin Durward. Gérard G. en a fait autant. Seul Gaëtan K. se cramponne au smoking. Je n'ai pu m'empêcher de le traiter de "grisâtre" et de lui lancer à la tête toutes les invectives que le "flamboyant" de Musset dispense à Cotonet et à Dupuis : "Allez, lui dis-je, les sylphes ne vous hantent point ; vous êtes poncif ; vous êtes trumeau ; vous êtes volute ; vous n'avez rien d'ogive".



Le malheureux ne comprit pas et crut qu'il en serait quitte en haussant les épaules. "Je parie, lui dis-je, que vous n'avez même pas songé à vous faire



envoyer dès votre arrivée ici un Ossian ou un Lamartine. — Je l'avoue. — Bon. Je parie aussi que vous n'êtes pas même amoureux d'une des petites G.? — Ah! ça, de quoi vous mêlez-vous ? — Si vous l'étiez, je vous verrais, le soir, de ma fenêtre, vous accouder mélancoliquement à la vôtre ; interroger les astres ; écouter les touchants concerts des oiseaux, le gémissement du vent dans les feuillages plaintifs; regarder, tandis que de la blanche lune s'éboulent les molles clartés, rouler le sombre flot de la vague orageuse... Et, tout comme il m'arrive en ce moment même, votre passion s'épancherait en harmonieux alexandrins. Tel le ramier emplit le soir de ses tendres roucoulements. Les élans les plus éthérés de l'amour vous emporteraient jusqu'aux étoiles, ou tout au moins jusqu'à la chambre où dort l'innocence au front pur. Là, entr'ouvrant furtivement la porte, vous suspendriez un instant vos pas. Lorsque le nautonier, dans sa blanche nacelle touche enfin au rivage...

— Oh ! le nautonier, la nacelle ! — Eh quoi, monsieur, ne sommes-nous pas au Moyen Age ? L'âme oppressée, vous comtempleriez en silence les timides sursauts d'une gorge naissante. Elle, alors, se réveillerait, pousserait un léger cri. Vous vous jetteriez avec transport à ses genoux, et de votre cœur, ainsi qu'une onde mugissante, bouillonnerait le flot des aveux. Tel, après un long hiver, le glacier qu'affranchit le premier baiser du printemps brise ses entraves et se précipite en grondant vers la vallée. Timide et rougissante, le visage baigné d'un torrent de larmes, la noble et vertueuse jeune fille lèverait sur vous ses yeux mouillés, et s'écrierait : "Gaëtan, Gaëtan, il y a un Dieu ! " Alors, toujours à ses genoux, vous prendriez solennellement à témoins : l'Eternité, l'Amour, le Tonnerre et la Nue, la Musique et la Poésie, la Lumière et la Nuit, ainsi qu'une douzaine d'autres majuscules. Vous seriez éloquent, enflammé, religieux, et vous feriez des bêtises".

Oui, c'est ainsi, chère Isabelle toute belle, que votre ami habillé comme Phœbus de Châteaupers donne une leçon d'amour à un jeune dadais. Peut-être en tirera-t-il parti quelque jour

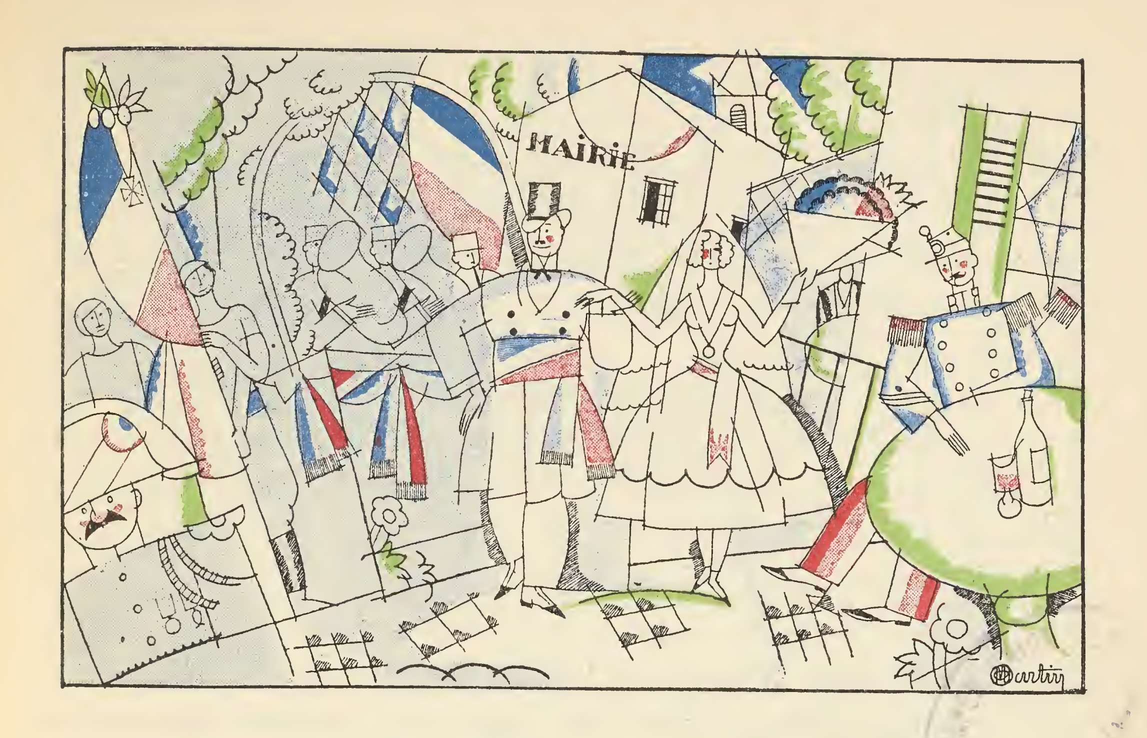
Si le ciel lui sourit, si le vent destructeur
Ne vient pas dessécher ses rameaux dans leur fleur,

et si les petits cochons ne le mangent pas. Ce pauvre Gaëtan ! il n'a pas lu Stendhal. Ma péroraison l'a troublé : des bêtises ? Il ignore encore que pour être un amant, il faut savoir en faire ; comme pour être poète, savoir en dire.

Georges-Armand Masson.



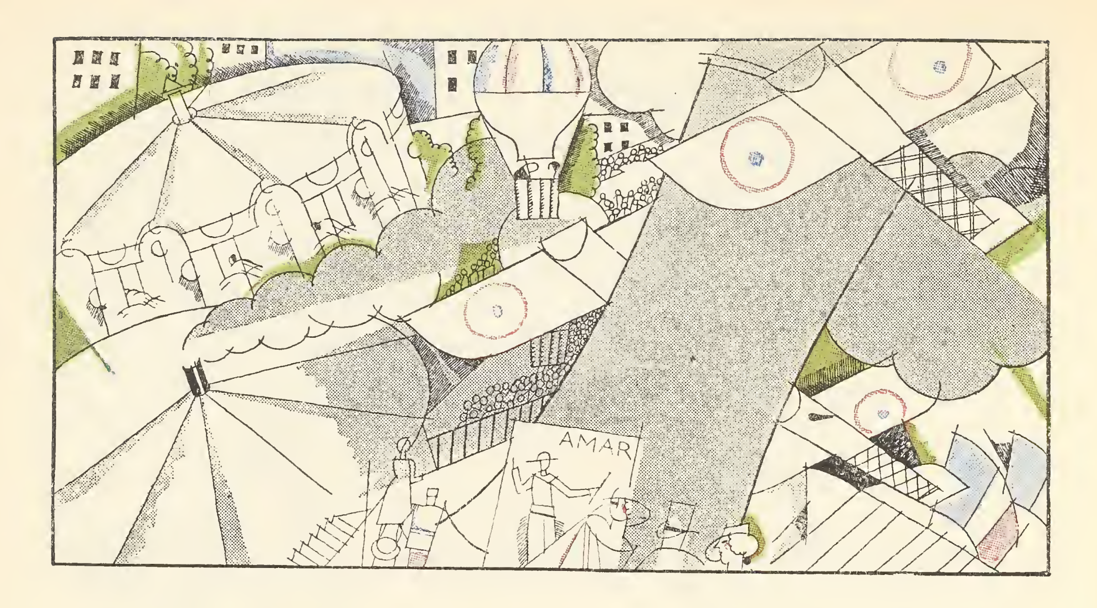
Dessin de Mario Simon, d'après les croquis de Jeannine Aghion.



LA FÊTE AU VILLAGE

QUELLE touchante cérémonie que le couronnement d'une rosière ! Cet appareil municipal, ces drapeaux, ces mâts, ces dix mètres d'andrinople autour de l'estrade, ces conseillers municipaux, ces redingotes, ces écharpes, cette fanfare, cette émotion, ce capitaine de pompiers, cette rosière en robe blanche, ces demoiselles d'honneur en robes roses, ce garde-champêtre, cet orphéon, ces discours, cette chaleur, cette poussière, ce vin rouge versé à la ronde, dans la salle des mariages, aux musiciens altérés... Tout, dans cette émouvante solennité, n'est-il pas fait pour inspirer le goût de la vertu ?

Après la cérémonie, les demoiselles d'honneur se sont



rendues à la fête. Fanny me les a toutes nommées, désignées. J'ai eu l'honneur de faire une partie de balançoire avec la rosière. Nous volions dans les airs. La balançoire m'a donné mal au cœur; mais c'est tout de même un plaisir délicieux.

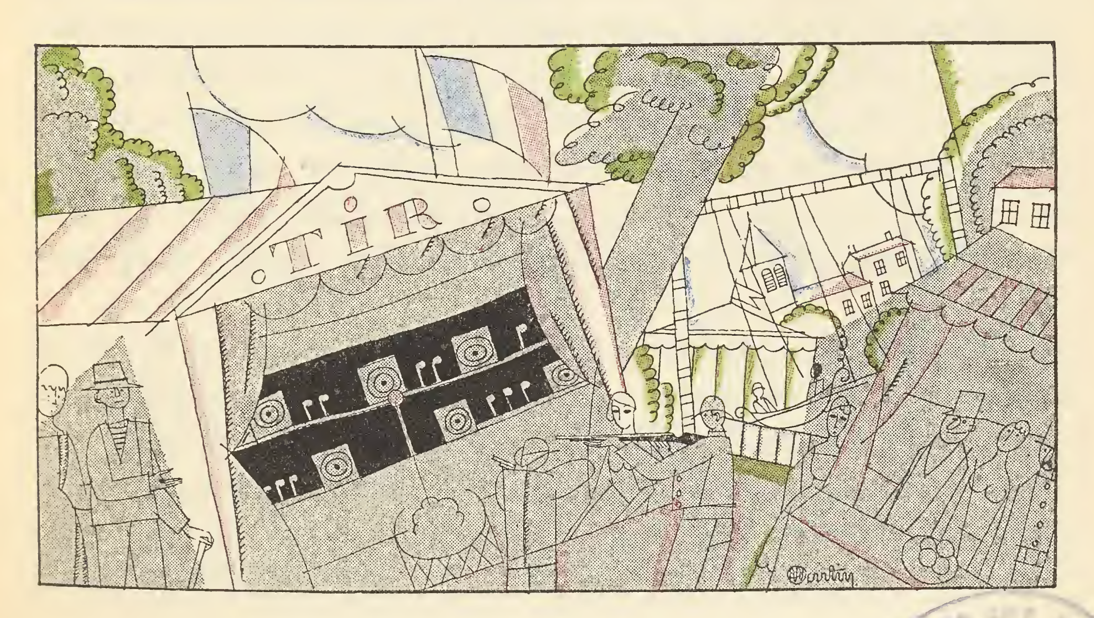
« Voilà Violette et Jeannine, me dit Fanny. — Où çà? — Cette blonde en rose et cette brune qui sourit. » Je regardais en l'air. Jeannine et Violette tournoyaient à toute allure sur un manège d'aéroplanes. Jamais je n'avais vu de beautés si légères, si vives, ni d'un charme si entraînant; jamais mon cœur n'avait subi un ascendant venu de si haut, n'avait été emporté dans un pareil tourbillon d'amour et de vélocité.

J'étais là pour recevoir les belles à la descente. Par bonheur, ces manèges sont élevés au-dessus du sol et malaisés pour mettre pied à terre. Qu'ils sont doux dans nos bras ces fardeaux si légers de toile fraîche, d'étoffes légères et de chair parfumée! Et comment les lèvres, dans ces moments-là, ne suivent-elles pas les doux mouvements du cœur?

Les chevaux de bois font entendre leurs accords de fête.

Prenons d'assaut le manège où sont déjà installées, assises en amazone, Florise, Lucette, Sylvie, et vous charmante Lise. Toutes passent en souriant divinement. Que de tendres regards au passage, de dents éclatantes, de chapeaux fleuris, de robes bleues, roses, de menottes ornées d'une petite bague de cuivre gagnée à la fête retenant sur les genoux une robe prompte à s'envoler.

Sur le mail, villageois et villageoises se pressaient en admiration alentour l'installation d'un photographe livrant à la minute votre portrait parfaitement exécuté et ressemblant. Hésitant un moment, mais cédant les uns après les autres à la parole de cet homme persuasif, les couples se décidaient à emporter, en souvenir de cette journée, leur portrait la main dans la main, devant une toile réunissant dans un paysage de montagnes, un précipice, une légère passerelle, un château, un lac tranquille, une voile, un coin de parc, une calèche attelée, un chemin de fer sur un viaduc et un pigeonnier où rentraient les tourterelles.



Une infinité d'éventaires offraient aux promeneurs cent objets divers tous dignes d'être donnés en cadeau ou conservés en souvenir : tasses pour le petit déjeûner, verres gravés à votre nom, vases à fleurs (douze lots donnant droit à la paire), coquetiers de la rangée du bas ; que l'on pouvait gagner à toutes sortes de jeux de hasard ou d'adresse, en prenant des billets de loterie, en essayant d'abattre une boule sur la tête d'une poupée, en lançant une bille dans un labyrinthe garni de cases numérotées correspondant toutes à un lot.



Vers le soir, tout le monde était bien aise de faire un peu de toilette, pour se préparer au bal champêtre. Quand je pénétrai dans le bal éclairé par trente quinquets sous les feuillages, toutes les beautés du pays étaient là au premier rang. On pouvait voir les jolies villageoises s'élancer avec feu au son perçant du piston, Monsieur le Maire ouvrir la danse avec la rosière, et le capitaine de pompiers agiter les bras en polkant, comme s'il eût manœuvré encore la pompe d'incendie.

Un bal champêtre est un amusement sans pareil. Je me suis donné une entorse en dansant, mais c'est égal j'en garde un précieux souvenir. Les dames avec qui j'étais sont aujourd'hui tout enrhumées, mais elles n'attendent que la prochaine fête pour courir, s'amuser et danser.

DE VAUDREUIL.



DENTELLE
à la Maréchale

Une dentelle de belle sorte, c'est toujours un joli ornement à faire entrer dans la confection d'une toilette (pour le soir principalement) pour ce qu'elle y ajoute de léger, de flottant et d'inconsistant aussi, de fragile à l'accroc comme est tout justement la femme elle-même; en quoi l'esprit découvre qu'elle est à la fois (la dentelle), une parure et un symbole,



comme le disait en propres termes un honnête homme qui se trouvait être marchand de cette jolie pacotille, dont il ajoutait qu'elle faisait tout de même mieux sur une robe que dans le carton.

C'est vraiment ainsi que pensent tous les gens de sens, les maris exceptés, et c'est ce que pensent les couturières en particulier et unanimement toutes les clientes, qui ne négligent rien de ce qui peut embellir le plus bel ouvrage du Créateur.

On fait cas, dans le moment, à la Cour et ailleurs, d'une nouveauté, d'une dentelle dite « à la Maréchale » particulière, paraît-il, en ce qu'elle réunit deux tissus différents en deux couleurs dissemblables, ou même deux matières opposées, tout comme le génie de ce M. le grand Molière, fort oublié de nos jours, et qui mêlait comme sur une trame, dans ses comédies, le plaisant et le sérieux. Tissée sur des métiers à quoi je n'entends goutte, force marchands la font venir de Lyon, sur le fleuve Rhône, ville fameuse, par

ailleurs, à cause de son crédit et de M. Herriot, son maire.

Toutes les présidentes, toutes les avocates, toutes les procureuses qui, à la suite de ces dames de la Cour, vont s'atinteler bien proprement avec cette dentelle « à la Maréchale » je vous le laisse à penser. Car tout le principal, en l'esprit des femmes, est cette imitation qui crée ce qu'on appelle la Mode, heureusement pour les feuillistes et gazetiers spécialisés en cette flatteuse matière. Ensuite viendront les coiffeuses et les lingères, et les filles du commun parmi lesquelles tant de biches et de jolies grisettes. Messieurs les commis, tout comme nos seigneurs, vont entendre parler de cette dentelle, si tant est qu'ils n'en connaissent déjà l'existence.

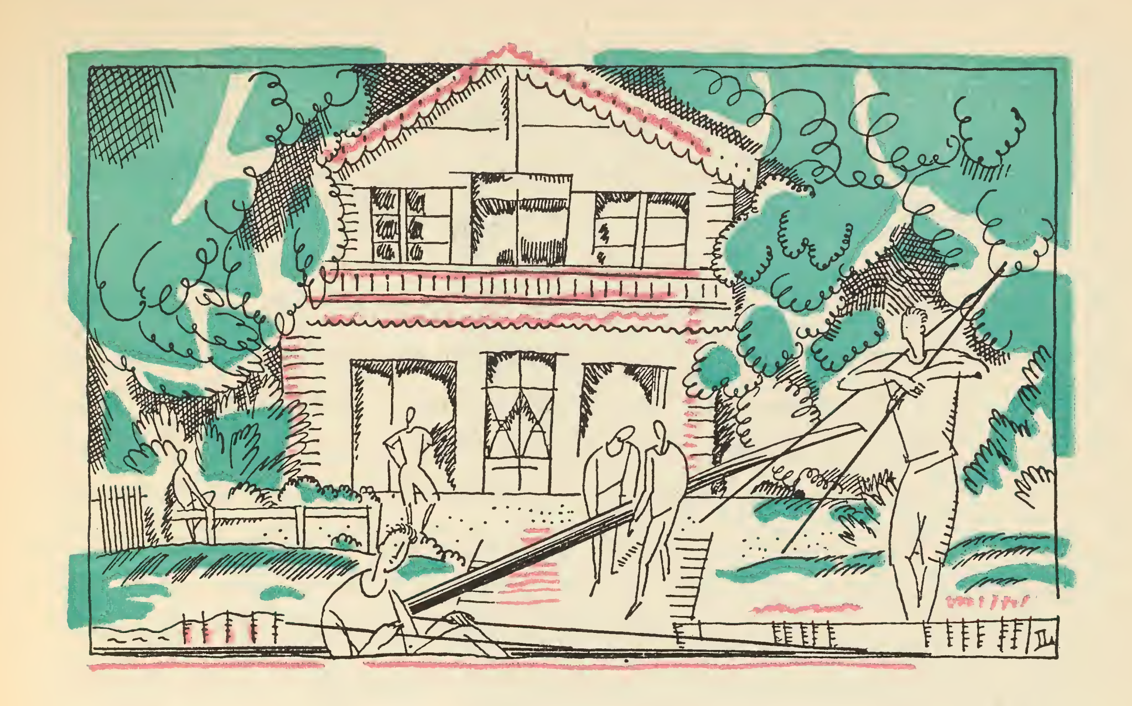


Sur ce propos de dentelles, je veux conter comme exemple et illustration comment je tombai amoureux tout de bon, pour un jour que Mamzelle Fanny, qui était au paradis de l'Opéra, se retournant brusquement en m'entendant arriver, laissa prendre son écharpe entre le dossier de sa chaise qui était appuyé contre une colonne, et déchira, à cause de moi, tout un grand morceau de

sa dentelle. Je ne fus ni fou ni étourdi; vous pensez que m'emparer du chiffon fut pour moi l'affaire d'un instant et l'on ne put me le faire restituer. Rentré chez moi je le place en un coffret. Combien de fois, par la suite, je posai mes lèvres sur la précieuse dentelle, il faudrait le demander au dieu des Amours. Depuis j'ai épousé Mamzelle Fanny, et maintenant que je suis un mari tout est bien changé dans mes sentiments pour les beaux affiquets des femmes, lesquels m'enchantent moins qu'au temps où, vivant sur le commun, je ne savais pas ce qu'il en coûte.

De Caylus.





AU FIL DE L'EAU

« AMANTS, heureux amants, voulez-vous voyager ? Que ce soit aux rives prochaines... » Le conseil trois fois centenaire de La Fontaine est facile à suivre et vous n'avez que le choix entre toutes les rivières qui font à l'Ile-de-France un collier de perles vertes et roses. La forêt est romantique et sous les hautes futaies de Fontainebleau erre l'âme taciturne de M. de Senancour. La montagne est triste, c'est bien connu, aussi les héros de roman viennent-ils mourir dans ce décor

fixe aux éclairages de féerie trop bien réglés. La mer, qui change sans cesse, n'est pas moins funeste aux amours en villégiature; elle leur offre une image obsédante de la versatilité et de l'inconstance et la dangereuse tentation de l'infini.

Amants, heureux amants, laissez-vous dériver au fil des rivières d'Ile-de-France. Voici la Seine aux belles anses, aux illustres coteaux; paysages modérés et charmants où, comme des fruits de chardons monstrueux que soufflerait au loin le vent d'été, s'envolent les flocons blancs des trains de banlieue, entre les tuiles roses et la meulière couleur de pain de fantaisie. Ici, la Marne aux bords obscurs offre des tournants complices, avec ses guinguettes où les tables ont des taches de vin bleu qui datent de Paul de Kock. De discrets chalets ouvrent leurs fenêtres dans le feuillage et font désirer de s'éveiller là, à côté d'une petite amie de rencontre qui eût rêvé de friture et de canotage, toute une semaine à l'atelier. Enfin vous remonterez lentement la belle Oise entre les péniches ventrues, et lorsque vous verrez se resserrer les rives plus obscures et plus touffues, vous saurez que vous touchez aux confins du Valois, et que la noblesse des arbres y fait pressentir le mystère proche du pays de Sylvie.

Molles et tendres rives de l'Ile-de-France, combien de nouvelles amours, mais anxieuses déjà d'échapper à l'étreinte d'un bonheur trop étroit, voyez-vous s'endormir au fond des barques vertes qu'on loue, ou dans les jolis esquifs vernis. Dans l'accablant loisir d'un dimanche ensoleillé, j'ai vu dormir vos chevaliers, bouche ouverte et cigarette éteinte à la lèvre inférieure, ô dames vénales dont c'était le repos hebdomadaire. Vos soieries insolites qui gardaient dans leurs plis des relents équivoques de promenoir et d'hôtels meublés, se fanaient au soleil. Je me souviens encore du pêcheur et de toute sa famille

étendue sur le dos comme des mineurs après le coup de grisou, dans un panorama forain, et du large chapeau de paille au milieu d'eux, pareil à un éclatement d'obus figé.

Surtout aux heures chaudes de la journée, toute la vie sentimentale des rivières se réfugie du côté de l'ombre sous les branches où les libellules dorment dans les reflets. Mais le plein courant est le vrai domaine des sportifs. Ils sont les pur-sang de la rivière et ils ont conscience de leur supériorité ; les



cafouilleux en bras de chemise, suants et lamentables, s'écartent quand passent les rameurs rapides, tout blancs et le dos courbé, les jambes animées d'un rythme de bielle et les longs bras mi-nus tirant en cadence sur des rames filiformes. Ces rameurs d'aujourd'hui ne coiffent plus le polo des canotiers de Bougival, immortalisés par Maupassant et Seurat. Leur style strict et sobre semble un peu trop anglais et détonne lorsque les skiffs luisants passent devant quelque bouchon de la Varenne ou d'Eragny.

Amants, heureux amants, que de surprises vous réservent ces tournants de rivières, ces paysages mobiles où l'esprit inquiet ne suit que vaguement la fuite du désir, où les éclats de rire entendus derrière les arbres de la rive font honte aux amoureux taciturnes d'un retour involontaire sur l'instabilité de ce bonheur d'un jour. Mais c'est la noblesse du canotage d'évoquer pour les cœurs les moins poétiques les grandes images des barques et des fleuves, toute la mythologie de l'éphémère et de l'éternel.

Roger ALLARD.





MIL NEUF CENT

L'ON franchit une grande porte en fer forgé qui ressemble à l'entrée du métro, et l'on arrive dans une vaste prairie de crépuscule mauve où se perd, en larges méandres, une rivière, entre les roseaux et les iris pâles. Vêtues d'étoffes très souples et de couleurs très tendres, les rêveuses jeunes femmes, aux larges yeux de divinités sous-marines, aux visages minces sous les mèches follement stylisées des lourdes chevelures, traînent, parmi l'irréel paysage, des robes qui s'évasent comme des nénuphars.

Et c'est le jardin des rêves de mil neuf cent, où flotte l'âme verlainienne de Samain.

Mil neuf cent! La mystiquement suave Damoiselle Elue faisait sur les harmonies debussystes, rêver toute une génération d'adolescents.

Mil neuf cent! Toutes les femmes ressemblaient à la Damoiselle Elue du poète. Oh! comme elles étaient longues et flexibles, ces femmes, étendues sur des canapés que l'on



disait " modern-style ", dans des boudoirs où l'œil ne rencontrait jamais l'arête aiguë d'un meuble, mais des courbes, des courbes très compliquées qui s'enroulaient parmi les molles écharpes aux couleurs d'aquarelle. On y dissertait subtilement sur l'amour mondain et distingué des héroïnes de Bourget, d'Hervieu ou de Prévost, et d'irrésistibles psychologues de salon aux vaporeuses moustaches blondes, dans l'odorante fumée du thé et du tabac anglais, énonçaient d'un air avantageux des paradoxes très compliqués.

Comme à toutes les époques, on se passionnait — sincèrement snob — pour tout ce qui était nouveau : les expositions universelles, les machines, les découvertes de la science, les cafés-concerts. On aimait l'âme britannique ; les poèmes de Rossetti, les aphorismes d'Oscar Wilde; et les étoffes de Liberty étaient à la mode. On aimait l'aquatique ; les pieds des tables se courbaient comme des ondes, et des nymphéas s'épanouissaient sur toutes les tentures, parmi

les nuages et les feuilles mortes, car on aimait aussi l'Automne, saison de toutes les douceurs et de toutes les mélancolies. On avait le goût de l'irrationnel, et l'on se grisait délicieusement au trouble vague des mystères de l'Inconscient.

Et c'était, malgré la laideur des jupes en forme et des mobiliers déliquescents, toute la grâce artificielle et mièvre d'une époque éprise d'idéal, de psychologie, d'éclectisme et de littérature, et qui, naïvement, se croyait subtile, perverse et très désabusée.

Elle est émouvante, cette époque, autrement que par l'irrésistible charme qu'ont pour nous les années mortes sans que nous les ayons connues. Car, en dépit de ses touchants ridicules et de ses fautes de goût, ce fut l'âge d'une belle floraison esthétique, riche et féconde.

Ce fut l'âge du culte du " Moi "; et les jeunes gens qui s'enfiévraient à la lecture des œuvres de Barrès et de d'Annunzio se sentaient prêts pour réaliser les destinées divines, ivres d'orgueil et de



beauté. Ce fut l'âge qui faisait naître, dans la fraîcheur des matins ou l'attendrissement des clairs de lune, le pur frisson de Debussy.

L'âge tendre et ensoleillé de l'impressionnisme et l'avènement d'un art précieux, délicat, suggestif et troublant comme un parfum.

Et ce fut l'âge aussi des savantes et fermes arabesques d'Aubrey Beardsley.

L'âge de tant de rêves et d'enthousiasmes! La littérature septentrionale — Ibsen, Mæterlinck, Rodenbach — découvrant une humanité douloureuse et fragile, soumise au pouvoir effrayant de l'Inéluctable, éveillait dans les âmes la nostalgie des brumes et le sens pathétique des mystérieux symboles...

Et maintenant, qu'on imagine dans le décor de cette époque, parmi les meubles mollement contournés, les tapis tendres, les écharpes négligemment jetées, le coup de cymbale éclatant des Ballets Russes et leur lourd tapis brocardé d'or et d'écarlate.

Et, par les prairies qui se crépusculisent, qu'on imagine — jeté dans le fleuve indécis — simple, barbare et nu: le Cube.

Denise VAN MOPPÈS.





LA VISITE A L'ERMITAGE

CAPE EN RUBAN



ADIEU, PAUVRE AMOUR...

ROBE D'APRÈS-MIDI EN "PALMES AGNELLA", DE RODIER

D'après Reynolds
Martin





THE COUNTRY GIRL



ILS NE M'ONT PAS RECONNUE

TRAVESTI, DE JEANNE LANVIN

A. E. MARTY - 1921 -



A L'OASIS

OU

LA VOUTE PNEUMATIQUE

ROBE DU SOIR, DE PAUL POIRET



JOTA

MANTEAU DU SOIR, DE BEER

COOPER UNION



FAITES-MOI CELLE-CI

ROBE DU SOIR, DE DŒUILLET

GAZETTE DU BON TON

ARTS - MODES - FRIVOLITÉS

Rédacteur en chef, MARCEL ASTRUC.



SOMMAIRE DU NUMÉRO HUIT

1921 — *4e Année*

PLANCHES HORS-TEXTE

BARBEY D'AUREVILLY

DISJECTA MEMBRA

Reproduction exacte en couleurs du Manuscrit de Barbey d'Aurevilly, 320 pages, par D. Jacomet et Cie, anciens ateliers Marty. Notice de G. Geoffroy, de l'Académie Goncourt. Portrait inédit de Barbey, gravé à l'eau-forte par E. Laborde, d'après une photographie de Salmon.

TIRÉ A 130 EXEMPLAIRES. PRIX : 1.200 Francs



REPRODUCTIONS DE

DESSINS DE MAITRES

PREMIER FASCICULE

Dix dessins reproduits en fac-similé par D. Jacomet et Cie

FRAGONARD, CHARDIN (DEUX)
LE PRIMATICE (LA BONNE AVENTURE)
VANLOO, GUARDI, RAPHAEL
MARTIN SHONGAUER
BREUGHEL L'ANCIEN, J. OSTADE

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES. PRIX : 400 Francs



SHAKESPEARE

VÉNUS ET ADONIS

Très bel album in-4° raisin. Traduction de P. Vulliaud, ornée de 22 lithographies originales d'André Hofer. Imprimé en caractères Tory-Garamond par Frazier-Soye, sur vélin teinté pur fil Lafuma.

TIRÉ A 450 EXEMPLAIRES. PRIX : 100 Francs

et 20 exemplaires sur papier de corchorus, avec suite sur chine au prix de 200 francs.

S'ADRESSER aux ÉDITIONS LUCIEN VOGEL

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT POUR SE RENDRE EN ANGLETERRE AVEC LE MAXIMUM DE CONFORT ET LE MINIMUM DE DÉPENSE PRENDRE LA LIGNE PARIS-St-LAZARE A LONDRES PAR DIEPPE-NEW-HAVEN SERVICE RAPIDE DE JOUR ET DE NUIT - TRAINS LUXUEUX WAGONS RESTAURANTS · VOITURES PULLMAN - PUISSANTS PAQUEBOTS A TURBINES MUNIS DE POSTES DE T. S. F.

CHEMINS DE FER DE P. L. M. SERVICES D'EXCURSIONS PAR AUTO-CARS DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU LA COMPAGNIE P.L.M. METTRA EN MARCHE JUSQU'AU 2 NOVEMBRE 1921 SES SERVICES D'EXCURSIONS DANS LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU. CES SERVICES, EN CORRESPONDANCE DIRECTE AVEC LES TRAINS DE ET POUR PARIS, COMPRENNENT DEUX CIRCUITS QUOTIDIENS : L'UN, DANS LA MATINÉE, POUR LA VISITE DE LA PARTIE NORD DE LA FORÊT, L'AUTRE, DANS LA SOIRÉE, POUR LA VISITE DE LA PARTIE SUD DE LA FORÊT. INDÉPENDAMMENT DE CES DEUX CIRCUITS QUOTIDIENS, UN TROISIÈME CIRCUIT PÉRIODIQUE COMPORTANT LA VISITE DE TOUTE LA FORÊT, AVEC ARRÊT A BARBIZON POUR LE DÉJEUNER, EST MIS EN MARCHE LES JEUDIS, DIMANCHES ET JOURS FÉRIÉS A TOUTE ÉPOQUE DE LA SAISON, ET, EN OUTRE, LES LUNDIS ET SAMEDIS PENDANT LES MOIS D'AOUT ET SEPTEMBRE.

CHEMINS DE FER DU NORD SERVICE ENTRE PARIS, L'ANGLETERRE, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE ET LA POLOGNE. PARIS-NORD A LONDRES VIA CALAIS-DOUVRES, BOULOGNE-DOUVRES ET BOULOGNE-FOLKESTONE. VOIE LA PLUS RAPIDE - TRAJET EN 7 HEURES - QUATRE SERVICES JOURNALIERS DANS CHAQUE SENS.

PARIS-NORD A
BRUXELLES EN 4 H. 40. AMSTERDAM EN 11 H.
COLOGNE EN 11 H. 30. BERLIN EN 22 H. 40
VARSOVIE EN 41 HEURES. RIGA EN 60 HEURES.

Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 8

PLANCHE 57. — Rendez-moi mon léger bateau *(Romance).*

PLANCHE 58. — *Trois chapeaux de Camille Roger. Celui du haut est en panne noire garnie d'une cocarde de rubans de faille. A gauche, velours et plume d'autruche ; à droite, panne noire et plume d'autruche.*

PLANCHE 59. — *Voici un grand manteau du soir, revenant sur l'épaule comme une cape espagnole, et taillé dans un velours de Bianchini, bordé d'hermine.*

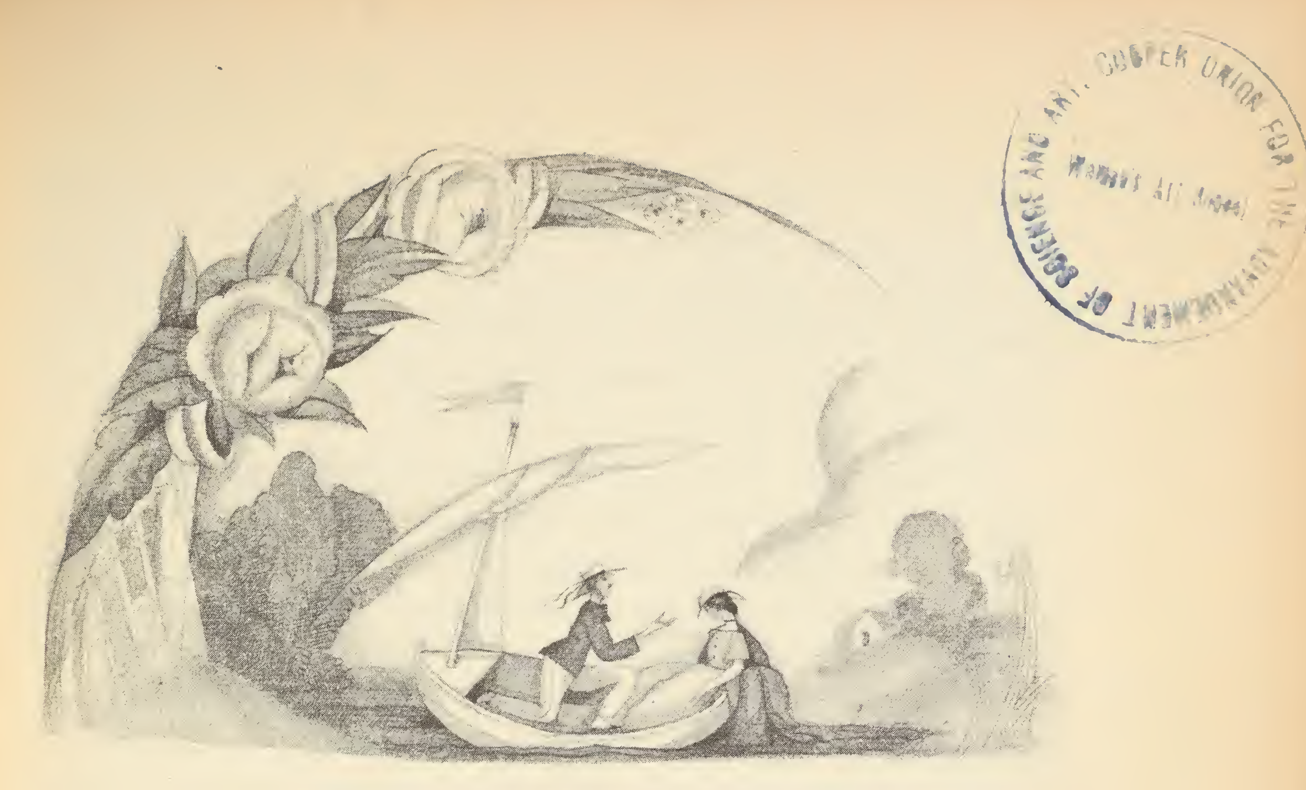
PLANCHE 60. — *De Paul Poiret, une robe du soir en satin vert, garnie sur le devant d'une sorte de tablier de plumes d'autruches du même ton.*

PLANCHE 61. — *Une robe du soir, par Worth. Elle est de velours noir au-dessus d'une large et grosse dentelle d'or, et bordée de skungs.*

PLANCHE 62. — *Puis de Beer, une autre robe du soir en faille blanche, voilée de tulle brodé argent ; bordure et cocarde de kolinsky.*

PLANCHE 63. — *Cette robe de dîners, de Dœuillet, est de serge marine et dentelle noire.*

PLANCHE 64. — *Voici enfin, de Jeanne Lanvin, une robe du soir en taffetas noir garnie de feuilles de lierre en taffetas et tissu d'argent, et agrémentée d'une chape de fine dentelle noire tombant en carré devant et derrière. Les robes d'enfants sont de tulle et garnies de cornets en taffetas terminés par des queues de skungs.*



COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART
Women's Art School

ROMANCES

L'AVENIR de la poésie est contenu dans une barque. Je tiens cet oracle d'une sorcière suffisamment maléfique rencontrée une nuit sur la lande, dans un roman d'Eugène Süe, à l'entrée de son repaire, qui était dans une anfractuosité du roc ; elle gourmandait, lorsque je fis sa connaissance, son petit-fils, un enfant idiot occupé, le chérubin, à remplir de cailloux une tête de cheval desséchée, dont il faisait le plus innocent hochet.

La nuit, avec cela, était très convenablement sinistre. On voyait, comme je vous vois, chaque fois que s'éteignaient les éclairs sillonnant la nue, les grands feux allumés par les habitants de ces rivages pour attirer sur les récifs les navires en perdition. La colère de Dieu se manifestait d'une manière dont notre époque sans poésie ne peut se faire la moindre

Copyright Octobre 1921, by Lucien Vogel. Paris

idée, avec une débauche d'électricité, un luxe de coups de tonnerre et une exagération de bourrasque tout à fait en rapport avec ces temps maudits où les hommes portaient la damnation dans leur âme, et menaient jusqu'à une vieillesse avancée une existence de désespoir tournée dès l'âge de vingt ans, impatiemment, vers la tombe.

C'était l'heure épouvantable où se signe, dans sa chaumière exposée à tous les vents, le malheureux pêcheur adressant au ciel une fervente prière. Que va devenir sa barque dans la tourmente ? Sa femme, minée par la fièvre, sa fille, si belle et si pure sous les haillons de la pauvreté, ainsi que le jeune étranger habitant leur toit, tous mêlent leurs prières à la sienne. Enfin l'aube paraît. L'orage s'est apaisé, le pêcheur court au rivage. Hélas, la mer a brisé sa barque sur le rocher ! Comment fera le malheureux pour nourrir sa famille ? Il accuse le ciel. Heureusement le jeune étranger assis à son foyer est riche. Il appartient à une race illustre ; mais c'est la mélancolie qui l'a jeté chez les pauvres gens dont il aime le rude labeur, la vie simple et sauvage.

Il achètera une autre barque, plus belle que l'ancienne... Concert de bénédictions, actions de grâces, larmes de gratitude dans les beaux yeux de Graziella, tableau touchant comme nulle littérature n'en produisit de plus pathétique. Le destin de la poésie est incontestablement porté par une barque. Elle se balance, à l'attache, sur le bord d'un lac majestueux, environné d'ombrages, au milieu d'un cirque de montagnes où apparaît, dépassant les arbres, la toiture de quelque château seigneurial.

La barque, pourtant, n'appartient pas au riche domaine ; elle est le bien de la chaumière. Un sage vit là, satisfait

de son sort. Un jour, il a quitté pour les villes son humble toit. On lui avait dit : « Sur un autre rivage, dans les cités va chercher le bonheur. » Dans les cités rien n'a séduit son cœur ; et il est revenu dans son pauvre village en disant : « Rendez-moi mon léger bateau, l'azur du lac tranquille et ma rame flexible ; rendez-moi mon léger bateau et ma chaumine au bord de l'eau. »

D'abondantes ondes, il faut le reconnaître, tel un visage de jeune fille intarissablement rafraîchi par les larmes, fertilisent de toutes parts cette patrie romantique, baignée au Nord par la mer de Bretagne, au Sud par tant de golfes trop connus avec leurs flottes de galères, gondoles, catanes, tartanes et autres voiles latines dont c'est un vomissement à la fin, rien que d'y penser, tellement on en a été rebattu. Irriguée en outre par un collier de lacs intérieurs, tant italiens que suisses et tous plus lamartiniens les uns que les autres, notez que le Rhin, couronné comme une tête de burgrave de son diadème de vieilles démolitions, l'arrose, formé en des forêts noires, au plus profond desquelles, exilés, la vertueuse Geneviève de Brabant et son fils, avec la biche qui venait charitablement mêler à leurs larmes les siennes, accrurent de tant de pleurs répandus le cours du petit ruisseau traversant la grotte qui leur servait de retraite.

Que d'eau !

Sérieusement, en renflouant tous les bateaux du romantisme, on pourrait encore composer une jolie flotte pour voguer sur les flots renouvelés du lyrisme. Les destinées de la poésie tiennent dans une barque; ce n'est pas un bateau. C'est le léger brick sur lequel avait juré de revenir capitaine le jeune gentilhomme qui, malgré les larmes de sa sœur, voulait sur l'océan faire son chemin.

Il part donc... Dix ans passés, de lui pas de nouvelles... Et loin de lui, sa compagne fidèle pleure toujours et toujours elle attend.

Un soir, à la tourelle, un naufragé l'appelle, lui demande un abri. « C'est lui, mon Dieu, c'est lui !

— Oui, sœur, c'est moi ; je reviens au berceau, j'ai trop souffert loin de toi, ma compagne ; et puis, de ma Bretagne, le soleil est si beau !!! »

Peut-on, dites-moi, imaginer, reflétées sur les eaux où se balancent toutes ces nacelles, plus touchantes lithographies ?

Marcel ASTRUC.





ET. IN. ARCADIA. EGO.

Et moi aussi, je vivais en Arcadie...

VERRONS-NOUS revenir les jours d'Ephèse et de Cythère ? Verrons-nous refleurir, sous la libre caresse du soleil, une vie ardente et splendide? Verrons-nous l'amour et la beauté « se tenant par la main », comme disait Mistral, se révéler aux foules éblouies? La sagesse est de n'y pas croire, dirait M. Prudhomme, et nous sommes bien de son avis.

La Grèce ne peut plus nous fournir, avec les plus magnifiques thèmes d'exaltation raisonnée, que les éternelles leçons du goût le plus pur et le plus savant. Le Parthénon, en ruines, donne encore son rythme à notre société.

— Ah ! la belle affaire, nous diront quelques lourdauds. N'oubliez donc pas que vous êtes au siècle de l'électricité et des souples et puissantes automobiles. Que venez-vous nous parler de la Grèce au temps des machines ! Sachez bien que vous êtes ridicules avec vos grands airs. Le Parthénon, qu'est-ce? Nous avons la tour Eiffel. Et si l'on démolit la Grande Roue, on nous construira un autre Trocadéro, pour nous consoler. Il ne faut plus nous parler de beauté, d'art et de poésie. Nous sommes des gens d'affaires et des gens pressés. Il faut des loisirs pour penser. Et à quoi cela sert-il de penser?

Laissons-là ces étonnantes coquecigrues. Ce lourdaud a mille fois raison, hélas! mais que nous importe : il est trop grave pour être sérieux, et il y aura toujours un petit nombre de délicats pour s'enivrer de beauté et défaillir d'émotion



devant quelque Diane éblouissante, ou devant Vénus, reine des mondes.

Que ces nouveaux jansénistes nous accusent de frivolité, s'il leur plaît. Nous ne voulons rien nous interdire ; et la frivolité, ce n'est pas être frivole que de l'aimer.

Mais la perfection est chose plus celée.

Nous ne reverrons certes pas les jours enchantés des Panathénées, mais la leçon grecque reste toujours précieuse et vivante. Les poètes, les architectes et les sculpteurs y restent fidèles. Et si les couturiers faisaient de même?

Ah! aucun de nous ne voudrait, je le jure, voir ses tendres amies se promener dans nos rues grises, vêtues comme Aspasie. L'individualisme a même fait tant de progrès dans les meilleurs esprits que l'on préfère de juger Phryné dans le



secret. Comme l'on pourrait toutefois, avec un peu d'ingéniosité, utiliser joliment le péplos ! Et soyez sûr que si, par hasard, je parle de la chlamyde, ce n'est point pour briller facilement par des notions de manuel, mais bien parce que cela s'impose. Ainsi des cothurnes. Ce que nous proposons ici, ce n'est pas une copie, on le comprend, mais une adaptation.

Il y a dans le costume grec des secrets de sobre harmonie et de souple précision. Il s'agit de les pénétrer et de les répandre parmi les plus jolies femmes, pour la joie raffinée de nos yeux.

Les couturiers nous feraient une surprise délicate en faisant revivre pour nous les draperies dont s'ornaient les belles Hellènes. Surtout sous ce ciel de Paris que Jean Moréas aimait autant que celui de sa Grèce natale.

Et personne ne vous empêcherait d'aller rêver, au bord des vagues, en compagnie de quelque amie très chère : l'amour vous sourirait doucement et le crépuscule tomberait sur la mer violette.

Gilbert CHARLES.





MUSIQUE DE CE TEMPS

... Paradis mélancolieux ...
MELLIN DE SAINT-GELAIS

MAIS non, ce n'est pas un dancing. C'est un port exotique, Panama peut-être, ou plutôt la Havane, si j'en crois l'odeur des cigares. Voyez, des bateaux inquiets se balancent... Au bout des bras allongés, les mains jointes des couples dessinent des carènes recourbées. La voix du violon se plaint, appelle, ordonne. Et déjà, aux accents de la moderne sirène, toutes les proues se tournent vers le large. Les belles nefs humaines fendent la mer mélodieuse avec lenteur. Où s'en vont-ils, tous ces navires sans voilure? Vers quel Eldorado — en cet Alcazar — cinglent-elles, ces caravelles?

Elles ne le savent pas. Elles vont, voilà tout. Le tango pour le moment les porte, c'est mer étale. Tout à l'heure ce sera la tempête du shimmy, qui fait trembler les corps, houler les cœurs, comme des coques retournées par une lame de fond. Bah! ce n'est pas au naufragé qu'il faut demander où il va : c'est à la vague, c'est au vent. Ici, c'est au banjo, c'est aux cymbales. La musique folle que voilà donne la clef de l'âme moderne. Vous avez remarqué, comme tout le monde, de quelle poignante tristesse ils sont imprégnés, ces airs de danse. Les plus turbulents ont un fond mineur, sautillent sur des accords du pessimisme le plus noir. C'est à porter le diable en terre. Or, cette tristesse nous est volée : elle était dans nos entrailles, elle crie maintenant sur les cordes. La chanterelle où frémit ce tango fut arrachée à nos fibres. Ce sont nos nerfs que ce nègre pince,



c'est notre diaphragme qui résonne, et non le tympanon baratté dru comme grêle par des mailloches forcenées. L'âme du siècle — notre âme — est liée à cette mélodie obsédante; liée par d'invisibles fils, comme la mouette à son ombre parallèle...

O virus hérité du romantisme, ô poison dont nous mourons tous, ton nom est : nostalgie. C'est toi que révèle l'examen bactériologique de ces accords pernicieux. C'est toi qui fais panteler ces pauvres corps. L'âme moderne est une enfant gâtée qui veut trop de choses, et contradictoires, qui lâche sa tartine pour un gâteau, et puis regrette la tartine. Elle veut agir, et elle veut rêver; le passé la sollicite, et l'avenir la fascine. De l'un à l'autre elle va, ne sait où donner de la tête. Et le présent fuit...

« Nos méditations comme nos souffrances, a dit Barrès, sont faites du désir de quelque chose qui nous complèterait. » Quelque chose qui nous complèterait, ce peut être une Rolls Royce, ce peut être un manteau de fourrures, ce peut être un collier de perles. Mais, surtout, c'est l'amour. — Eh quoi ! ces couples qui tournent avec tant de langueur, croyez-vous qu'ils n'aiment pas, qu'ils ne sont pas aimés? Voyez plutôt le regard aigu de ce Chilien, les paupières enfiévrées de cette jeune bostonneuse. Tous s'agitent comme de beaux diables ; plusieurs sourient; ce nègre là-bas, dont les lèvres sont des pneus Hutchinson tout neufs, rit de ses cent quarante-quatre dents. Non, ces gens-là ne sont pas tristes. — Regardez-y de plus près, je vous prie. Ils n'aiment pas : ils attendent d'aimer. Et ils savent bien qu'ils ont tort d'attendre ; qu'il n'y a, au bout de tout cela, que le néant. Ils ne sont pas heureux, ils s'amusent : ce qui est bien différent. Et ils s'amusent « comme ils se suicideraient », selon le mot de Duvernois.

Nous voudrions tout connaître, tout goûter. Un nom de ville entrevu

sur la carte ; un paysage de pampas qui le temps d'un éclair a passé sur l'écran, nous jettent dans des abîmes de regret. Un profil parmi les coussins d'une Ford qui disparaît, voilà notre cœur malade. Il nous faudrait vivre quelques milliers de vies. L'éternité même ne nous satisferait pas, car dans notre besoin d'inédit, nous serions impatients de la mort. Nous sommes entre deux paradis perdus, l'un derrière nous, l'autre devant : le premier s'est refermé sur l'indiscrétion d'Ève, le second, nous savons que c'est de la blague. La foi, l'art, la science ont fui comme sable entre nos doigts. Nous ne croyons plus à nulle idole, qu'à nous-mêmes. Et nous nous jetons



goulûment sur la vie, nous la pressons de toutes nos forces pour en exprimer le suc. Peine perdue : un citron vide.

Le remède? Ah! le romantisme en a bien trouvé un, qui n'est pas banal. Le mode d'emploi est dans les *Fleurs du Mal,* et Barrès l'a perfectionné. C'est l'homéopathie sentimentale : pour guérir votre souffrance, aiguisez-la. Mettez du sel dans vos plaies, si vous saviez comme c'est bon! Ajoutez aussi du verre pilé, et frottez avec de la toile émeri. Vous m'en direz des nouvelles. Pour parler plus clairement, lisez les livres qui exaltent vos langueurs, écoutez les violons cruels qui dénudent vos nerfs; grisez-vous de parfums, affolez-vous de rythmes, flattez votre bourreau et criez-lui : Encore! Ainsi Gribouille, nous dit l'Histoire, se jetait à l'eau pour se garantir de la pluie.

Que penseriez-vous de ce paysage symbolique : au milieu d'un océan s'ouvre, comme un nombril énorme, un tourbillon. L'eau tourne, lente au bord du cercle, vertigineuse au centre. De ce vortex monte, plaintive, désolée, caressante, *une voix.* Des quatre coins de l'horizon, paquebots, yachts et baleinières se pressent vers la bouche béante du gouffre, qui les happe. Et de chaque équipage s'élève un hymne religieux, sur la cadence d'un tango : « Viens près de moi, plus près de moi, plus près encore! Enveloppe moi tout entier, musique langoureuse comme l'échine d'un angora, Viens près de nous, attire-nous, hydre étrange. O Maëlstrom emporte-nous dans ton néant... »

— Chère, un dernier shimmy?

Georges-Armand Masson.



MÉMOIRE
INSTRUCTIF
SUR LES MODES
LES FEMMES, LEURS ROBES
ET LEUR COUTURIER

Contenant nombre de modèles plus élégants les uns que les autres, créés

PAR

BEER
DŒUILLET
JEANNE LANVIN



PAUL POIRET
CAMILLE ROGER
WORTH

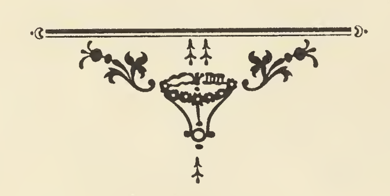
DESSINÉS FIDÈLEMENT

Par Monsieur PIERRE MOURGUE

et commentés

Par Madame J. RAMON-FERNANDEZ

COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART



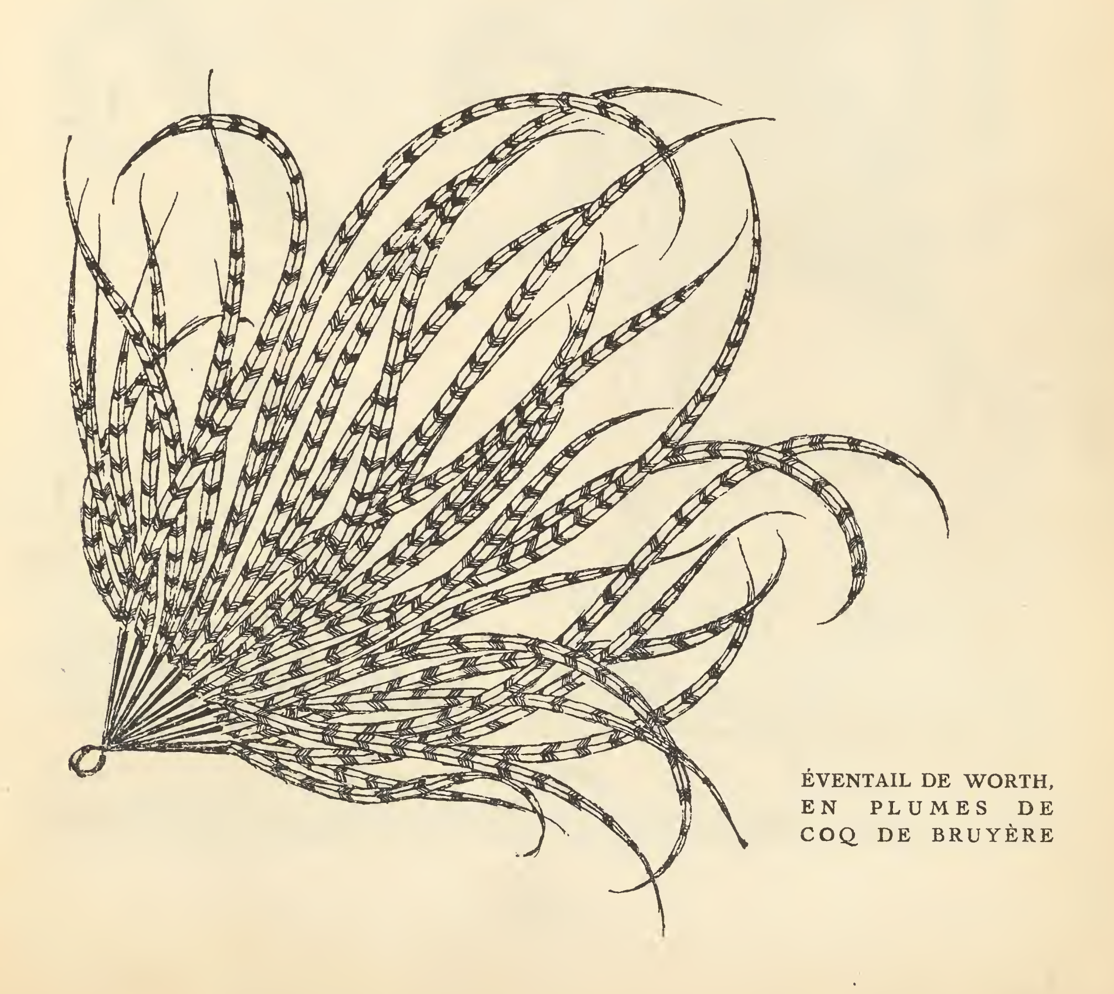
A PARIS
A LA GAZETTE DU BON TON

MXMXXI


P. Mourgue.

L'EXCENTRICITÉ n'étant plus du tout chic, et le comble de l'élégance étant justement de se faire remarquer par une excessive simplicité, je vous avoue mon faible pour ces robes de soir et de jour qui, chez Dœuillet, ont l'air de ne pas avoir changé depuis deux ans et qui sont des chefs-d'œuvre de recherches et de raffinement : tissus, garnitures, tout y est combiné pour cette femme que nous suivons quand nous la rencontrons et qui nous fait dire : " Mais qu'a-t-elle donc pour être si chic car elle n'a rien sur elle ? "

Mais ne l'oublions pas : Dœuillet est un Français qui a le culte de la femme, et dame ! quand un Français a le culte de la femme, nous savons de quoi il est capable !...



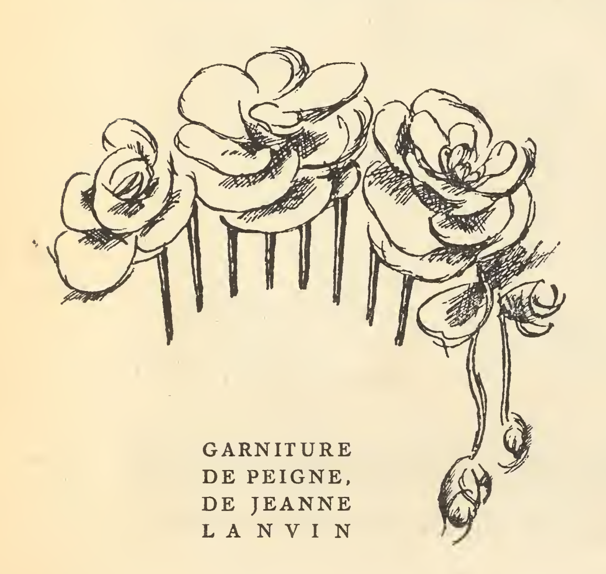
ÉVENTAIL DE WORTH, EN PLUMES DE COQ DE BRUYÈRE


P. Mourgue. 21.

UNE robe de Poiret sent la tubéreuse, une autre embaume le jasmin tandis que cette autre est provocante comme un œillet rouge, aussi ne porte pas qui veut les robes de cet artiste, qui ne crée rien de prévu ou qui puisse être destiné à tout le monde. Il faut une personnalité marquée pour porter "Abaï" ou pour oser "Négro", cette splendeur miroitante d'or terni qui se distinguera de toutes les autres robes partout où on la mettra; il faut vivre avec ces vestes, ces manches et ces manteaux étonnants que vous fera Poiret, car leur coupe veut dire quelque chose et ce quelque chose, c'est en vous qu'on doit le trouver, ô femme qui revêtez tant de beautés; vous en doutez-vous! Je le souhaite, car rien n'est plus stupide que d'approcher une voluptueuse personne habillée d'une de ces robes comme "Hérodiade", si belle et si troublante, laissant une partie du corps à moitié dévêtue et que cette personne ne vous parle que de ses ennuis domestiques et de son chauffage, lequel ne marche pas. Je vous le dis: "Ne porte pas qui veut, etc. etc."



COIFFURE DE NUIT, DE JEANNE LANVIN



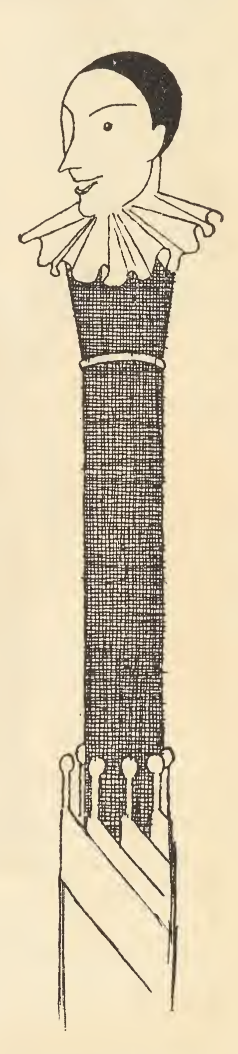
GARNITURE DE PEIGNE, DE JEANNE LANVIN





Quel passe-temps charmant que l'essayage de tous les chapeaux chez Camille Roger ! Pas un ne ressemble à l'autre et tous vous font jolie : il y a ce grand, noir, en velours tendu, plat, encadrant le visage auquel il donne plus d'éclat, aussi les femmes le savent-elles et le prennent comme fond de coquetterie certaine... Qui sait, un jour que la mine, lasse des veilles, fait elle aussi *sa tête*, vite on recourt à la grande, à l'ombrageante capeline noire. Puis il y a le tricorne embroussaillé de crosses qui donne cet air impertinent, de celles qui le portaient au siècle de toutes les élégances ; puis, celui à longue plume traînante sur l'épaule, complément inséparable des robes sans manches, puis le simple, le parisien et coquin petit chapeau, compagnon des courses matinales, qui, par les matins froids et secs, nous fait rose comme un camélia, enfouissant l'ovale du visage diminué et délicieux aperçu comme dans une niche.

Je vous le dis, il y en a de ces chapeaux pour tous les jours de l'année, jours de joie, de ruse, de nonchalante indifférence, ou bien jours de beauté et de conquête où l'on n'est plus la femme d'hier, mais celle des aspirations nouvelles, celle qui porte en elle le triomphe !



MANCHES DE PARAPLUIES DE CHEZ WORTH



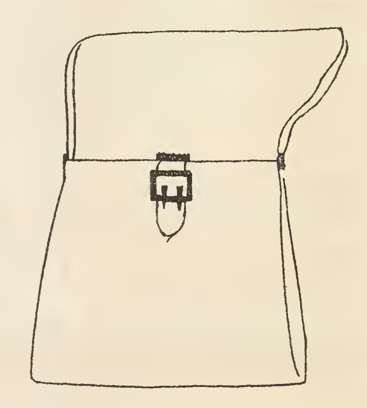
DOEUILLET BEER

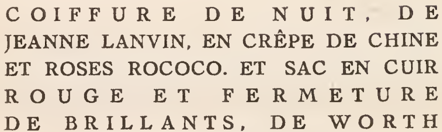


POIRET LANVIN WORTH

De la jeunesse, de la grâce, de l'élégance de tous les jours, il y a de tout cela chez un maître comme Worth, mais au-dessus de tout cela il y a ce "je ne sais quoi" qui fait des robes de gala de Worth une chose unique et rare, émanée d'une psychologie aiguë et donnant à la femme qui la porte l'allure et les mouvements indispensables à l'acte qu'elle accomplit. N'est-ce pas chez Worth que celle qui se fait présenter à la Cour confie sa silhouette ? N'est-ce pas chez lui, encore, que pour monter à l'autel, nobles et puissantes dames ont toutes revêtu l'atour qui tient de celui de l'ange ou de la Vierge ? Les plus lourds et somptueux manteaux de Cour prennent chez lui de la légèreté, une traîne prend une allure d'aile !

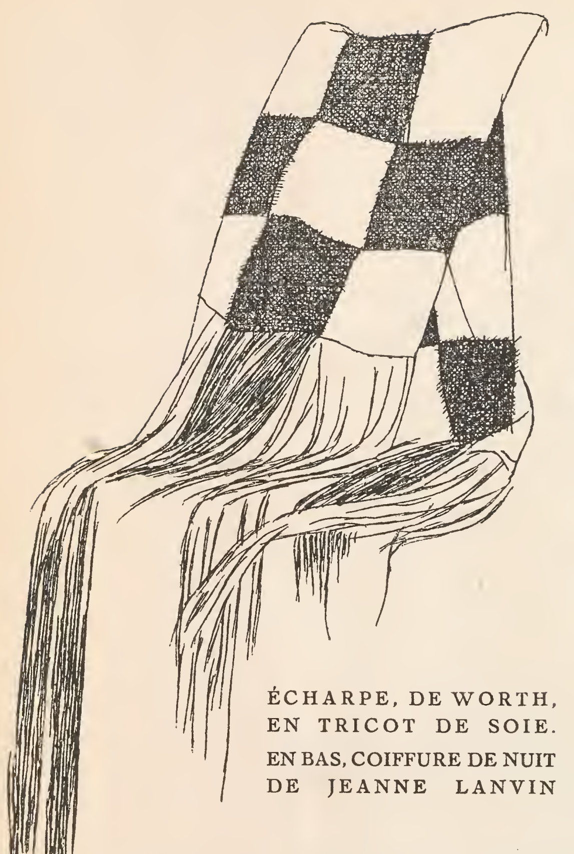






COIFFURE DE NUIT, DE JEANNE LANVIN, EN CRÊPE DE CHINE ET ROSES ROCOCO. ET SAC EN CUIR ROUGE ET FERMETURE DE BRILLANTS, DE WORTH


PMourgue.



Il ne suffit pas qu'une Reine choisisse un atour pour que nous pensions en faire autant, mais lorsque cette Majesté n'est autre que la Reine de Roumanie, dont le goût fait loi dans le monde, et que de plus elle choisit de belles choses chez un couturier comme Beer, alors cela nous intéresse et nous voulons voir ce merveilleux manteau du soir en velours pourpre brodé d'acier, et cette robe de soie "flamme" à panneaux montés par une broderie de cristal. D'autres costumes encore nous ont tentée dans ce défilé de la maison Beer ! Par exemple "Bon Accueil" ce petit trotteur si simple et cependant si chic, et tant de souples et ondoyantes combinaisons pour le soir, car toujours Beer a eu des secrets pour parer de miraculeuse façon les beautés qui se confièrent à lui, et cela, depuis nombre d'années.

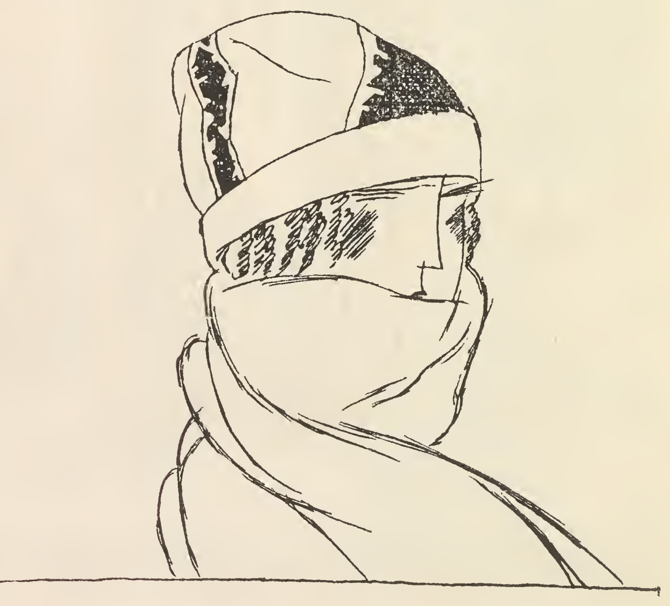
ÉCHARPE, DE WORTH, EN TRICOT DE SOIE. EN BAS, COIFFURE DE NUIT DE JEANNE LANVIN

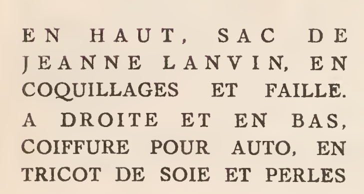



P. Mourgue.



Si j'étais jolie femme j'irais chez Lanvin pour qu un jour elle me transformât en “Juliette , puis une autre fois, quand je voudrais gagner un cœur timide (ô faibles hommes) je lui demanderais de faire dans un velours du plus beau noir une de ces vestes comme celles de “ Roxane ”, telle celle qu'elle mit pour pénétrer au camp des Gascons au nez de M. de Guiche... car à chacun de ces personnages, Lanvin a, de la plus adroite façon, emprunté ou de l'audace, ou du brio, ou de la grâce timide, ce qui fait que tour à tour je me renouvellerais en restant cependant toujours moi-même, afin “ de n'être ni tout à fait la même, ni tout à fait... ” mais vous savez le reste, n'est-il pas vrai?

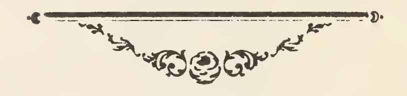




EN HAUT, SAC DE JEANNE LANVIN, EN COQUILLAGES ET FAILLE. A DROITE ET EN BAS, COIFFURE POUR AUTO, EN TRICOT DE SOIE ET PERLES


PMourgue.

La Mode et le Bon Ton



N'en doutez pas, le tailleur va se transformer ; quand ? Ça c'est une autre affaire, car les formes mettent assez de temps à évoluer, mais certainement le genre Louis XIII avec son jeu de manchettes et de jabot en lingerie ou dentelle, va revivre et détrôner enfin (!) ce trop banal costume qu'aujourd'hui tous les tailleurs réussissent. Il y eut un temps béni où deux tailleurs seulement réputés à Paris savaient faire ce genre matinal... heureux temps ! Leurs élèves ont marché vite, aussi il nous faut trouver autre chose qui ne nous mette pas toutes en uniforme.

⚜ ⚜

Il n'est pas étonnant que nos robes restent simples, ou du moins que les femmes élégantes ne veuillent que des robes ne changeant presque rien à la forme connue ; les tissus qu'on nous propose sont si riches par eux-mêmes que la moindre draperie, le moindre effet de manche composent aisément une nouveauté. Cette soie " Cloquella matelassée " doit-elle recourir à autre chose qu'à une simplicité absolue pour faire une robe rêvée ? Et le " Piquelaine chinois " n'est-il pas à lui seul le plus beau manteau que nous puissions avoir ? Et de tous les tissus ainsi, cette année.

⚜ ⚜

De l'acier et encore de l'acier, en large ou étroite broderie ou bien en ceinture disposée très bas sur les hanches. Le jais parfois s'y mélange et cela sur les robes de " Kasha " ou de " Perllaine " dès le matin.

⚜ ⚜

Fra Angelico eût envié nos manches. Ailes immenses que nous déployons en plein jour pour aller simplement prendre le thé, elles deviennent d'une audace inattendue : de crêpe rouge, de chiffon rayé de trois ou quatre couleurs, leur grâce est infinie, leur élégance incontestée.

⚜ ⚜

N'en déplaise à ceux qui voulaient nous faire renoncer au tout noir, le noir persiste, mais il fallait trouver une manière de le rajeunir, et c'est par la garniture de couleurs que nous retrouverons partout cet hiver encore : ceintures de fleurs ou de corail rouge ou rose ; boucles de cuir ou passementerie rouge ou bleue ; ou bien, d'un pan flottant, la doublure laissera apercevoir une triomphante couleur.

Jeanne Ramon-Fernandez.



ECLAIRCISSEMENTS SUR L'AFFAIRE PUTIPHAR-JOSEPH

Pris par les *dancing,* les *five-o'clock,* les théâtres, les rendez-vous au " Sentier de la Vertu ", par les choses mondaines, en effet, on n'a pas les loisirs pour mettre à l'étude l'histoire du passé. C'est un tort, car négliger son éducation c'est rester ignorant comme les carpes. De l'autre côté, on accepte les contes historiques — et même importants — sans se douter s'ils sont bien fondés. Voici, donc, la raison pour laquelle on n'a jamais posé la question : — Pourquoi les Putiphar n'étaient-ils pas contents l'un de l'autre ? L'on croit également que le jeune et sage Joseph repoussa Madame Putiphar parce qu'il était un garçon fort pieux.

Tout à l'heure, ô lecteur intrigué, vous allez apprendre une chose étonnante, et, peut-être, choquante...

....

Putiphar avait de beaux appointements, car il était capitaine de l'armée de Pharaon, grade qui correspond à celui de *géneralissime.* S'il se mettait en colère, ses simples capitaines tremblaient comme les feuilles



devant l'ouragan. Quant aux poilus, ils tombaient morts d'effroi au son de sa voix féroce et belliqueuse. En un mot, le capitaine Putiphar était tout puissant. Un seul regard de ses yeux éclatants, et les dames de sa connaissance éprouvaient un frisson délicieux. En même temps le capitaine ne se laissait pas séduire par leurs grâces voluptueuses. Putiphar, bien qu'il trouvât son épouse indifférente et glaciale, lui était fidèle, tel était son caractère exemplaire.

....

Malgré les bonnes qualités de son mari, Madame Putiphar n'était pas, comme l'héroïne de " Louise " de Gustave Charpentier, " trop heureuse "... " C'est un guerrier superbe ", dit-elle, " mais c'est un ours ! Vraiment, les caresses d'un animal hérissé me déplaisent excessivement. D'ailleurs, ce guerrier s'absente si souvent du foyer conjugal, que je n'ai jamais pu m'habituer à ses baisers farouches, ni à la touffe de cheveux ridicule qui cache son menton, et qui défigure son visage. Qu'il est hérisson, ce Putiphar ! "

....

Ce pauvre capitaine de l'armée de Pharaon ! Muni par la nature généreuse d'une touffe épaisse, raide et carrée, il n'osait se débarrasser de cet ornement volumineux. Il avait le droit de se raser les joues, la lèvre, et les côtés du menton, mais un militaire de son grade élevé était forcé de porter cette collection de soies. Sans touffe, un officier égyptien n'aurait pu ni inspirer ses hommes ni effrayer l'ennemi.

....

Putiphar savait bien que sa femme ne l'aimait pas à la folie ; mais il ne savait pas la raison. Une belle matinée d'été, frappé par une idée originale, il s'était décidé de confier Madame Putiphar à



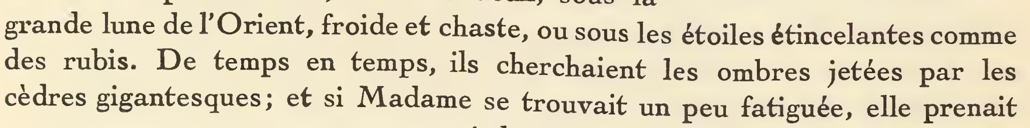


Joseph, son domestique... " Joseph est sage comme un missionnaire; il joue du hautbois; et il est trop jeune pour faire des bêtises. Il distraira et il protègera ma femme pendant que je fais la campagne en Ethiopie "...

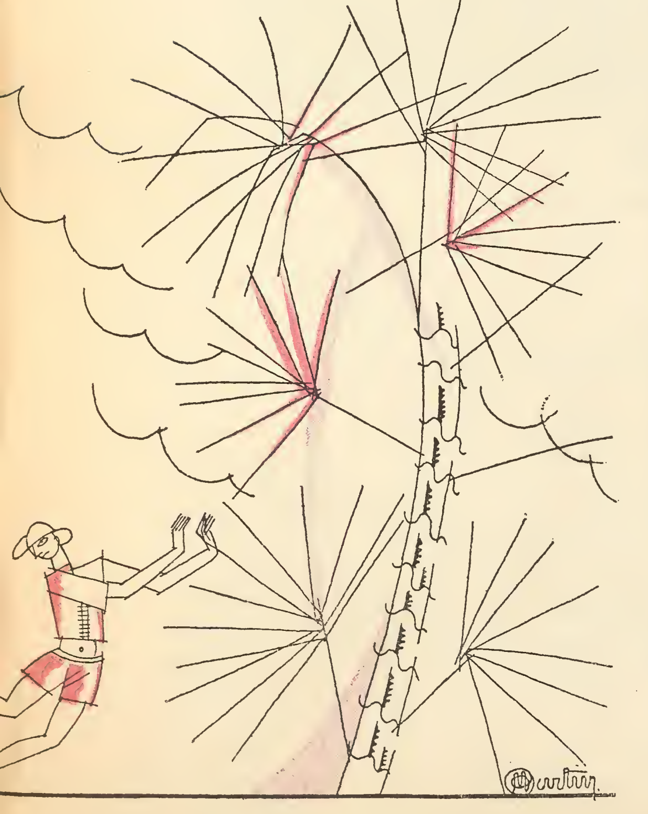
L'idiot.

....

Les jours s'écoulaient délicieusement pour Madame Putiphar, qui, grâce aux soins de l'admirable Joseph, avait presque oublié l'existence de son mari désagréable. Accompagnée par son gardien, elle cueillait les jolies fleurs du jardin et les grenades du potager. Plus tard, elle s'étendait sur l'herbe, et, bercée par la musique du hautbois si adroitement joué par Joseph, elle rêvait. Le soir ils se promenaient, tous les deux, sous la



grande lune de l'Orient, froide et chaste, ou sous les étoiles étincelantes comme des rubis. De temps en temps, ils cherchaient les ombres jetées par les cèdres gigantesques; et si Madame se trouvait un peu fatiguée, elle prenait le bras fort et prêt de son cavalier d'occasion. Une journée bien passée...



....

D'abord, la femme de Putiphar, calmée par l'absence de son " seigneur et maître ", et apaisée par la présence de sa douce sentinelle, vivait paisiblement. Malheureusement, cet état idéal ne durait pas longtemps, car la belle et ardente Madame Putiphar commençait d'avoir un béguin pour Joseph... " Qu'il est séduisant ", murmurait-elle; ce que sa peau doit être satinée. Son menton est beau à faire peur : — pas de touffe... Je suppose que ce jeune Adonis ne pense qu'à son devoir " !...

....

Une belle nuit, ayant dit " bonsoir " à Madame, Joseph se coucha sur le seuil de la chambre consacrée à la femme du

capitaine de l'armée de Pharaon. " Ne quittez jamais Madame Putiphar, surveillez-la nuit et jour " ; tel était l'ordre de l'inquiet mari; et le domestique, fidèle comme un chien, l'obéit, et dormait. Cependant, Madame fermait en vain les yeux : — ils s'ouvraient toutes les cinq minutes pour regarder l'immaculé gardien et son menton sans excroissance... " Voici un beau garçon ! Quel teint frais ! Quelle figure virginale ! Me laisser seule avec lui ! Lui commander de ne jamais me quitter ! Mon pauvre Putiphar n'est qu'un cocu volontaire !... L'amour m'appelle : — allons-y ! "

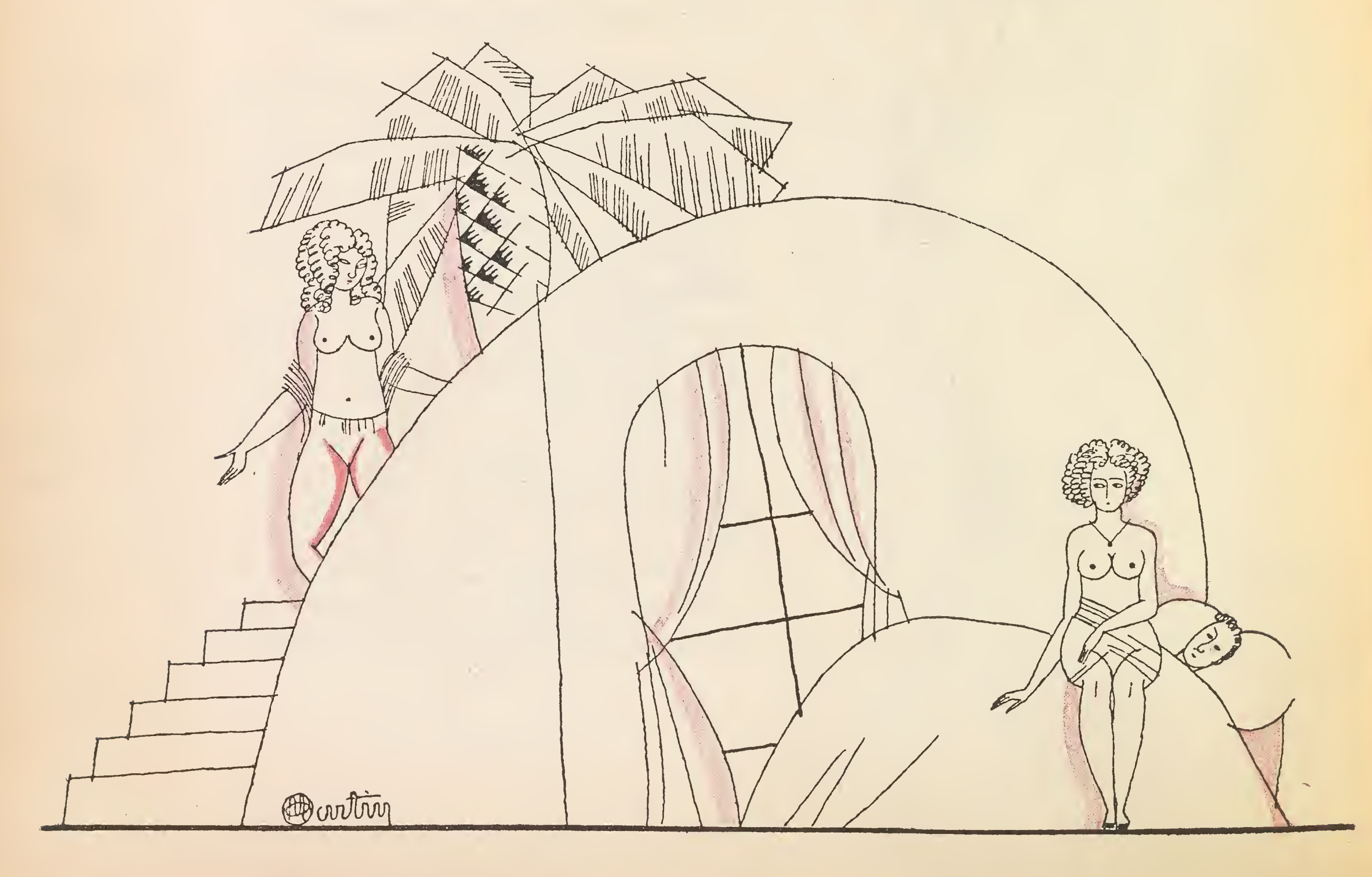
....

Arrivée au grabat de son serviteur, l'amoureuse Madame Putiphar baisa tout légèrement l'épaule de Joseph, qui, réveillé d'une si agréable façon, bondit de son lit... " Que voulez-vous de moi, Madame ? Une coupe d'eau ? "... " Mon petit Jo... — ". Mais Joseph, au lieu de répondre, s'enfuit, laissant entre les mains blanches de Madame Putiphar sa chemise de nuit. En tâchant de garder le jeune scrupuleux elle avait arraché son seul vêtement.

....

Voulez-vous savoir, ô lecteur étonné, pourquoi Joseph refusait de s'abandonner à la tendresse de sa patronne ? C'est parce qu'il avait déjà passé une heure inoubliable dans la société de la jolie femme de chambre de Madame. Le trompeur...

Capitaine George Cecil.





Venise 1921

Nous gardons le souvenir d'une dame fort âgée qui, devant nous, parlait de Venise. Elle y avait fait un voyage de noces en pleins temps romantiques; elle s'était embarquée dans une voiture de poste — comme Théophile Gautier —,

avait traversé l'Helvétie, le Milanais et enfin avait abordé à Venise, par la lagune et en barque, comme le faisaient les voyageurs qui n'arrivaient pas par la pleine mer. Le "Danieli" était déjà un hôtel. Elle y était descendue, avait été ravie d'y découvrir un palais, et des laquais en tenue qui portaient des flambeaux, tandis qu'on dînait. La pension coûtait six lires, par jour.

La vieille dame contait tous les détails de son voyage avec une apparente précision qu'enchantait sa mémoire généreuse. Elle dévidait la soie de ses souvenirs avec bonheur et minutie. Il y a des femmes qui doivent vous verser du poison de la sorte. En vérité elle ne faisait pas autre chose. Nous savons ce que valent les souvenirs : ils sont exactement ce que nous aurions souhaité que fût la vérité — jamais elle. Nous les ornons de notre rêve et de nos espoirs, et c'est avec eux que nous essayons de confondre la vie, de nous persuader qu'elle n'est pas une lande sèche ou une lassante route ; nous nous abusons sur notre passé et nous abusons autrui sur l'avenir. Elle nous construisait, cette Parque, avec une lente mosaïque de souvenirs — oh ! comme elle choisissait soigneusement les pierres dans sa vieille cervelle — elle nous construisait une Venise merveilleuse qui se déposait bientôt en notre cœur comme un mirage. Elle y a dormi des années : pigeons bleus, laquais de soie, flambeaux d'argent, lambris dorés, palais se mirant dans l'eau glauque, ville morte et magnifique ou rôdaient, parfois, la nuit, des ombres immortelles. Desdémone, abandonnant un instant sa demeure, descendait sur la petite place où vacillait une lumière d'or : de quoi pailleter ses yeux sombres. Un vieux juif barbu, au front persécuté, allait abriter sa terreur dans une synagogue espagnole ; une femme aux hanches souples, masquée et rapide

comme l'adultère, s'appuyait au bras du laquais pour prendre pied dans la barque; au coin d'un rio, une gondole montrait d'abord son cou de cygne noir et précautionneux, puis ses amants enlacés.

Ainsi la Venise idéale reposait au fond de nous comme ces villes que l'imagination ou la légende construisent imprudemment et ne réapparaissent qu'au seuil des régions de mort : dans le désert ardent et sur les mers entr'ouvertes. Nous la gardions jalousement, heureux de l'enrichir parfois de la reconnaissance d'un voyageur ou des dons du poète. Nous les croyions — ivre de croire — tous ceux qui nous apportaient le tribut monotone de leur admiration. Venise! Nous avons murmuré ce nom durant les soirs de mélancolie et de solitude; nous avons tourné nos yeux vers les soleils couchants en pensant qu'ils ensanglantaient ses palais; nous sommes montés sur l'esquif de Musset et sur le brick de Byron...

Puis nous avons loué un sleeping. Nous avons vu les mâts télégraphiques au-dessus de la plaine inondée, fils fragiles qui la rattachent à la terre. Nous avons traversé le grand Canal dans un petit vapeur "très Suresnes", nous avons fendu ses rangées de palais baroques, ses quais où s'entassent les fruits, où grouille la foule brune, nous avons touché à son port où se mêlaient les grands cargos-boats et les cuirassés, et nous sommes enfin descendu dans un palais-palace pour y croiser une courtisane habillée rue de la Paix, et un prince allemand pédéraste.

Le sentiment qui nous fait écrire ces vérités n'est pas d'orgueil : nous ne nous insurgeons pas contre un passé de souvenirs et de poésie parce que nous n'y avons point participé;

il n'est pas destructeur : nous ne voulons rien détruire de l'enchantement d'une ville ; il n'est pas né de ce sens critique qui est une maladie moderne : l'opposé du mal romantique — et plus grave. Certes non; plutôt il est de notre goût d'embellir l'évènement ou la chose, et de leur donner un peu de cet éclat, comme la fièvre en met aux visages. Mais pourquoi faut-il qu'à Venise on se transmette de générations en générations un flambeau qui brille d'une fausse lumière. Il semble que tous les morts qui jadis y hantèrent vous guettent à ses frontières liquides et vous imposent la tradition : " Tu diras qu'elle est la ville des amants ; qu'on l'étreint dans sa paume comme une perle tiède ; qu'elle est la cité des grâces, de l'art pur, et de la gaîté légère... Tu diras que ses couchants sont sans pareils, ses palais merveilleux, ses nuits lunaires, si calmes qu'on y entend battre son cœur... Tu diras... Tu diras... "

La voix vous suit, vous accompagne, transfigure les êtres, vous ensorcelle : vous êtes prisonnier. Vous entrez dans la ronde mensongère. A votre tour vous allez vous forger des souvenirs selon la recette banale, vous vous masquerez — avec un masque de Longhi — une vérité durable, qui dure depuis que Venise est Venise, se renouvelle selon les temps, lui assure un caractère, une palpitation, un pittoresque éternels.

Il est assez de cités parfaites, où nulle ligne ne vient irriter le bon goût, violer la délicatesse, de petites villes que les amants peuvent remplir de leur ivresse et s'en sentir tout entourés, pour ne pas enchaîner Venise dans ces pèlerinages d'art et d'amour. On n'y trouve pas la perfection de Florence, la grâce de Sienne et de Padoue. On y rencontre d'autres attraits plus vifs, plus sensuels et plus directs. Venise

vous apparaît comme une vieille courtisane, couchée au fond de son bain quand l'eau n'est pas tout à fait écoulée. Elle est très belle encore : sa tête est majestueuse, éclairée de larges yeux tournés vers l'orient, sa chair, qui fut plus ferme, s'étend et clapote dans cette eau impure ou traîne sa forte odeur. Elle a de la majesté, et ses bijoux souvent faux, son lourd passé ne parviennent pas à la rendre vulgaire. Comme on sent bien pourtant que trop de voyageurs, d'amants impérieux ou lâches se sont épuisés sur ce corps. Qu'un délicat ou un orgueilleux survienne, grisé par la légende, entêté à la maintenir, le voilà bien inquiet, bien anxieux. Où va-t-il poser ses lèvres ? Aux heures de lassitude il ira non loin, dans une île, chercher un souffle plus frais — au Lido comme Byron — ou bien, patiemment il essaiera de découvrir un petit grain de beauté ni trop vu ni trop fardé jusqu'alors. Barrès descend au pied de la déesse pour y trouver Saint-Alvize, et se donner l'illusion d'une demi-virginité, d'un fief à lui où pourra peut-être demeurer la trace de son étreinte.

Voilà Venise : c'est un port, une Marseille d'Orient, avec plus de richesses, un passé plus fastueux, une autorité plus étendue. Mais c'est un port : elle en porte l'agitation, la mobilité, la crapule. Tout un élément l'anime, marins, voyageurs, commerçants qui réclament leur part de rapides plaisirs et viennent, au débarqué, dépenser leur or et calmer leur appétit.

PAR cette situation, par cette puissance, Venise a connu la brutale richesse. De tous les temps elle a été une cité de riches, ou pour mieux s'exprimer : d'enrichis. De tous les temps elle a voulu pour elle sans grand discernement ce qui se faisait

de mieux dans le monde — et point toujours le plus artiste ou le plus délicat. Tour de l'Horloge, chevaux de Saint-Marc, Campanile, palais baroques, sont les témoignages voyants de cette richesse de brigandage et de négoce. Dans cette cité d'or et de plaisir, la grâce du XVIII[e] siècle à laquelle on accorde une suprématie, n'a été qu'un prétexte à la galanterie, comme plus tard le romantisme n'y devait être qu'une importation. L'âme du négociant solide se traduit dans l'admirable *Epumone Riche*, de Bonifazio. Cet homme épais, entouré de ses femmes, de ses serviteurs qui dressent le faucon et les chevaux, de ses chiens qui repoussent les pauvres, ce nabab qui se fait jouer de la musique, d'après une partition portée par un négrillon, cet homme-là est le type achevé de Venise, et Venise lui a dû sa vraie puissance comme sa vraie séduction. C'est ce seigneur, sans trop grande noblesse, qui rémunérait les artistes, se faisait construire un palais-réclame, subventionnait l'Arétin, épistolier à diffamations, anecdotier pour snobs, ou entretenait — six mois — le suspect et charmant de Seingalt, Vénitien.

OR que la même ville, à présent, rassemble comme naguère et comme autrefois même foule avide de plaisirs et de snobisme, qu'elle abrite une même espèce de riches cosmopolites, cela ne nous gêne nullement et nous apparaît au contraire comme une tradition infiniment plus juste et solide que la légende enguirlandée d'élégances et d'exaltations conventionnelles. Des amants vraiment anxieux de secret, d'harmonie, de solitude, n'ont que faire dans cette exposition de beautés voyantes et de filles à l'affût. C'est la ville de l'aventurier par excellence, de celui qui n'a plus soin de son cœur et galvaude son corps.

Lord Byron va, entre les bras d'une fille du peuple semblable par le visage à la sœur qu'il n'a pas cessé d'aimer, gagner la maladie dont il mourra. Musset, las un soir de la froide Sand, reviendra corrompu d'une aventure et motivera Pagello... Les petits "callé" sont pleins de nuances et de recoins imprévus, mais des débits montrent, dans ces étroits passages, leurs lanternes attirantes, leurs tables de bois, leurs fûts de vins épais, leurs débardeurs aux torses musclés ; la Vénitienne au châle a longues franges vous regarde sans gêne ; le garçon de quinze ans aux grâces de jeune dieu vous demande ou vous offre on ne sait quelle générosité : le péché est à la porte de l'église ; voilà pourquoi il faut aimer Venise et comment il faut la comprendre.

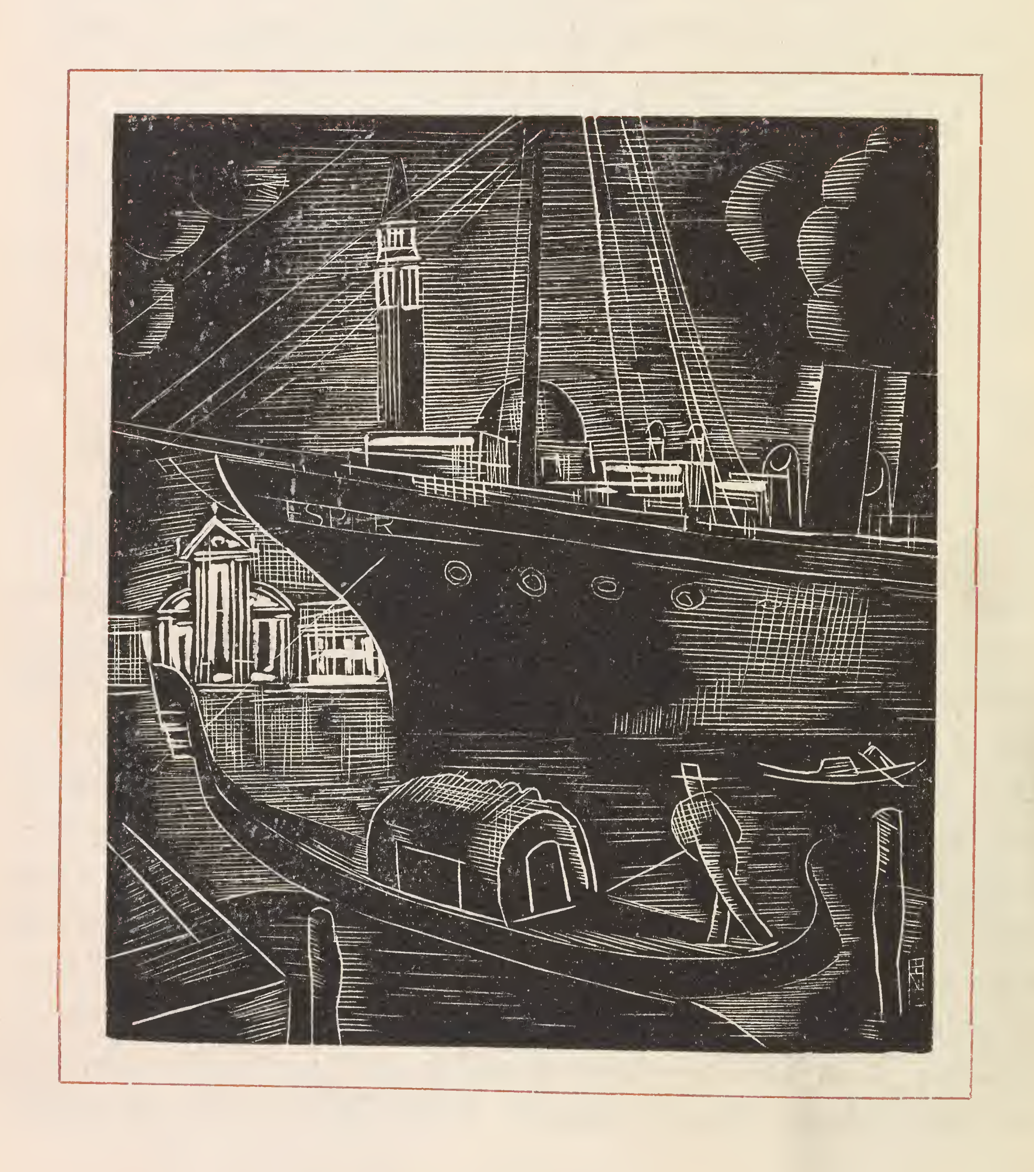
Le modernisme qui l'étreint à présent ne nous gêne plus dès lors.

En cherchant un peu, on trouverait dans son histoire d'hier tous les êtres semblables à ceux qu'aujourd'hui son attrait violent continue de séduire : nouveaux riches, vêtus de palais et d'oripeaux trop brillants, bourgeois très neufs trillant avec une minutie enfantine les princesses authentiques et les courtisanes repenties, femmes vieillies lasses des hommes ; jeunes hommes tôt las des femmes... Des Péruviens de marque, des Cubains encore chauds, peuvent occuper les hôtels du grand Canal avec des Américains milliardaires ; une reine très moderne (elle n'est jamais avec son époux) peut troubler, en canot à vapeur, les eaux mortes de la lagune, un prince de Prusse peut faire sécher au soleil du Lido ses amours masculines et ses pyjamas multicolores, Van Dongen peut peindre, sur la même toile, un transatlantique fumant devant Saint-Marc, cela ne nous

choque pas. Nous retrouvons dans ces assemblages, dans cette vie mélangée, la Venise vraie qui ne devait pas être différente d'ardeur et d'âme sous Tintoret, sous Casanova ou sous Byron.

Gérard BAUËR.

(Septembre 1921)





RENDEZ-MOI MON LÉGER BATEAU... (Romance)



TROIS CHAPEAUX DE CAMILLE ROGER

COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART. Woman's Art School



BELLE IMPÉRIA

MANTEAU DU SOIR, EN VELOURS DE BIANCHINI



CON MOLTO SENTIMENTO

ROBE DU SOIR, DE PAUL POIRET

COOPER UNION ... SCIENCE AND ART



PAVANE

ROBE DU SOIR, DE WORTH



CHLOË

ROBE DU SOIR, DE BEER



HIVER APPROCHE

ROBE DE DINERS, DE DŒUILLET

AND ART. COOPER UNION FOR THE



LA PRÉSENTATION DU PORTRAIT

ROBE DE DINERS, DE JEANNE LANVIN

COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART

GAZETTE DU BON TON

ARTS - MODES - FRIVOLITÉS

Rédacteur en Chef, MARCEL ASTRUC.



SOMMAIRE DU NUMÉRO NEUF

1921 *4e Année*

PLANCHES HORS-TEXTE

DIX VILLES DU MOGHREB

OUVRAGE COMPOSÉ D'UNE SUITE DE DIX GRAVURES SUR BOIS DE JULES GALAND, ACCOMPAGNÉES D'IMAGES EN PROSE DE JEAN GALLOTTI

CET OUVRAGE IMPRIMÉ EN NOIR ET OCRE SUR PAPIER VERGÉ et sous couverture de papier de paille est tiré à vingt exemplaires numérotés de 1 à 20, avec les planches tirées à l'eau par l'auteur sur Toshi du Japon, au prix de cinq cents francs

ET A SOIXANTE EXEMPLAIRES numérotés de 21 à 80 avec les planches tirées à l'encre grasse et au prix de trois cent cinquante francs

CETTE ÉDITION EST FAITE PAR LES soins des Éditions Lucien Vogel, 11 rue Saint-Florentin, Paris, où sont reçues les souscriptions.

AU SOMMAIRE
DU PREMIER NUMÉRO
DE LA NOUVELLE SÉRIE
DES

FEUILLETS D'ART

DES OEUVRES DE
ANDRÉ SUARÈS . PAUL VALÉRY
JEAN COCTEAU . GALANIS . HENRI BIDOU . ANDRÉ MARTY . ÉLIE
FAURE . VALENTINE HUGO
ERIK SATIE . CHARLES PEQUIN . DESPIAU . SOUDEIKINE
CHAREAU ET LURÇAT . GUSTAVE
RICARD ET LES PRIMITIFS SANO
DI PIETRO . PETER BRUEGHEL
BENOZZO GOZZOLI . AMBROGIO
LORENZETTI

Prix du N° 20 frs
Abonnement aux six numéros annuels 90 frs

A Paris
Éditions Lucien Vogel
11, Rue Saint-Florentin

LE

DANSEUR

DE

MADAME

COMÉDIE EN TROIS ACTES

DE PAUL ARMONT ET JACQUES BOUSQUET

ornée dans le texte de dessins de

TIGRE DE REGNIER

et de compositions en couleurs

DE

PIERRE BRISSAUD



A PARIS

AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL

11, RUE SAINT-FLORENTIN

PRIX DE L'EXEMPLAIRE SUR VERGÉ LAFUMA : 125 FRANCS



REFLETS

Bois d'automne.

PUISQUE l'automne languit, vous viendrez une fois encore au Bois. Pour moi seul. C'est-à-dire que vous y viendrez avec votre petit Pékinois, dont vous m'avez montré les ancêtres dans un livre anglais ; avec votre amie la Caucasienne aux yeux lents et sombres, qui a acheté à Vienne des renards argentés et en Pologne de la vaisselle d'or. Je vous permets de convoquer celui-là que nous appelons " Monnaie du pape "

Copyright Novembre 1921, by Lucien Vogel. Paris

qui a des yeux blancs derrière des lunettes d'écaille et dont le père a fait fortune en fabricant des pâtes alimentaires, avec du maïs et du son. Mais de grâce, ne téléphonez pas à ce jeune Italien dont les hanches sont aussi larges que les épaules et dont les jambes en fuseaux et les pieds pointus ont cessé d'être à la mode depuis qu'on ne danse plus le shimmy.

Je voudrais bien que vous fussiez un peu mélancolique. Vous n'êtes jamais mélancolique; vous ne savez être que nerveuse. Il serait doux, une fois, de vous rencontrer songeuse sous la batterie de cuivre de l'automne. Mais vous répondez à vingt saluts dont six vous ramènent en Normandie, dont neuf ont un reflet de Biarritz, dont cinq ne vous rappellent rien. Vous criez : " Peï-Ho ! ici " quand votre chien à longs cheveux traverse devant la nouvelle Hispano. Et comme il n'est pas, cette fois encore, aplati, vous ajoutez " J'ai très faim. J'ai commandé des *blinies* et j'ai trouvé du caviar ! "

Cependant les feuilles tombent.

L'Américaine du Ritz.

— Oh ! asseyez-vous à ma table... je vais faire venir le citron, les *buns,* la marmelade... Cette blouse serrée à la taille vient des Champs-Élysées. Oh ! figurez-vous la très drôle chose qui est survenue quand je l'ai mise la première fois : je ne trouvais plus ma taille... J'aime mieux le sucre de canne avec des brillantes facettes... C'est véritablement amusant !

La porte à petites cages tourne sur son axe et chaque fois il en sort un oiseau neuf. Il peut neiger : des souliers effilés, en satin, terminent le corps plat et blanc, plus souple à la danse qu'à l'amour, ornement des cabines flottantes, des chambres numérotées et des salles de bain chirurgicales.

Triomphe facile pour la zibeline et la robe bien faite. Je le savais. Vous êtes heureuse physiquement dans votre orgueil et dans votre chemise où se lit votre prénom en lettres brodées. Oui cette apprentie comédienne n'est pas trop bien vêtue et cette femme de critique n'en est qu'à la saison passée. Mais n'accentuez pas trop votre air dégagé, votre fourrure



tombant dans le dos pour faire respirer les épaules et votre ventre poitrinant. Sinon vous allez perdre votre élégance et votre rang. Jugez la pièce légèrement, d'adjectifs sans importance, qui se mêlent soudain à la poussière des tapis dont l'atmosphère scintille. On sonne. Rentrez dans la salle, lentement. Ne retrouvez pas votre place tout de suite, qu'on dise : “ Avec qui donc est-il ? ”

Gérard BAUËR.





CLOQUELLE ET CLOKY
ou LE VOYAGE EN CHINE

La Chine est un pays charmant situé pour l'instant par 0° de longitude et 48° 50 de latitude Nord, dans une petite rue du quartier de l'Opéra. Je dis « pour l'instant », car cet hiver, l'aimable pays passera la Manche, puis l'Atlantique, et finira par regagner son berceau, après un petit tour en Californie.

Ces voyages de royaumes ou d'empires, voire de continents tout entiers, qui semblent avoir échappé à la science classique, sont aujourd'hui des phénomènes connus et passionnément étudiés par tous les géographes, depuis qu'un philosophe montmartrois, disciple d'Einstein, les a mis en lumière dans sa théorie de la relativité. Il est admis maintenant que s'il existe des pays de tempérament sédentaire, comme la Pologne, qui s'est définitivement installée dans un café du boulevard Montparnasse, d'autres au contraire sont atteints d'une perpétuelle bougeotte. Le plus célèbre de ces pays migrateurs est l'Atlantide. Elle avait élu domicile, du temps de Platon, derrière les colonnes d'Hercule. Puis, brusquement, elle pliait bagages, et on la perdait de vue pendant des siècles. On sait que M. Pierre Benoît, un jour qu'il se promenait dans le désert avec Mlle Napierkowska, l'y rencontra. On peut voir aujourd'hui l'Atlantide sur les boulevards.

Au lieu que le voyageur aille à la montagne, c'est aujourd'hui la montagne qui vient au voyageur. Quel progrès ! Car vous n'ignorez point que l'exotisme à la vieille mode — j'entends celui qui poussait les gens à se déplacer — était la source de la plupart de nos tourments. Accidents, naufrages, ruines, deuils, — toute l'histoire des voyages, depuis Sindbad le Marin jusqu'au tunnel des Batignolles, pourrait se résumer en ces quatre mots. « Tout le malheur des gens, disait Pascal, vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. » Ce qui ne l'empêcha pas de contribuer lui-même, pour une puissante part, au développement du tourisme, en inventant la brouette, ce précurseur de nos chemins de fer.

Pour en revenir à la Chine, le premier voyage que j'y fis, j'avais neuf ou dix ans, ce fut dans une édition illustrée d'*Aladin ou la Lampe merveilleuse*. J'y fis la connaissance de Chinois à grosses moustaches effilées en croissant, tout pareils à des Turcs, et d'aimables Chinoises en robes à paniers. Ma mémoire, demeurée sur l'impression de ce premier séjour, me représentait la Chine comme un pays amusant certes, mais

Bordure Chinoise Panécla



Crêpe Kiolo.

Panécla de Tchian-Chan.

Perllaine incrustations chinoises

chimérique en diable et faux comme un jeton. Lorsque l'autre jour j'appris que la Chine était de passage à Paris, et que, chez Rodier, à l'adresse que j'indiquais tout à l'heure, je la revis en chair et en os — je veux dire en laine et en soie — je ne pus retenir un cri d'admiration. Amants, heureux amants, voulez-vous aller à Pékin? pensai-je. Que ce soit dans les plis d'un de ces manteaux de *panécla de Tchian-Chan,* ou de *Perllaine* aux incrustations chinoises, ou bien encore de ces *cloquellas de Delhi* et de ces *crêpes Kioto* qui vous feront faire un crochet par l'Inde et par le Japon... Ces *clokys*, ces *crêpes tchina,* par avance je les voyais se draper sur le buste de nos amies. Et il me semblait voir s'allonger cocassement derrière elles l'ombre démesurée de mandarins à lunettes ou de bonzes barbicoles. Je voyais, d'entre ces étoffes tissées de poésie, ressusciter l'âme de Li-Taï-Pô, ce frère lointain de Verlaine. Et moi-même je me sentais devenir Tou-Fou ; ce qui peut-être ne me changeait guère...



Serge damasquinée petites palmes

Georges-Armand MASSON.



Doléances

D'UN AMOUR DE PETIT CHIEN, TOUCHANT LA DÉCONCERTANTE VARIÉTÉ DES BAS DE JUPES DE SA MAITRESSE

BEAUTÉ simple et vraie, divinité qui déploies si fort au-dessus du regard d'un petit chien la partie supérieure de ta personne admirable, je me prosterne au seuil de tes mystères, Oserais-je lever jusqu'à ton front terrible, environné des nuages de la poudre (de riz) et de l'encens des hommages, mon indigne regard... cela ne ferait pas un pli, je tomberais foudroyé.

C'est pourquoi je préfère de borner mes aspirations concernant ton intimité, ô Formidable ! environ les parages de ta taille à la vérité modifiable et voyageuse. Tant pis pour



moi ; j'en aurai tantôt plus, tantôt moins, selon que la mode te ceindra en haut du torse, ou sous les hanches.

Quelque chose me dit que, de toutes façons, je n'aurai pas la plus mauvaise part. Dans la conversation des grandes personnes humaines, qui disent entre elles des choses que les chiens ne doivent pas comprendre, j'ai entendu parler d'une favorite voluptueusement couchée aux pieds de sa sultane, qui l'invitait à monter jusqu'à ses lèvres : " Mes ambitions ne vont pas jusque là " répondait modestement cette favorite.

Belle réponse. D'ailleurs, tout en toi n'est-il pas excellent, ô Savoureuse ? Confiné par ma nature inférieure, si j'ose dire, dans les emplois terre-à-terre, je t'y servirai avec passion. Tu appelles ton esclave, le voilà qui trotte déjà à côté de ces jambes que j'adore à l'égal de la voûte nocturne (*les Fleurs du Mal*, Baudelaire). Dix pas sur le côté gauche, autant sur le côté droit ; un coup de museau dans ses jambes, pour



reconnaître son parfum à elle. Le Dieu des chiens me pardonne! Ses jambes sont encore habillées pas pareil que pas plus tard qu'hier. Que tu l'enveloppes, ô Versatile! de façons différentes, cette partie inférieure de ta personne à laquelle je suis voué!

Aujourd'hui, ses jambes s'entortillent en spirale d'un tulle parfaitement transparent par le bas, et qui devient, enroulé sur lui-même, plus opaque à mesure que l'œil monte, pour voiler progressivement davantage les beautés en question, de plus en plus secrètes de la cheville jusqu'à la taille... Hier, c'était un pantalon, Madame, un vrai pantalon long, qu'on voyait, pour peu qu'on allât y mettre le nez, sous sa jupe. O femme, par quelque bout qu'on te prenne, tu seras donc toujours la même capricieuse.

Et les traînes... qu'il ne faut pas mettre les pattes dessus si vous ne voulez pas vous faire attraper... Et les panneaux

qui voltigent de droite et de gauche de chaque côté de la jupe, et que vous croyez bonnement, vous, qu'on a mis là exprès pour que vous fassiez joujou avec... Et puis, pan! vous recevez une bonne tape, parce qu'il paraît que ça n'était pas fait pour ça, et que vous avez encore gaffé...

Si vous croyez que c'est toujours drôle, dans la vie, d'être un amour de petit chien qu'on aime bien, certes, mais dont on oublie la présence lorsqu'on rencontre certain Monsieur dont les pieds à guêtres ne se font pas scrupule de marcher, dans leur distraction, plus ou moins sur les pattes du malheureux petit chien...

Lequel, oublié entre leurs pieds à tous les deux, ulcéré, vexé, banni, n'a même pas la consolation d'aller flairer un peu, pendant ce temps-là, parmi les attirantes boîtes ménagères, vu qu'il est un amour de petit chien de luxe qu'on a tout justement parfumé au *Gollivogg* le matin même.

PEKI-CHIEN.

Pour copie probablement conforme.

DE VAUDREUIL.







DU CABARET DE LA COURTILLE AU BAR DE LA DERNIÈRE CHANCE

Les alcools de Guillaume Apollinaire permettent d'évoquer Annie de Galveston dans le Texas, entre les roses, et les chevau-légers de Nuremberg en vadrouille parmi les tombes. La grande rareté des alcools, des poisons si l'on veut — pour parler comme tout le monde — vendus dans les cabarets où chaque tenancier est un poète, bien malgré lui, est de servir aux imaginations qui se cherchent de beaux motifs soit pour espérer, soit pour regretter. Au cabaret on ne vit jamais l'heure marquée par l'horloge. Et cette fille entrevue devant une table, au milieu des détails propres à chaque établissement, n'acquiert sa qualité qu'autant que les années, en s'accumulant, ont embelli ses traits et sa voix.

Nous avons tous avec plus ou moins de passion fréquenté les bars et les cabarets au temps déjà lointain où la littérature, ses fruits et ses salaires, nous apparaissaient comme un but difficile à gagner.

Une divinité protectrice, en nous mêlant à la pègre, nous laissait assez de sens critique pour la dominer. Certains portaient en soi-même l'étoffe d'un Villon avec le génie en moins. Il ne resta par la suite, pour garder leur souvenir, que des menus faits semblables à l'affaire du collège de Navarre où le maistre-ès-arts ne retint de ses souvenirs de collège que le chemin du coffre-fort.

Les cabarets, de tout temps, tourmentèrent les adolescents rêveurs. Le commerce des filles parachevait leurs humanités et les aidait à saisir ce que les poètes n'expriment pas toujours d'une manière bien nette.

Les poètes savent bien que sur le gazon des bois les sources bouillonnent, mais tous ne possèdent point la baguette magique de coudrier qui fera jaillir la source.

Le cabaret précise l'œuvre des maîtres. C'est en quelque sorte une vulgarisation de leurs pensées, vulgarisation dangereuse, parce que, sans discipline, les jeux de l'imagination peuvent conduire aux malheurs de Justine.

L'art littéraire a usé et abusé de cette atmosphère équivoque et souvent artificiellement exotique des cabarets. Depuis le « bistro » cher aux naturalistes jusqu'aux petits bars d'Amsterdam et d'Anvers chers aux aventuriers — car les aventuriers sont du Nord — tous les modèles de cabarets, d'auberges et de tavernes furent célébrés dans les livres. Le livre le plus serein, comme le village le plus paisible, gardent toujours, au hasard d'une page ou au bout d'une venelle, une petite maison inquiétante où l'on boit, où l'on chante des chansons excessives et dans lesquelles de pâles figures de filles aventurières indiquent à la clientèle la voie rapide de la déchéance.

Des figures littéraires parfaitement humaines comme celle de François Villon empruntèrent leur plus grand charme à la présence dans l'atmosphère qui les entourait de quelques fillettes fréquentant les étuves où les écoliers et les soldats qui avaient « fait la guerre » émaillaient le jobelin de quelques mots anglais, comme de nos jours.

Il est à noter que la langue anglaise influença toujours le jargon des filles et des ruffians. C'est une langue nécessaire qui donne aux cabarets où les habitués l'écorchent, par une élégance de caste, un caractère définitif évoquant mille détails d'une coloration merveilleuse.

La puissance de pénétration des mœurs anglaises transposées dans la coloration des cafés est telle que pour bien la concevoir il faut visiter les petites villes de l'arrière-front où l'ancienne auberge, dont tout l'intérêt pouvait se rattacher à des événements dans le genre de l'assassinat du courrier de Lyon, cède le pas au petit bar poli comme une locomotive de luxe avec des parties d'acajou.



Entre deux ruines déjà utilisées par les propriétaires, le bar où fréquentaient les Australiens au grand feutre, les Ecossais aux « badges » magnifiques, les Canadiens et tous les élégants en culotte de cheval « champagne » demeure sans animation entre la boutique du boucher et les vitrines décorées de lampes à essence et de fourneaux à pétrole du « Familistère ». Mais l'influence du bar un peu déchu se retrouve dans la manière dont se vêtent encore maintenant les jeunes filles : celle du boucher, celles du Familistère et Isabelle, la jolie gantière qui vendait des insignes aux soldats et des sourires aux officiers. Les bars reflètent dans leur goût particulier les grands évènements de l'humanité. Ils affirment par leur présence la nécessité de classes sociales. Il faut des paradis terrestres — je ne dis pas artificiels, car tous les paradis sont artificiels — pour tous les goûts et surtout « l'humeur » d'une classe. Des soldats errants aux hommes de Francis Carco qui ne sont pas toujours si éloignés les uns des autres, une clientèle avide s'inspire différemment et des enseignements offerts par les bars et des attitudes des Brummels qui les fréquentent.

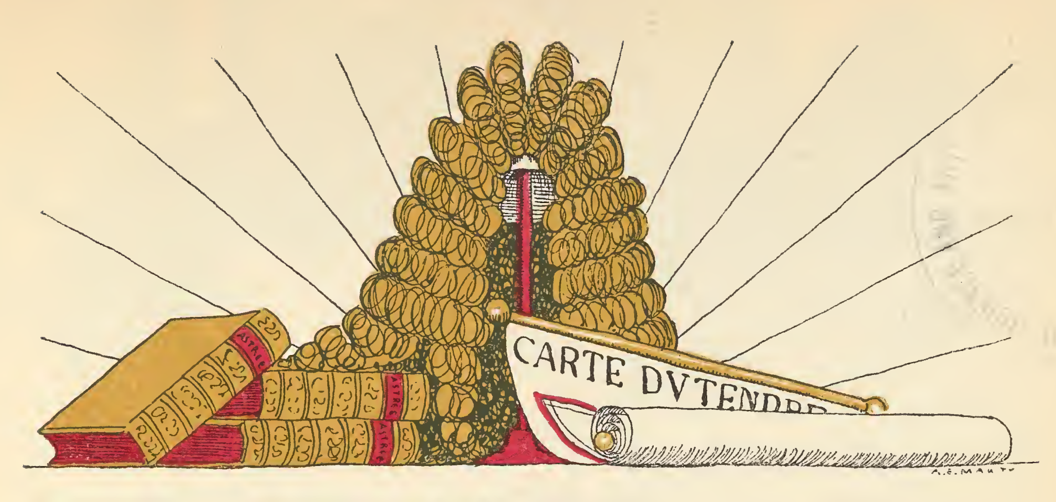
Nous connûmes ces bars et d'autres comme celui où buvait Jack London et qui s'appelait le « Cabaret de la dernière chance ».

Si le désespoir pénétra parfois entre les petits murs des différents cabarets où quelques-uns, parmi nous, cherchaient l'argent d'un déjeuner, le caprice d'une fille et la direction à suivre, il ne put en rien diminuer l'énergie des « fanandels » que des fortunes diverses séparèrent et que les hasards de la politique rassemblèrent par la suite aux bords de la Marne.

Et maintenant les bars nous apparaissent sous un aspect qui les rend incompréhensibles. On ne recommence pas sa vie.

Pierre MAC ORLAN.



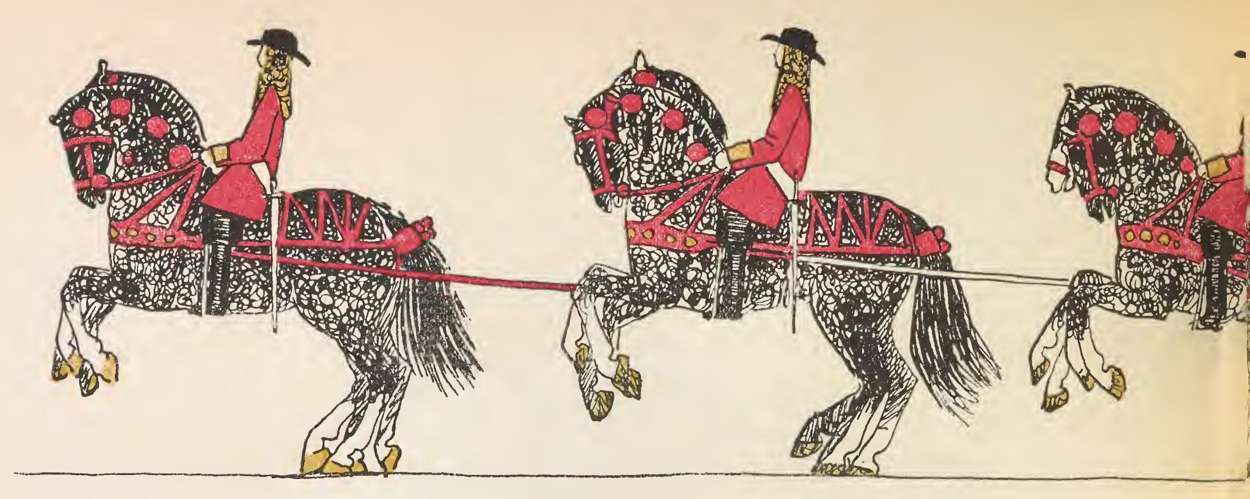


XVIIe Siècle

Vivette, mon amie, est délicieuse, mais ne se soucie point tant de l'être que de paraître héroïque : elle a l'âme habituellement militaire. Aujourd'hui, tous les soldats sont au Rhin et la mode est redevenue civile. Ma tendre amie n'a pas voulu tomber dans ce laisser-aller de paix qui sent la capitulation morale de je ne sais quel mol internationalisme. Vivette a puisé des raisons d'être sublime dans l'Histoire, aux siècles qu'il faut.

Singulièrement au dix-septième. Il n'est pas besoin, pour en goûter le charme, de gémir sur les mémorialistes, les philosophes, les poètes, les orateurs sacrés et profanes, ni même d'aller à Versailles, toujours bien désert. Les *Trois Mousquetaires* suffisent. A force de les lire — et hélas! de les voir — on oublie notre siècle affreux, ses pompes lugubres, ses œuvres abominables, et qu'on n'enlève plus sa belle sur un genêt d'Espagne, pas plus que les dames ne tirent le canon sur la place de la Bastille.

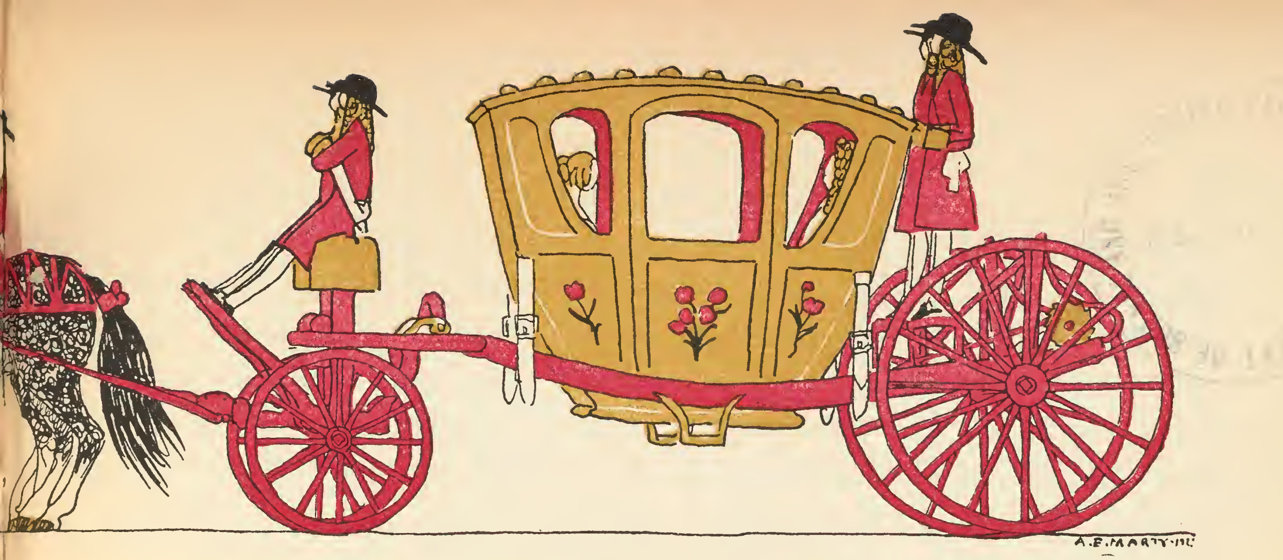
Un vent de Fronde a balayé les armoires à robes de



Vivette. Elle ne se veut plus voir que vêtue de fauve, sanglée de buffleteries, et coiffée de feutre à panache. Alors que d'autres dames s'abandonnent, offrent leur jeune gorge en sacrifice à l'aigre novembre, Vivette se cuirasse, comme aux jours troublés de Giulio Mazarini, et ferme son justaucorps jusqu'au menton, qu'elle a d'ailleurs adorable. Avec sa soutane noire, boutonnée et ceinturée de rouge, elle a l'air du cardinal de Retz, et le soir venu, c'est le ruban de Fontanges qu'elle noue autour de sa jolie tête, toute pleine de chimères.

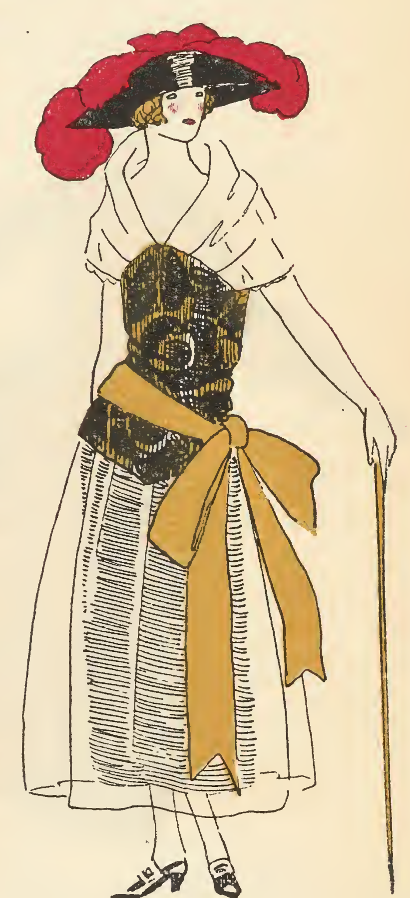


Je trouve cela très bien et je prie Dieu matin et soir de me toucher de sa grâce, et de me donner cette noble ingénuité, cette candeur martiale qui caractérisent les bons militaires; et les personnages du dix-septième siècle sont toujours plus ou moins militaires : sous leurs habits brodés luit le fer d'une cuirasse. Ils alignent les arbres de leurs parcs, les chapiteaux de leurs colonnades et les vers de leurs tragédies, comme des soldats à la



parade. C'est pour cela qu'ils aimaient tant les femmes, et le leur prouvaient.

Ils possédaient, il est vrai, des moyens de fascination qui manquent à nos plus savantes tentatives amoureuses. Une Rolls de cette année, étincelante et silencieuse, est à coup sûr un atout de choix dans le jeu d'un soupirant généreux. Mais je songe à la mine que ferait Vivette, devant le carrosse de Cendrillon : des roues monstrueuses qui font trembler le pavé de la rue, six chevaux pommelés, les sièges drapés, et les coussins d'or et les galons des laquais, et les bottes des postillons, et l'éclat des grandes glaces si bien faites pour encadrer le sourire d'une petite femme.



Et puis les hommes, voire les barbons, pouvaient tenter la lutte : rien ne dissimule mieux la courbe naissante d'un ventre qu'un gilet fleuri, si ce n'est quelque grand cordon, et une perruque frisée à miracle est encore le meilleur remède contre la calvitie...

Oui, tout cela est fort bien, mais, à la vérité, ces militaires de Louis XIV étaient, malgré leur carte du Tendre, les pires malappris, les carrosses avaient raison des reins les plus vigoureux et les perruques prenaient la poussière. J'aime Vivette, parce que sous ses plumes à la d'Artagnan elle cache une âme de modiste. Et je lui sais gré de ne point lire, quoi qu'elle en dise, le grand Cyrus : elle a des jambes charmantes, même quand elle ne porte point de bas bleus.

CHANTEGRILLET.





VERTUMNE ET POMONE

OU L'AMOUR AU LATIUM MILLE ANS AVANT J.-C.

POMONE habitait, dans le Latium, une petite propriété avec dépendances, remise pour serrer les outils, deux hectares de terrain enclos de murs, potager et grand verger planté d'arbres à fruits. Tout le Latium n'était d'ailleurs qu'un jardin : partout les feuillages, les cultures maraîchères couvrant le sol, et la grande effigie — de bois — d'un dieu protégeant la récolte; partout la fertilité, la richesse, l'eau arrivant au pied des arbres par des rigoles. Je ne rigole pas.

De tous les jardins du Latium, le mieux entretenu était celui de Pomone. Il fallait voir, dès l'aube, la petite déesse en courte tunique rose, sabots de bois pour marcher dans l'herbe humide, et large chapeau de jardinier sur sa tête blonde, poussant dans les allées la brouette, deux mille ans avant l'invention de cet appareil rustique par Pascal.

Et sage ! Les œgypans, sylvains et satyres, venaient se casser leur nez camus à son verger si bien enclos de murs. Ce n'était pas la grande figure — de bois — du dieu protecteur de son jardin qui la troublait lorsqu'elle émondait, binait, sarclait dans son voisinage. Le printemps, saison des émois physiologiques, ne la préoccupait que relativement aux semis recommandés dans les catalogues de botanique.

Son heure n'était pas venue, voilà tout. Un jour que Pomone essayait une greffe sur un églantier, cette opération la troubla, on ne sait pourquoi, et elle lâcha la branche, comme de dégoût, en même temps qu'une rougeur envahissait son visage, puis un sourire. C'est toujours ainsi que cela débute; le premier mouvement est de répulsion.

Elle voulut se mettre, pour faire diversion, à une besogne dénuée de toute allusion : à planter des choux, par exemple. Il n'y a pas d'occupation plus



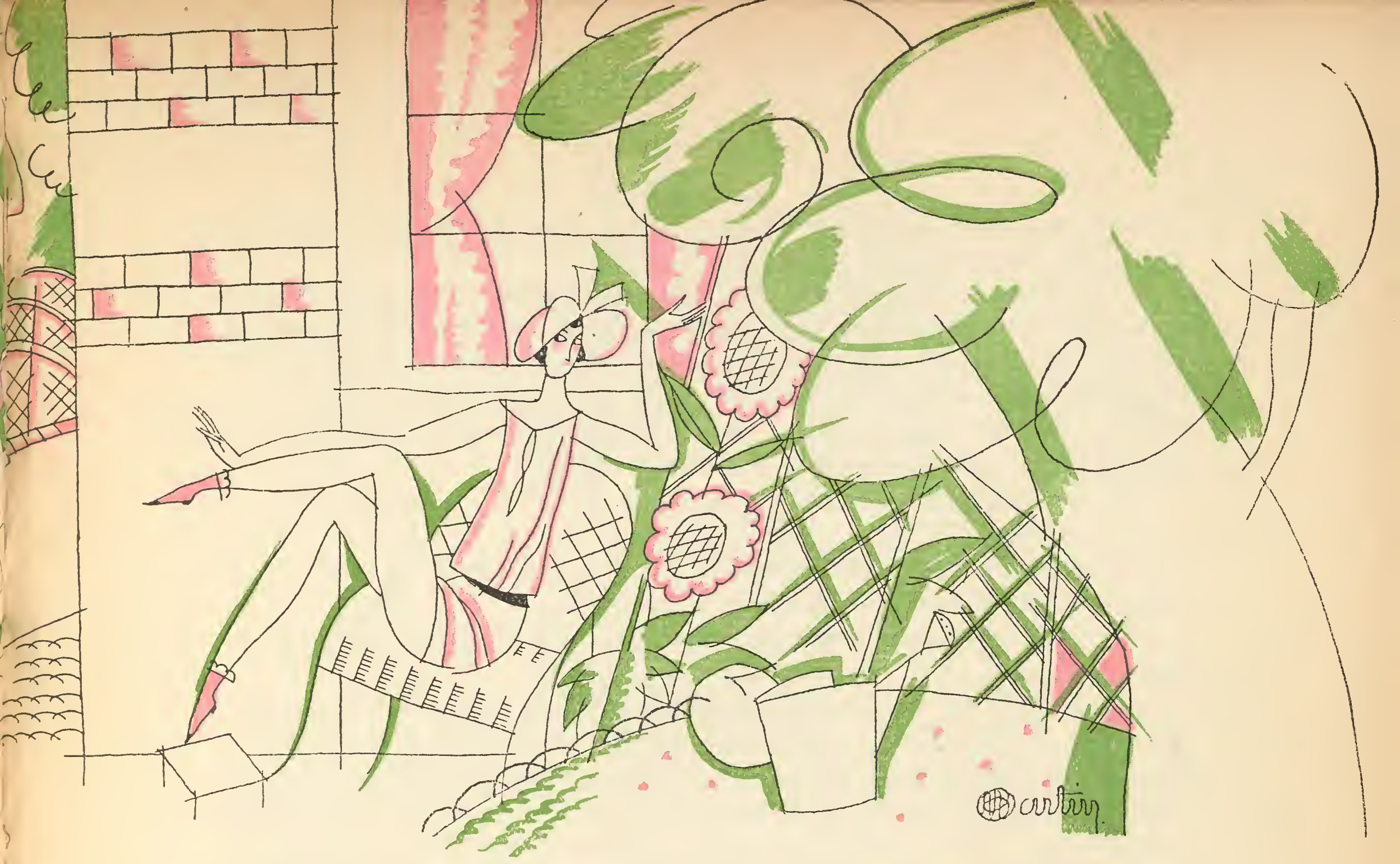
innocente. Mais elle jeta bientôt, avec colère, le plantoir. Elle voyait du mal partout.

"Je ne sais ce que j'éprouve", disait-elle, toute dépitée. "Bien sûr, c'est mon cousin Cupidon qui m'aura joué un de ses tours. Ayez donc de la famille." En attendant elle se sentait pâlir, rougir ; elle avait la tête étourdie, le cœur vacillant comme lorsqu'on descend de balançoire, envie de rire, de pleurer, de courir, de rester en place bien langoureusement pourvu qu'on fût là, auprès d'elle. Vous connnaissez ces symptômes.

Seulement, ses rigueurs d'antan avaient éloigné les hôtes de ces régions, satyres, pans, et Sylvain, dit Ovide, toujours plus jeune que son âge. Partis quand on avait besoin d'eux ! Pomone ressentit, de cet abandon, une vexation désolée, une irritation qui aurait fait monter à ses yeux les larmes. "Tout le monde m'oublie. Est-ce qu'on va me laisser mourir là, toute seule ?"

Ouf ! On étouffe aujourd'hui... Elle écarte le décolleté de la petite tunique. Elle ouvre la grille du jardin, dont tinte la sonnette, et reste là, appuyée de l'épaule à un pilier de la porte, une jambe croisée devant l'autre, dans la pose classique d'un jeune pâtre qui joue de la flûte.

Pardonnez, lecteur, cette " retape " ingénue. Le premier qui passe, c'est Vertumne, dieu des jardins. Ah ! la campagne de Rome n'était pas peuplée



de pignoufs ; il se promenait, dans la nature encore enchantée, des demi-dieux en veux-tu en voilà, qui habitaient là de préférence à l'Olympe, séjour officiel un peu bien ennuyeux avec son étiquette. Le Latium était comme qui dirait la banlieue de l'Olympe, où les dieux allaient passer quelques jours à la campagne.

"Il est grand, bien fait", se dit Pomone. "Il n'a pas l'air très intelligent". C'était un dieu tout jeune encore, avec sa tête frisée comme un mouton et ses joues imberbes. Et Pomone qui, se tortillant sans quitter de l'épaule son pilier, vous lui décochait des regards en dessous, crispait, d'impatience, sur la pierre du seuil, son orteil nu... Mon Dieu que ces préparatifs étaient lents ! Et toutes ces convenances à garder, cette hypocrisie au lieu d'expliquer franchement les choses. Ah ! malheureuse condition des jeunes filles.

Mais que fait Vertumne ? Pour montrer sa force et son adresse, le voilà qui entame une série d'exercices à transformations tout à fait dans le goût de cette époque fertile en métamorphoses. Sous une couronne rustique, il porte une corbeille d'épis comme un véritable moissonneur. Puis on le voit armé de l'aiguillon : on jurerait qu'il vient de dételer ses bœufs. Tient-il la serpe, il veut être pris pour un émondeur ; une échelle sur l'épaule il prétend

à ressembler à un maçon. Avec l'épée, il joue au soldat ; avec la ligne, il se déguise en pêcheur.

" C'est sans doute pour m'éblouir ", pensait, pendant ce temps-là, Pomone au comble de l'exaspération. " Que les hommes sont bêtes ! Qui lui demande, à celui-ci, toutes ces simagrées qui n'ont pas de rapport avec mon état d'âme ?" Mais Vertumne a fini. Il reprend sa forme naturelle, s'approche de Pomone d'un air de dire " vous avez vu " gratouille à tout hasard, pour entrer en matière, du doigt, le menton de la petite déesse.

Le premier mouvement est de répulsion.

— Monsieur !

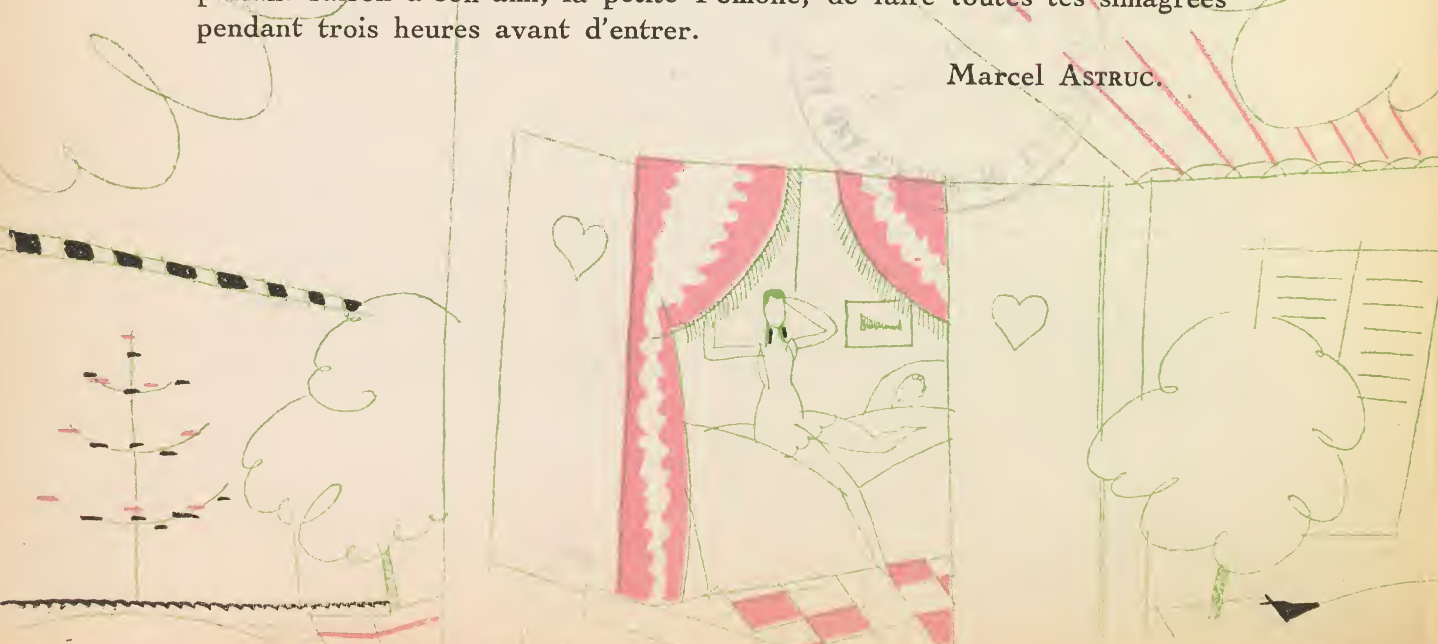
Décontenancé, Vertumne hésite, regarde lâchement du côté de la tangente. Va-t-il s'en aller ? Ce serait le comble.

— Mon Dieu, dit Pomone, prête à pleurer, vous entrez bien faire un tour de jardin.

Aussi bête soit-il, l'homme, lorsqu'une fois il a pris l'initiative, on n'a plus qu'à le laisser aller. Quand Vertumne eut compris, Pomone put se permettre de n'être plus qu'une petite chose pantelante dans les bras du dieu. Il lui en fit voir. Heureusement, la chaste nuit du Latium cachait leurs amours derrière un voile d'un bleu profond, point tant impénétrable cependant que les calmes palmes des jardins ne se révélassent visibles et noires sur l'azur sombre où régnait Phœbé, ou Hécate, enfin la lune. Elle montait, visage d'émail clair, au-dessus des collines du Latium, versait aux jardins sa clarté qui arrivait jusqu'aux sources d'eaux ruisselant dans les mousses. Un de ses rayons glissa par la porte laissée ouverte, dans la petite maison de Pomone, jusqu'à la couche où la déesse reposait entre les bras de son compagnon.

— Tu conviendras qu'il n'y avait pas de bon sens, disait à ce moment, parlant raison à son ami, la petite Pomone, de faire toutes tes simagrées pendant trois heures avant d'entrer.

Marcel Astruc.

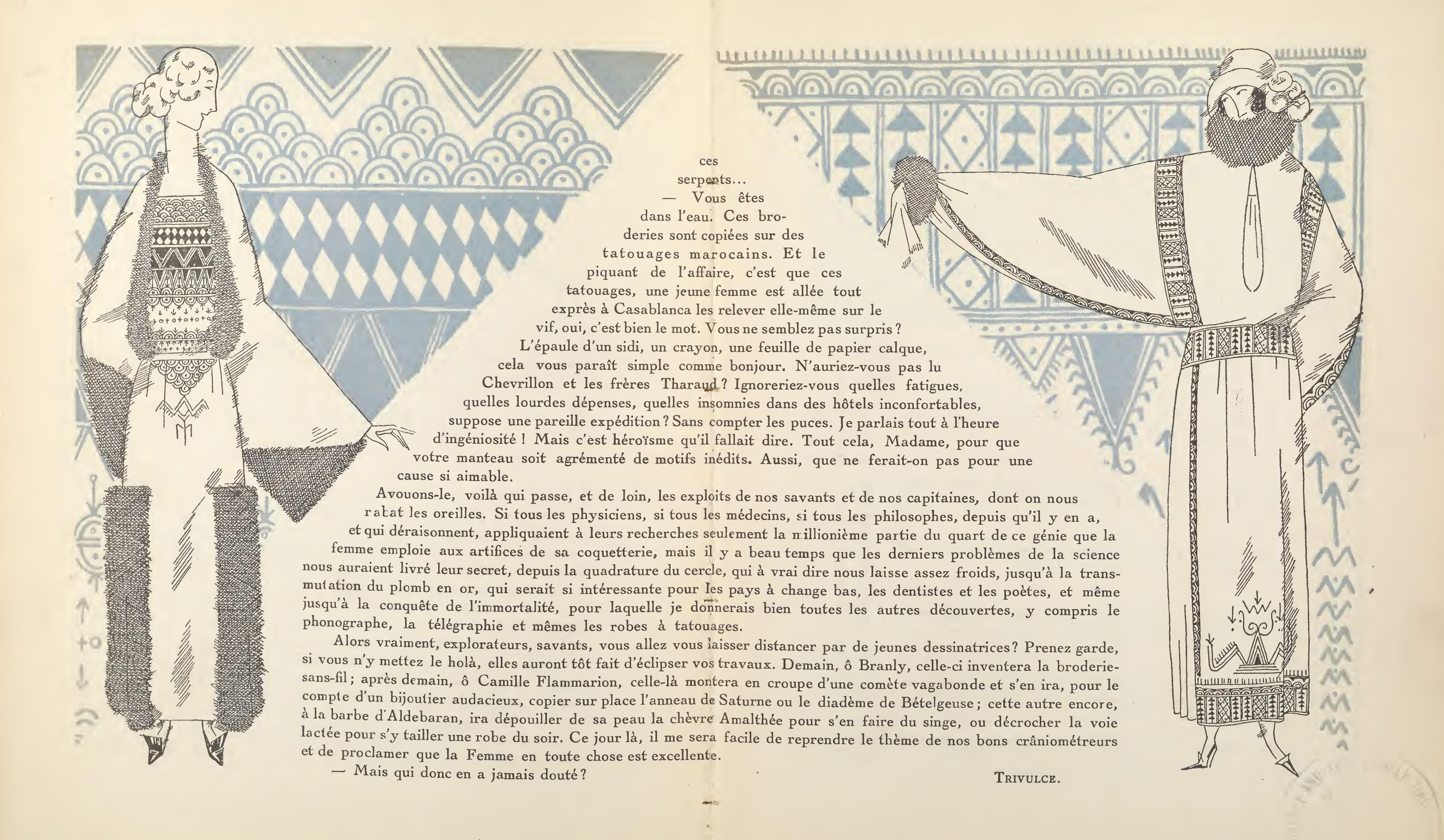




Les Robes Tatouées

Certains philosophes ont pris pour tâche de démontrer la supériorité de la femme sur l'homme. Avec une touchante bonne volonté, ils ont puisé tour à tour leur argumentation dans la crâniométrie, dans l'analyse chimique du sang et des os, dans l'examen des circonvolutions cérébrales, que sais-je encore. Et il en est résulté des madrigaux de six cents pages in-folio, avec planches anatomiques. On est galant ou on ne l'est pas.

Me permettra-t-on d'apporter ma modeste contribution à cette entreprise en signalant un argument qu'ont négligé Weissbach, Quatrefages et Topinard (ces savants ont des noms à coucher tout seuls), je veux parler de l'ingéniosité infinie de la femme, surtout en matière de mode. Examinez plutôt, je vous prie, la toilette des deux belles dames que voici à droite et à gauche, et dites-moi, qu'y trouvez-vous de particulier? — Des broderies. — Mais encore? — Eh bien... Le dessin de ces broderies est étrange. — Vous brûlez. — J'y distingue des manilles de pique, des damiers et des jeux de jacquet, ainsi que de petits serpents entrelacés. Pour qui sont



ces serpents...

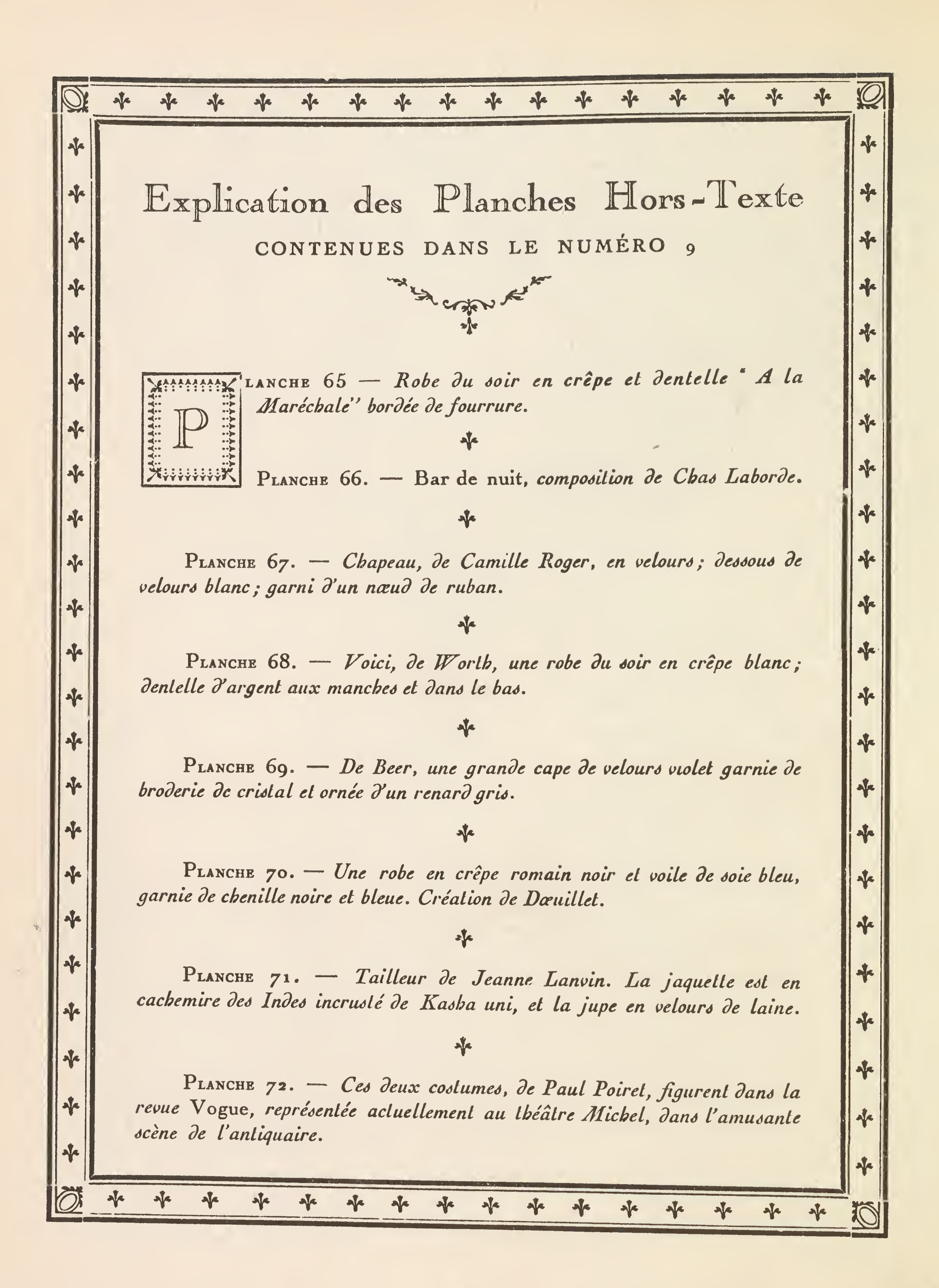
— Vous êtes dans l'eau. Ces broderies sont copiées sur des tatouages marocains. Et le piquant de l'affaire, c'est que ces tatouages, une jeune femme est allée tout exprès à Casablanca les relever elle-même sur le vif, oui, c'est bien le mot. Vous ne semblez pas surpris ? L'épaule d'un sidi, un crayon, une feuille de papier calque, cela vous paraît simple comme bonjour. N'auriez-vous pas lu Chevrillon et les frères Tharaud ? Ignoreriez-vous quelles fatigues, quelles lourdes dépenses, quelles insomnies dans des hôtels inconfortables, suppose une pareille expédition ? Sans compter les puces. Je parlais tout à l'heure d'ingéniosité ! Mais c'est héroïsme qu'il fallait dire. Tout cela, Madame, pour que votre manteau soit agrémenté de motifs inédits. Aussi, que ne ferait-on pas pour une cause si aimable.

Avouons-le, voilà qui passe, et de loin, les exploits de nos savants et de nos capitaines, dont on nous rabat les oreilles. Si tous les physiciens, si tous les médecins, si tous les philosophes, depuis qu'il y en a, et qui déraisonnent, appliquaient à leurs recherches seulement la millionième partie du quart de ce génie que la femme emploie aux artifices de sa coquetterie, mais il y a beau temps que les derniers problèmes de la science nous auraient livré leur secret, depuis la quadrature du cercle, qui à vrai dire nous laisse assez froids, jusqu'à la transmutation du plomb en or, qui serait si intéressante pour les pays à change bas, les dentistes et les poètes, et même jusqu'à la conquête de l'immortalité, pour laquelle je donnerais bien toutes les autres découvertes, y compris le phonographe, la télégraphie et mêmes les robes à tatouages.

Alors vraiment, explorateurs, savants, vous allez vous laisser distancer par de jeunes dessinatrices ? Prenez garde, si vous n'y mettez le holà, elles auront tôt fait d'éclipser vos travaux. Demain, ô Branly, celle-ci inventera la broderie-sans-fil ; après demain, ô Camille Flammarion, celle-là montera en croupe d'une comète vagabonde et s'en ira, pour le compte d'un bijoutier audacieux, copier sur place l'anneau de Saturne ou le diadème de Bételgeuse ; cette autre encore, à la barbe d'Aldebaran, ira dépouiller de sa peau la chèvre Amalthée pour s'en faire du singe, ou décrocher la voie lactée pour s'y tailler une robe du soir. Ce jour là, il me sera facile de reprendre le thème de nos bons crâniométreurs et de proclamer que la Femme en toute chose est excellente.

— Mais qui donc en a jamais douté ?

TRIVULCE.



Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 9

PLANCHE 65 — *Robe du soir en crêpe et dentelle "A la Maréchale" bordée de fourrure.*

PLANCHE 66. — Bar de nuit, *composition de Chas Laborde.*

PLANCHE 67. — *Chapeau, de Camille Roger, en velours; dessous de velours blanc; garni d'un nœud de ruban.*

PLANCHE 68. — *Voici, de Worth, une robe du soir en crêpe blanc; dentelle d'argent aux manches et dans le bas.*

PLANCHE 69. — *De Beer, une grande cape de velours violet garnie de broderie de cristal et ornée d'un renard gris.*

PLANCHE 70. — *Une robe en crêpe romain noir et voile de soie bleu, garnie de chenille noire et bleue. Création de Dœuillet.*

PLANCHE 71. — *Tailleur de Jeanne Lanvin. La jaquette est en cachemire des Indes incrusté de Kasha uni, et la jupe en velours de laine.*

PLANCHE 72. — *Ces deux costumes, de Paul Poiret, figurent dans la revue* Vogue, *représentée actuellement au théâtre Michel, dans l'amusante scène de l'antiquaire.*



PAYSAGES
ET
PROMENEURS
ROMANTIQUES

SUR la route — tant de fois parcourue à cheval par le fougueux Fabrice — qui conduit de Milan à Grianta, à l'endroit où le voyageur, cessant de monter, peut découvrir, au sein des verdures qui l'entourent, le lac de Côme sur lequel cette charmante duchesse Sanseverina fit tant de folles parties de barque en compagnie de son neveu qu'elle ignorait alors qu'elle aimait, un homme ayant la carrure de Danton se tient debout dans une attitude de méditation. Il tourne la tête : un visage large et laid encadré d'un collier de barbe : c'est Stendhal.

Tirant d'une basque de son habit une lorgnette d'approche conservée

Copyright Décembre 1921, by Lucien Vogel. Paris

de ses années militaires, il la dirige du côté opposé à la route qu'il suit, pour apercevoir dans la campagne qui va être dérobée à sa vue la tour de Ranuce-Ernest : la voici. Suspendu entre ciel et terre, le long de la muraille, un point noir semble descendre lentement. Une corde pend de la plus haute fenêtre du château jusqu'au bas des remparts où attendent dans l'ombre, avec des hommes affidés, cette charmante duchesse Sanseverina et le comte Mosca. Le point noir c'est Fabrice del Dongo en train de s'évader de la citadelle de Parme.

Changement de décor : Sur un rivage ordinairement enchanteur mais dévasté pour l'instant par la plus horrible tempête, un homme vêtu d'un habit vigogne assiste en spectateur impuissant mais secrètement intéressé à la perte corps et biens d'une très jolie frégate qui a été jetée par la fureur des flots sur les récifs, d'où la science du pilote et les prières des matelots ne la peuvent défaire. Il y a dans le tableau autant de rochers noirs et menaçants qu'en peut désirer la sensibilité romantique. Dans le ciel vomi par tous les démons de l'enfer, les traits de la foudre déchirent à tout moment les nuées d'où crève une averse torrentielle. Et la frégate, au milieu de tout cela, est là, couchée gracieusement sur le côté avec son récif dans le ventre, blessée à mort avec toute sa voilure debout sauf la misaine à peine brisée (et le plus poétiquement du monde) par une cassure propre et nette tracée en zig-zag comme l'éclair.

Au rivage arrivent pêle-mêle, portés par les lames, ballots de marchandises et tonneaux que les matelots s'empressent de recueillir pour les mettre à l'abri sous des lambeaux de toile. Ailleurs, au bord d'un torrent au sein des forêts où il a planté sur la tombe d'une jeune fille la branche croisée du christianisme, le vicomte René de Chateaubriand interroge sur les mœurs de ses pères, le nom de sa tribu un jeune sauvage que les plumes de sa tête font reconnaître pour un chef. Peau rouge et sang bleu... Aux oreilles attentives de René, le mugissement des eaux, la plainte des forêts et des vents, ainsi que tous les bruits entendus d'une nature grandiose et les mille cris tragiques, bizarres, aigus, confus d'une faune allant du rugissement du fauve au jacassement du singe et au rire de l'oiseau-moqueur, tout cela compose une large harmonie dont se souviendra le voyageur le jour où il créera la langue du dix-neuvième siècle.



Le malheur, c'est qu'il n'est plus, pour nous, d'Amérique où capter les souffles, puiser les accents qui revivifieront notre littérature. Enfonçons-nous toujours dans le sein des forêts. Non loin de René, un homme singulier, vêtu d'un long habit sévèrement boutonné, coiffé d'un large chapeau de quaker, menton emprisonné dans une haute cravate et long nez, mains osseuses croisées derrière le dos, cet homme arpente à larges enjambées le terrain qui fut le théâtre des luttes de Montcalm.

C'est Fenimore Cooper. Sans tendresse pour les Français, il recherche les lieux où fut perpétré le carnage de William-Henry, dont il fait peser la responsabilité sur Montcalm. Mais, entre temps, avec une poésie qu'on n'attendrait pas d'un long et osseux pasteur, il met dans la forêt le tueur de daims et le loyal Mohican, dépeint le torrent et la cascade, montre l'Horican étendu comme un miroir au pied des montagnes qu'il reflète, fait monter sous les branches de la forêt silencieuse et peuplée de drames étouffés et de ruses, le soir, la fumée droite et mince des bivouacs des Indiens et des trappeurs.

Marcel Astruc.





LE CACTUS ÉPINEUX

ROBE DU SOIR, GARNIE DE DENTELLE "A LA MARÉCHALE"



BAR DE NUIT



CHAPEAU DE CAMILLE ROGER



PSYCHÉ

ROBE DU SOIR, DE WORTH





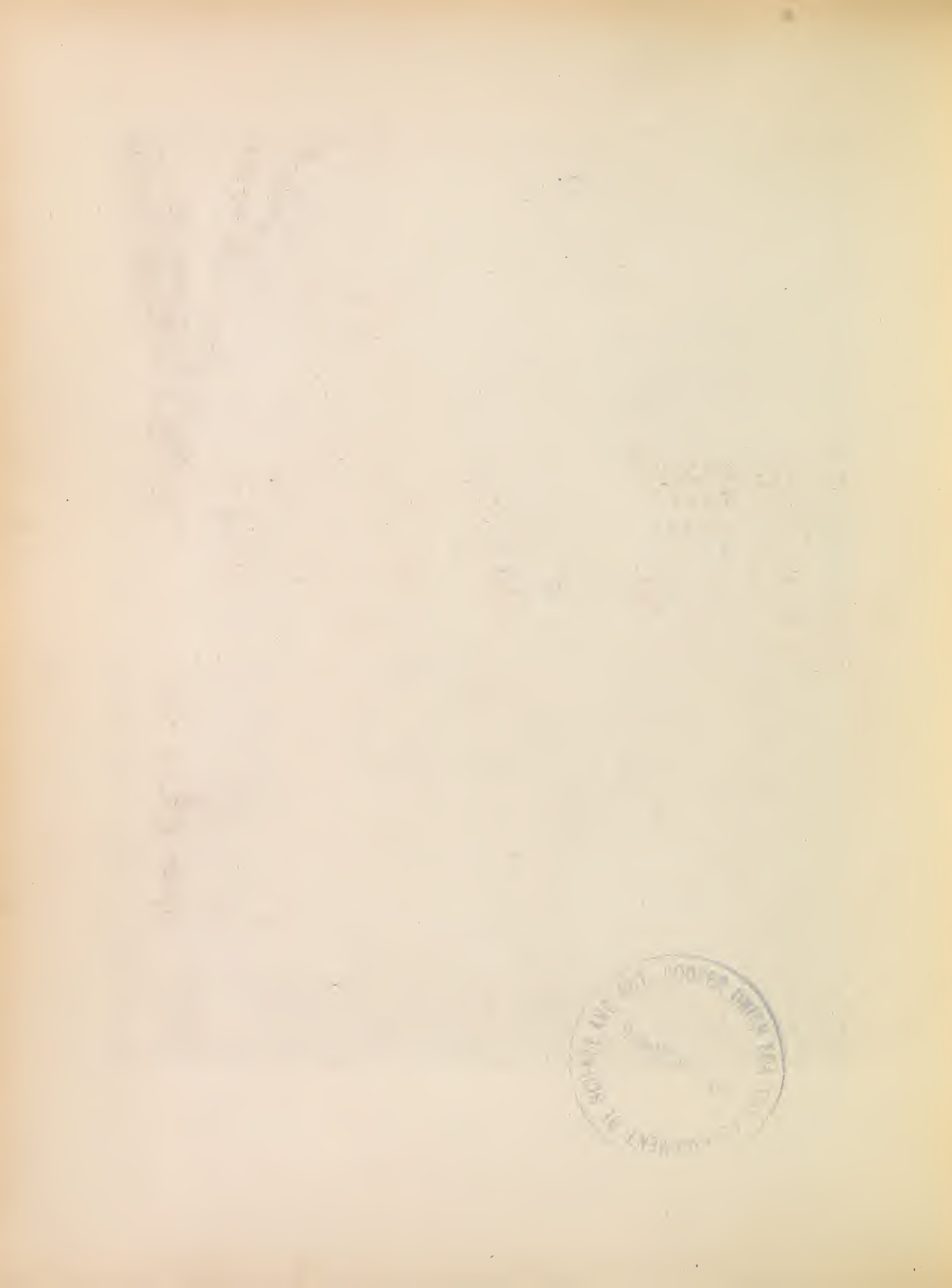
BOUQUET DE VIOLETTES

MANTEAU DU SOIR, DE BEER



"DE CECI?... DE CECI?.. DE CECI? OU DE CECI?..."

ROBE DE DINER, DE DŒUILLET





"TU VAS TROP VITE, MAMAN..."

TAILLEUR ET ROBE DE FILLETTE DE JEANNE LANVIN





VERRE DE VENISE

COSTUME DE THÉATRE, DE PAUL POIRET

GAZETTE DU BON TON

ARTS - MODES - FRIVOLITÉS

Rédacteur en Chef, MARCEL ASTRUC.



SOMMAIRE DU NUMÉRO DIX

1921 *4e Année*

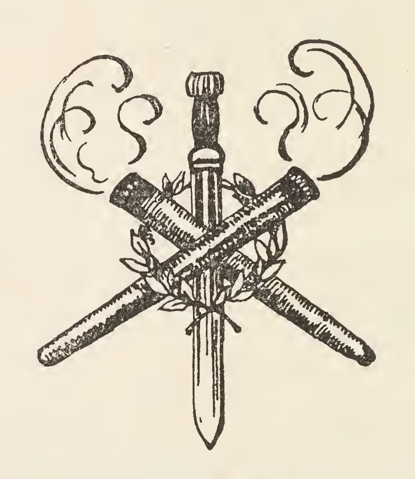
PLANCHES HORS-TEXTE

ANTOINE ET CLÉOPATRE

de W. SHAKESPEARE

TRADUIT PAR

A. GIDE



ILLUSTRATIONS DE DRÉSA

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL

EN UN TIRAGE LIMITÉ A VINGT EXEMPLAIRES SUR VIEUX JAPON DONT CINQ HORS COMMERCE ET A CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES TEINTÉ, NUMÉROTÉS - CES DERNIERS EXEMPLAIRES AU PRIX DE DEUX CENTS FRANCS

ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
11, RUE SAINT-FLORENTIN – PARIS

VIENT DE PARAITRE :

DIX VILLES DU MOGHREB

GRAVURES SUR BOIS
DE
JULES GALAND
ACCOMPAGNÉES
D'IMAGES EN PROSE
DE
JEAN GALLOTTI

OUVRAGE IMPRIMÉ EN NOIR ET OR SUR PAPIER VERGÉ ET SOUS COUVERTURE DE PAPIER DE PAILLE, TIRÉ A VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 20, AVEC LES PLANCHES TIRÉES A L'EAU PAR L'AUTEUR SUR TOSHI DU JAPON AU PRIX DE 500 FRANCS, ET A SOIXANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 21 A 80, AVEC LES PLANCHES TIRÉES A L'ENCRE GRASSE, AU PRIX DE 350 FRS.

AU SOMMAIRE
DU DEUXIÈME NUMÉRO
DE LA NOUVELLE SÉRIE
DES



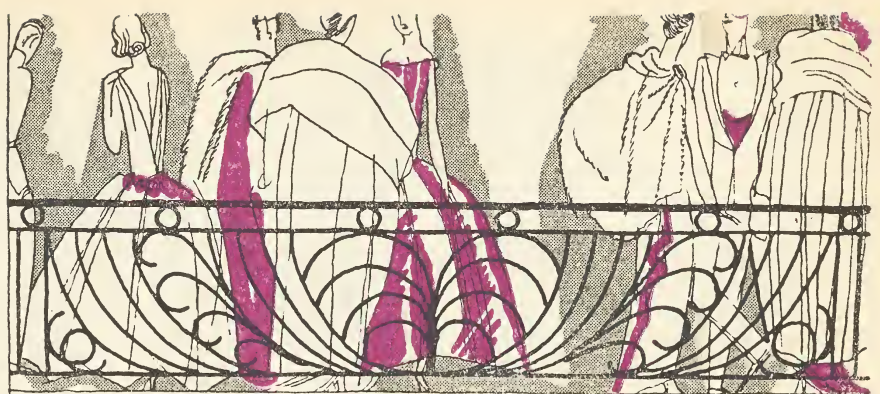
DES OEUVRES DE

PIERRE MAC ORLAN . ANDRÉ SALMON . MAX JACOB . CHAS LABORDE . SIMÉON . ALEXANDRE IACOVLEFF . SOUDEIKINE . GRIGORIEV ANDRÉ GROULT . CHARLES MARTIN HONORÉ DAUMIER . ANDRÉ MARTY . L'ÉCOLE FRANÇAISE DU XVIE SIÈCLE ET DES NÈGRES DE LA COTE D'IVOIRE

Prix du N° 20 frs
Abonnement aux six numéros annuels 90 frs

A Paris
Éditions Lucien Vogel
11, Rue Saint-Florentin





PETIT PANORAMA MONTRANT LA DOUBLE DESTINATION DES COIFFURES DU SOIR DEVENANT ÉVENTAILS ET DES ÉVENTAILS CHANGÉS EN COIFFURES

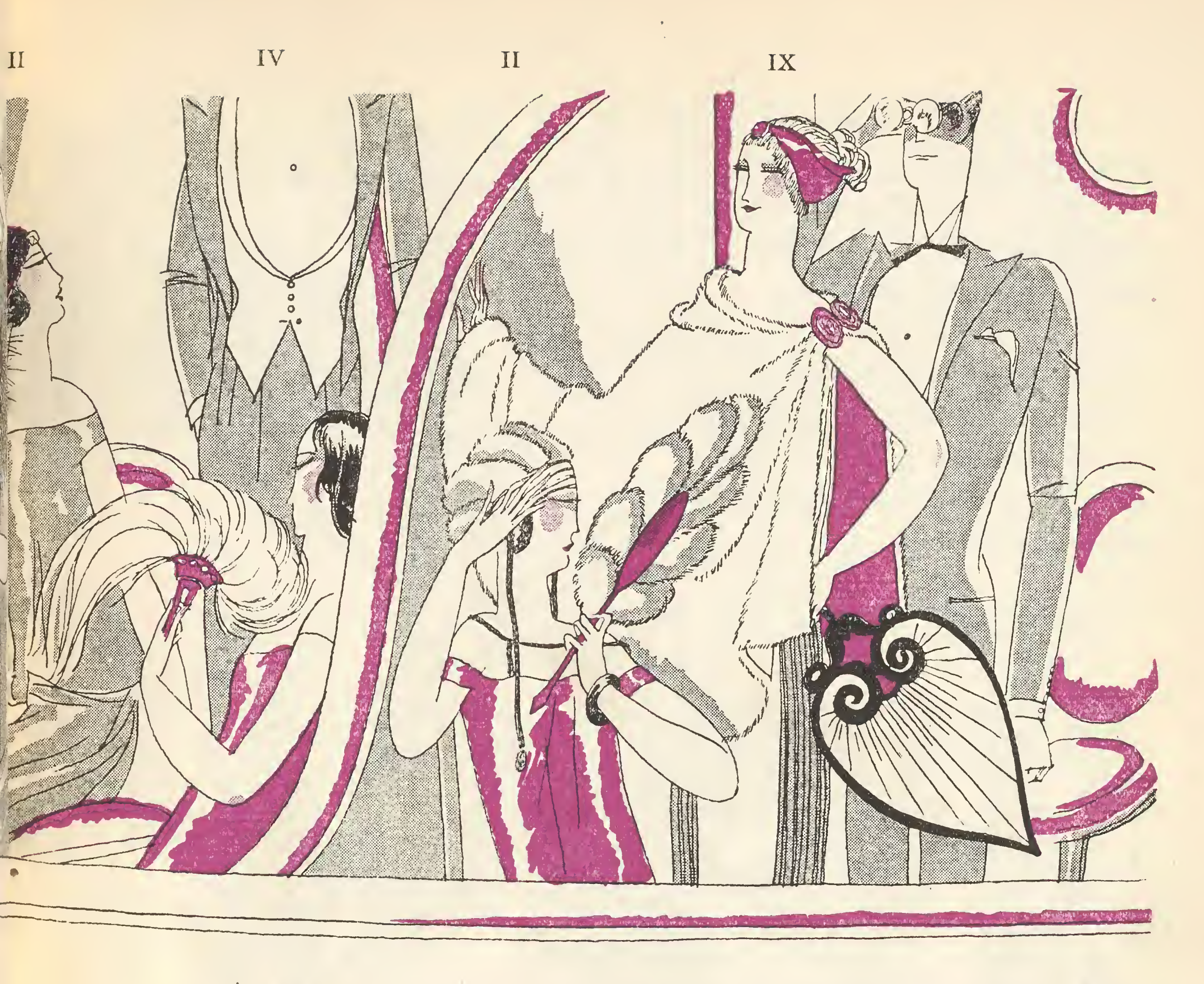
DOCUMENT à double face retraçant au recto une scène de couloir de théâtre au moment de l'entr'acte et représentant au verso une loge de balcon du même théâtre pendant le spectacle.

Oui, mais les personnes répandues dans les couloirs et celles ornant cette loge, ce sont les mêmes personnes comme on pourra les reconnaître et identifier par le moyen des numéros placés, ici, au-dessous d'elles, et là, au-dessus.

I. — La dame vue de dos; son étole en hermine ramenée autour du cou, vous la retrouverez à la page suivante, dépliée, devenue cape et découvrant la robe du soir.

II. — Coiffure et éventail en plumes blanches. Dans la scène de la loge, l'éventail révèle, piquant détail, un miroir au milieu des plumes.

VII I VI V VII



III. — Coiffure et éventail en plumes de paon. Rien d'autre à signaler.

IV. — La dame qui descend l'escalier. Remarquable par son peigne-éventail. Cette plume d'autruche piquée dans le chignon, et celle dont s'évente, plus loin, la dame n° 4, c'est la même plume : ici, coiffure; là, éventail.

Continuons : V. — Coiffure grecque; voiles pour aller ici et là pendant 'entr'acte. Éventail en plume d'autruche.

VI. — Autre peigne-éventail formé d'une simple plume qui, ici, fichée dans la coiffure, reprendra, à la page suivante

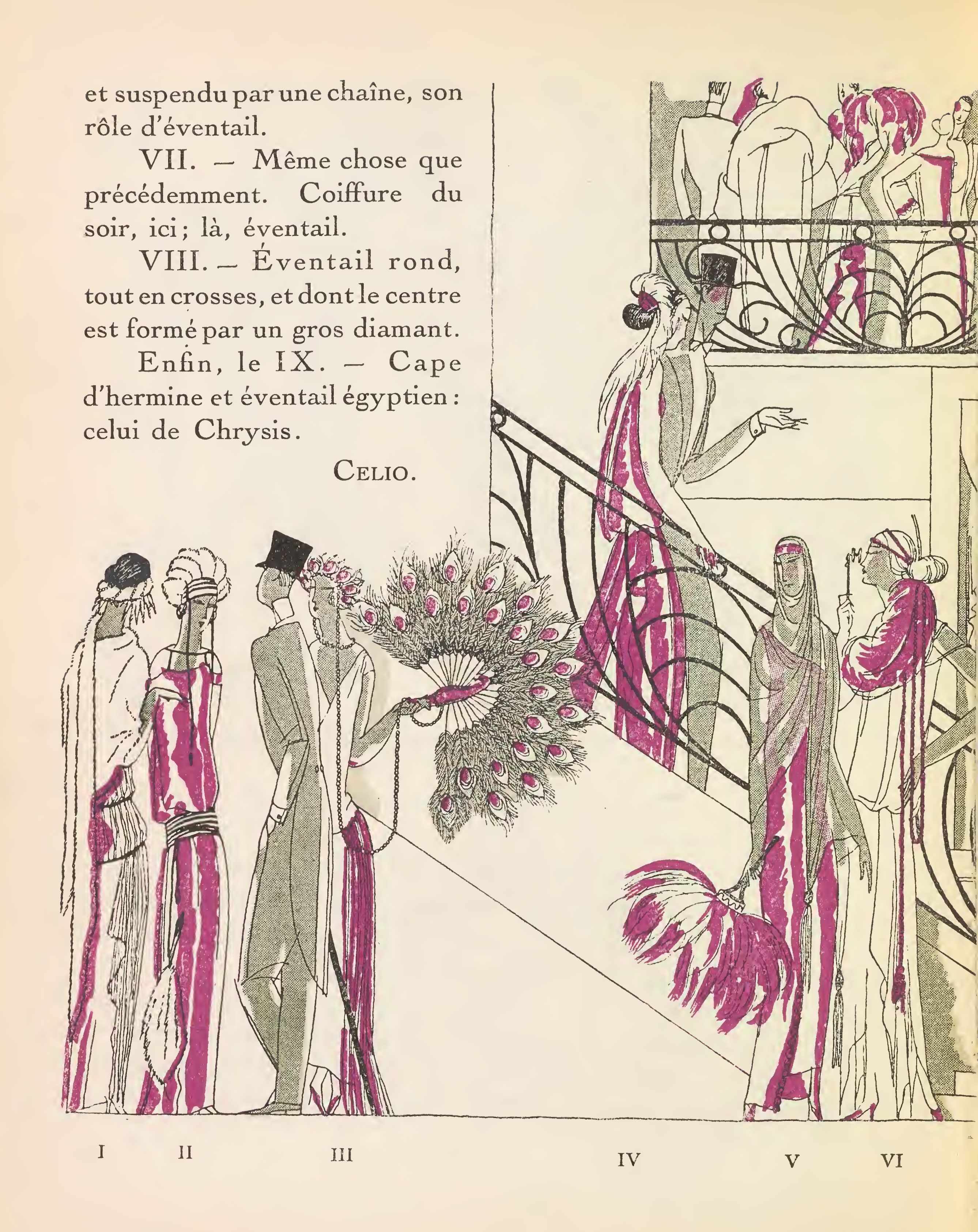
et suspendu par une chaîne, son rôle d'éventail.

VII. — Même chose que précédemment. Coiffure du soir, ici; là, éventail.

VIII. — Éventail rond, tout en crosses, et dont le centre est formé par un gros diamant.

Enfin, le IX. — Cape d'hermine et éventail égyptien : celui de Chrysis.

CELIO.



I II III IV V VI

ARMORIAL
DES ECRIVAINS FRANÇAIS

TANT ANCIENS QUE MODERNES
ET MÊME CONTEMPORAINS
TANT NOBLES QU'ANOBLIS, OU BOURGEOIS
POURVUS D'ARMOIRIES;

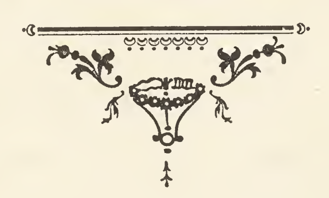
LE TOUT

DÉCRIT ET ÉCRIT PAR

JEAN DE BONNEFON

AVEC LA COLLABORATION POUR L'EXÉCUTION
DES DESSINS, IMAGES ET ÉCUSSONS
DE

Mr GASTON JOUBERT DE BUSSY



DANS un temps où il faut tout expliquer, au moment où il convient de n'atteindre aucune susceptibilité illégitime, de ne troubler aucune usurpation coutumière, l'auteur prend soin de faire remarquer poliment qu'il ne donne pas un *nobiliaire* des gens de lettres et des dames de plume. Ce travail serait de longueur et d'ennui. Écrit sans fiel et sans faveur, avec la solitaire angoisse de la vérité, il désobligerait les morts dans leur paradis et les vivants dans leur fauteuil.

Paix aux écrivains qui rendent un pieux hommage à la noblesse en glissant leur nom glorieux dans l'ogive obscure et renversée d'un écusson héraldique!

On donnera donc ici avec la candeur des mots et la simplicité de l'image les armoiries des gens de lettres qui ont pris coutume d'en porter. Les uns tiennent ces accessoires de leur famille ; d'autres les ont reçus des souverains qui aimaient à récompenser la vertu du verbe comme la valeur de l'épée.

Les derniers enfin, et ce sont les plus nombreux, se parent de très légitimes armes bourgeoises. Car les grands bourgeois de France ont eu des armoiries régulièrement inscrites et enregistrées, par ordre du Roi moyennant finances, au grand livre de l'*Armorial général*. L'impôt sur le nom a précédé les impôts sur les autres propriétés.

La majorité des écrivains, et les plus grands, sortent de cette bourgeoisie française que le romantisme imbécile a couverte de ridicule, en appelant *bourgeois* les ennemis de l'art et de la beauté. Or, les amateurs de peinture, les collectionneurs de statues, de tableaux, de livres et de dessins furent les grands bourgeois. Les auteurs des chefs-d'œuvres sortirent souvent de la même bourgeoisie.

Parmi les grands seigneurs, plusieurs ont eu du style et même du génie.

Seuls, les enfants du populaire sont rares parmi les écrivains, tandis qu'ils abondent parmi les peintres et les sculpteurs. La faute n'en est pas au sang — le plus égal parmi les torrents de la vie. La faute en est à l'injustice de la société qui prive des cultures antiques et nourricières, du grec et du latin, les êtres dont le berceau fut posé dans la chaumière ou au seuil de l'atelier.

Éloigné des généalogies, des dissertations et des preuves, l'auteur ne donnera pas les titres portés par les gens de lettres. Il suffit de dire que les titres nobiliaires des messieurs ou dames de lettres sont souvent inexacts, comme ceux des gens du monde. Car ils ne sont pas cent parmi les gentilshommes authentiques de France, à porter leur *vrai* titre. Les usages et les lois permettent et encouragent les douces erreurs et les confusions flatteuses.

Et maintenant, selon le cri de la Toison d'or : *Honneur aux dames!* Le catalogue doit s'ouvrir sur les noms des femmes qui ont fait à la littérature l'honneur d'orner ses parterres de leur grâce.

Qu'on me soit reconnaissant parce que je ne remonte pas à la troubadouresque dame d'Auze ou à Marguerite de Navarre.

Voici M[lle] de Scudéry, chaste géographe de l'amour, qui portait "aux 1 et 4 de gueules au lion d'or ; aux 2 et 3 d'argent à trois marteaux de gueules".

Sur la pierre de sa tombe, le sculpteur, avec de bonnes intentions, mit trois plumes d'oie à la place des trois marteaux. Et ce fut tout.

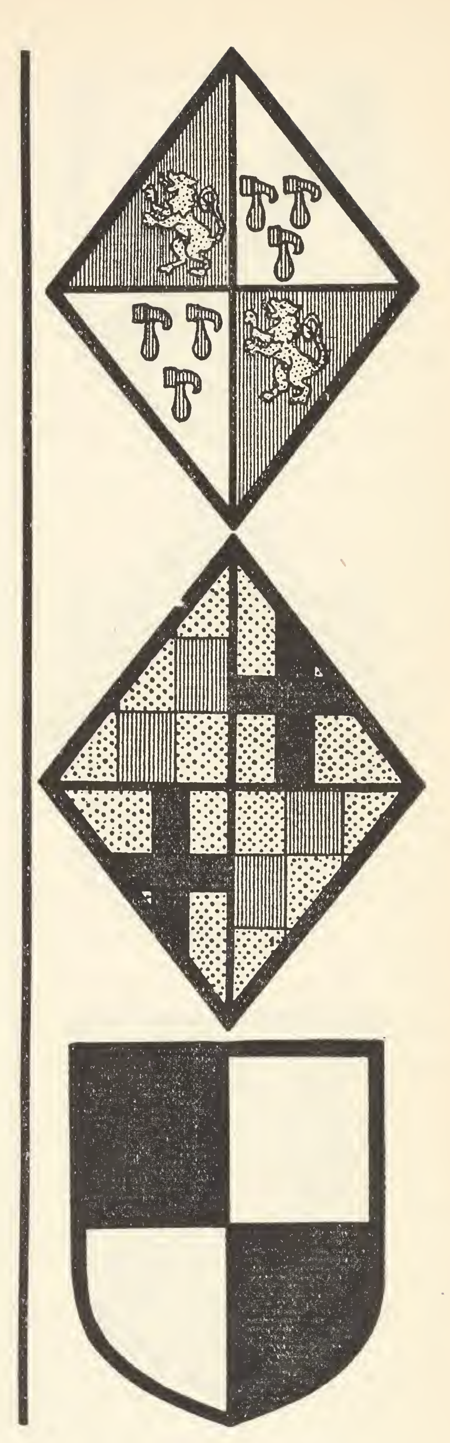


M[me] de Sévigné, née Rabutin de Chantal, qui mit le mensonge des mots sur le mensonge de l'amour maternel et qui trompe les institutrices de tous les temps en faisant prendre ses artifices laborieux pour du "naturel"; la mère Sévigné avait de naissance un écusson rare et compliqué : "aux 1 et 4 cinq points d'or, équipollés à quatre de gueules ; aux 2 et 3, d'or à la croix de sable".



L'infortuné mari, le maréchal de camp Henri de Sévigné, porta plus simplement et plus noblement dans la corbeille de mariage ce bel écu : "écartelé de sable et d'argent".

Cela ne l'empêcha pas d'être tué en duel, en 1651, pour les bavardages oraux de sa femme épistolante.





Mme du Deffand, dont l'esprit fut une pierre de grands feux dans le collier spirituel du XVIIIe siècle, Mme du Deffand avait reçu de son mari, marquis en Nivernais, les armes dont le parler se dit : "d'argent à la bande de sable, accompagnée en chef d'une merlette du même".

Mme du Deffand, aveugle, reçut et tint salon jusqu'à la mort, avec le charme réservé aux dames qui acceptent de vieillir.

⚜ ⚜ ⚜

La Staël, née Necker, colonel au régiment des femmes de lettres, introductrice du goût allemand dans la littérature française, croyait qu'elle était l'ennemie de Napoléon parce que l'Empereur refusait obstinément d'apercevoir son encombrante et errante production.

Comme fille de Necker la dame au turban portait de "gueules au cygne d'argent nageant dans une mer du même; au chef du second, chargé d'une grappe de raisins de pourpre, pamprée de sinople, posée en fasce, la tige à senestre".

Comme dame de Staël en Prusse, l'écu se lit : "d'argent à huit boules de gueules, rangées en orle".

Parmi les poétesses de ce temps on inscrit Mme Ruinard de Brimont, née de Beaumont.

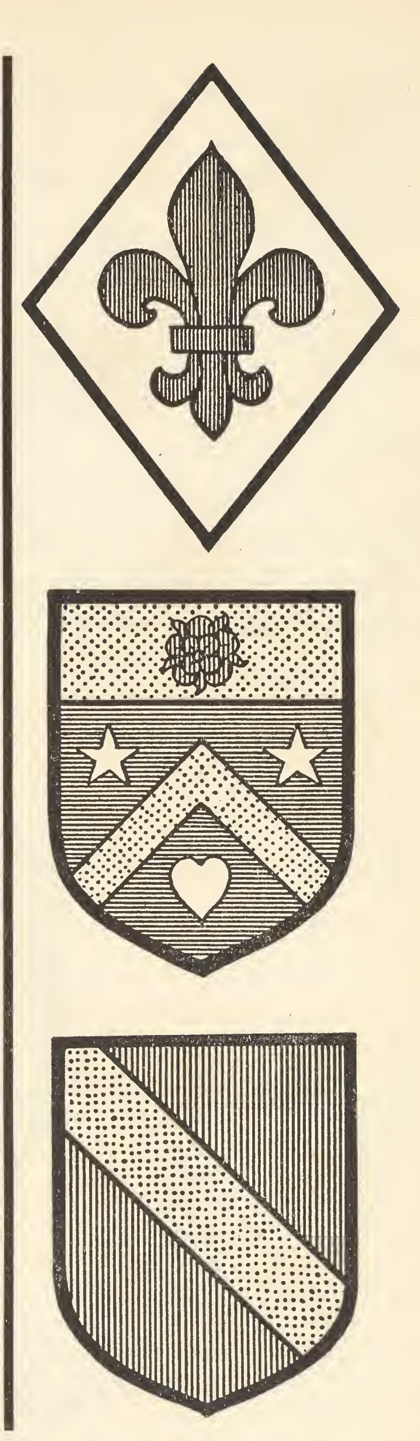
Cette artiste, qui a la froideur littéraire d'un banc de cimetière vu au clair de lune, glisse ses vers parmi les froides colonnes d'une antique revue. Les Beaumont, dont elle est, qui sont de la Bonninière sont armés " d'argent à une fleur de lys de gueules ".

Les Brimont, qui sont nés Ruinart, et qui furent grands dans le commerce du vin de Champagne, portent " d'azur au chevron d'or, accompagné en chef de deux étoiles d'argent et en pointe d'un cœur du même ; au chef d'or chargé d'une rose de gueules ".



Mme de Noailles, dont le génie monte au plus haut des cieux pour descendre aux plus humbles images, fait ici et là briller les feux de ses ardeurs sur les lieux et sur les êtres, sur les fleurs et les légumes. Elle donne les reflets du divin aux objets qu'elle atteint de son souffle immortel.

Mme de Noailles est à peine âgée de quarante-cinq ans. Elle garde en art le frisson de la vingtième année et sera plus belle encore, quand elle sera plus sévère. Sa gloire a déjà quelque chose de millénaire comme le nom

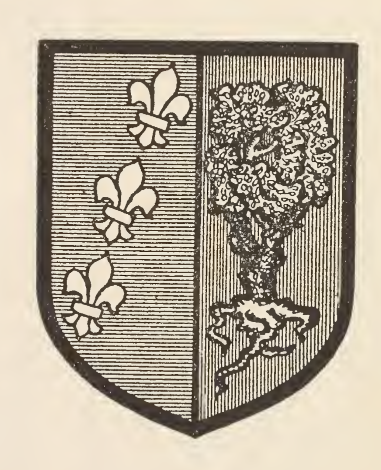


même des Noailles, ducs de Noailles de 1663; ducs d'Ayen de 1758, princes de Foix et ducs de Monchy de 1711 et 1814. Les armes sont simples et grandes : "de gueules à la bande d'or". Mme de Noailles est née roumaine des Bibesco-Brancovan dont on trouvera les armes ailleurs.

Mme Régina Régis qui fait à la littérature française l'aumône de livres très curieux et qui a une sorte rare de talent dans l'observation de la vie, a bien voulu communiquer les armes de sa famille qui est parmi les meilleures de son pays : "coupé de gueules à l'arbre arraché de sable et d'azur à trois fleurs de lys d'argent posées en bandes".

Pour finir on met, comme un scel d'or, le nom d'une dame qui a fait plus beaux encore deux des noms les plus précieux de l'art écrit : Mme Henri de Régnier, née Hérédia s'avance, fille et femme de deux hauts seigneurs de lettres dont les écussons seront placés près de leurs noms illustres.

Jean DE BONNEFON.



Souliers

Si Mme de Pompadour ou la Du Barry revenaient, leur amour du soulier travaillé comme une marqueterie s'exalterait encore devant cette collection de sabots, de sandales, de précieuses coiffures... du pied, si j'ose dire, qui, chez Poiret, nous montre d'une façon bien inattendue ce qu'un artiste plein d'originalité peut concevoir pour chausser la femme, dès qu'elle ne se chausse plus comme un garçon après les heures de sports. Son pied ressemble désormais à quelque



En haut : MULE EN PEAUX DE PLUSIEURS TONS, ENTRELACÉES.

A gauche : MULE DE CHEVREAU BLANC ORNÉ D'UN MASQUE JAPONAIS. *A droite :* SOULIER EN VERNIS NOIR INCRUSTÉ DE CHEVREAU BLANC.



Socques chinois. La semelle est de vernis rouge et le talon liseré de plusieurs tons.

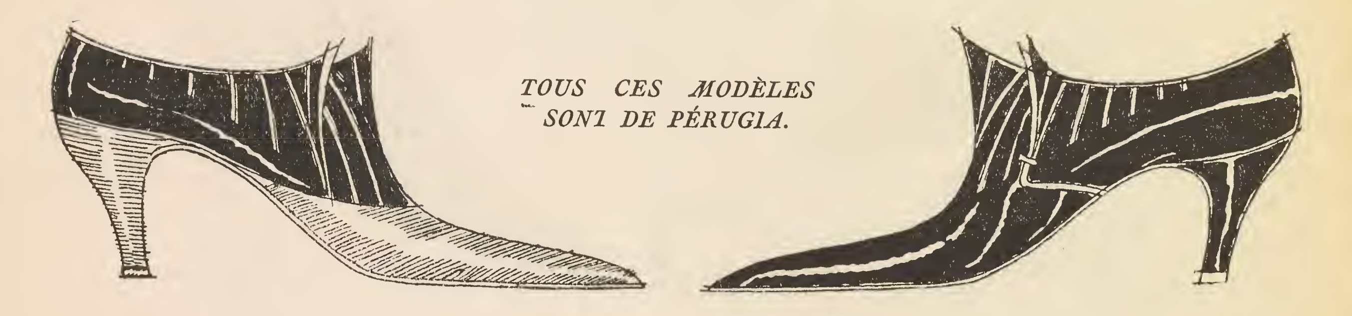
merveilleux oiseau effleurant le sol, passant dans un envol plein de grâce nous la rendant ainsi plus légère, plus fugitive encore, ce qui est de sa part une forme bien malicieuse et bien charmante de sa coquetterie. Et c'est justement à l'heure où les jupes s'allongent que l'on choisit de revenir au soulier œuvre-d'art, afin que la curiosité et la recherche s'augmentent de cette surprise que sera désormais le pied d'une "Giselle" aux cheveux d'or, enveloppée dans un drap d'or, ou moulée dans un de ces moëlleux velours qui fait de la femme une statue, dérobant justement sa sandale aux regards de tous.

Sa robe n'est plus courte, nous ne voyons plus son pied, oui, mais comment a-t-elle vêtu cette cambrure exquise qui chez certaines est tout un programme d'esprit?... Cherchez.

L. R. F.

Vernis noir a crevés gris ; l'empeigne et les talons sont en antilope grise.

Vernis noir a crevés blancs assortis aux piqures. Talon pas trop haut.



Tous ces modèles sont de Pérugia.



Vingt ans après

COMME un fossile dans un balustre, une image demeure dans mon souvenir : une image de jeunesse, dont le réalisme s'est fixé avec une tenacité animale. Elle avait éveillé, cette image, tout ce qui dort, dans une adolescence, de curiosité et de libertinage. Aux Champs-Élysées j'avais rencontré un couple : Un homme assez fort, grand, installé dans une pelisse

d'astrakan cossue, le haut de forme un peu sur l'œil, la barbe grisonnante et taillée à la manière de feu Édouard VII, et une femme avec une chevelure blonde sous un chapeau plat, un bolero serré à la taille avec des manches à gigots, une jupe longue qu'elle retroussait habilement et qui découvrait une mousse de jupons. Je les vois encore l'un et l'autre ; je les verrai toujours. Il la regardait de haut, la tête penchée, avec dans ses yeux à poches, un désir qui semblait plus une habitude de vieux parisien qu'une excitation fugitive. Et elle était la près de lui comme une poupée, avec ses jambes roses, sa mousse de jupon, sa poitrine dessinée par le drap, sa bouche en cœur. Derrière eux, les voitures passaient traînées par des chevaux luisants. Une s'arrêtait : la sienne. Ce vieux parisien, cette beauté luxueuse et mercenaire, leurs approches libertines, tout ce petit tableau me remua le sang et me mordit, comme l'eau-forte le cuivre vierge. Que je voudrais être cet homme libre et riche, pensais-je... Folie de jeunesse qui nous a tous possédés ! Qu'est-il aujourd'hui, cet homme de l'autre siècle, ce coureur champs-élyséen ?... Disparu... Hé ! Hé ! un petit tas sans forme et corrompu. Mais tel qu'il demeure en moi avec son horizontale, ce sont les dernières années de l'autre siècle que j'ai connues. Il les ramasse, les résume, les éternise. Et je ne les ai jamais revus car ce sont des types abolis. Disparus. Je n'ai plus jamais rencontré cette sorte de vieux parisien qui conduisait une cocote huppée à l'Alcazar. Il n'y a plus de cocotes avec ce plumage et l'Alcazar est un golf. Regardez les couples d'à présent. Le type classique du "vieux-qui-casque" est remplacé par le jeune homme "qui-danse-bien et qui-a-sa-vingt-chevaux". La femme entretenue est presque du monde et elle en a l'allure, le ton parfait. Ce vieux parisien, genre Édouard VII, c'est au dernier recen-



DEPARTMENT OF ... AND ART, COOPER UNION

sement de l'amour moderne, un jeune homme aux cheveux bruns, à la chemise de soie, aux larges épaules, aux jambes en fuseaux. Il a trente ans à peine, plutôt vingt-cinq, et il fait pour les poules des sacrifices comme s'il en avait soixante. La générosité ne gêne plus le sentiment... Et elle, la femme, n'a plus l'air canaille, ainsi qu'au temps de mes dix ans. Elle fait riche comme on dit. De sa peau bistre, de son torse plat et souple, de ses longues jambes, émanent plus de langueur, de lassitude élégante que de tentation. Aime-t-elle les hommes ou les voyages, le flirt ou la danse, l'amour ou la drogue ? On ne sait. Mais on l'apprend vite.



Voilà la faune nouvelle et l'ancienne. Peut-être au fond d'une province je retrouverai le même genre de tentatrice qu'en 1895 et un vieux noble lubrique qui pourrait jouer mon faux prince de Galles. Peut-être. On retrouve parfois ainsi sur les terres lointaines des espèces qu'on croyait éteintes. Je me reverrais alors déambulant en chaussettes, sous l'œil d'une servante rusée qui a dû, depuis, faire fortune dans les bois et charbons.

Gérard BAUËR.

BABYS
A LA MODE
OU
LE NOUVEL ART D'APPRENDRE SES DATES





J'AI vu l'autre jour aux Champs-Élysées un petit jeune homme (environ sept ans) ravissant. Il était grave comme un pape (on l'est à cet âge), et d'une dignité à rendre des points à feu le Président Carnot : il portait une fort belle casquette de velours noir, à longue visière, telle qu'en ont les piqueurs des grands équipages, un court paletot mastic en forme de cloche, et des guêtres de cuir souple et fauve, boutonnées de côté, à faire rêver. Mais ce jeune fashionable ignorait probablement l'histoire, et nous pensâmes que c'était de la part des parents une grande maladresse



que de se priver d'un moyen si simple pour enseigner Clio sans cri, qui consisterait justement, comme le veut la Mode, à habiller leurs rejetons d'une manière telle qu'ils pussent du même coup apprendre leur chronologie.

— Que mettra M. Toto pour aller déjeuner chez sa bonne maman, ce matin ? demanderait Miss Joana à son jeune maître.

Le jeune maître répondrait :

— Je mettrai ma pélerine à deux collets 1830 (prise d'Alger), mes bottes en cuir de Russie (capitale Pétrograde) et mon chapeau Bolivar (célèbre homme d'état péruvien).

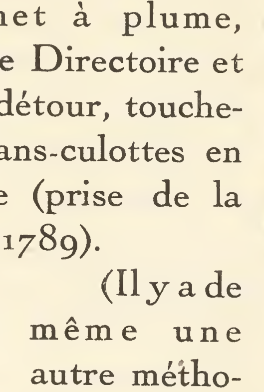
Et Mlle Françoise, dite Popette, pour sa part, préciserait :

— Moi, nounou, ze voudais mon çapeau Montpensier, toubles de la Fonde, 1649, et pis ma obe à col Mazaïn, cadinal, 1602-1661. Nounou, un tit suque d'oge ?

Cependant qu'à propos d'une manche à crevés, Mlle Raymonde évoque-

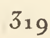


rait François Ier (bataille de Pavie, 1525), et que M. Jean-Pierre au sujet d'un bonnet à plume, situerait Barrat, le Directoire et par un insensible détour, toucherait un mot des sans-culottes en passant la sienne (prise de la Bastille, 14 juillet 1789).





(Il y a de même une autre méthode que préconise excellemment M. Maurice Donnay, qu'on ne croirait pas si bien s'entendre à la pédagogie. C'est dans le *Torrent*, si je ne m'abuse : on y voit donner une leçon de catéchisme dans ce goût : « Marie, combien y a-t-il de vertus théologales ? — Trois, répond la jeune Marie. — Et de péchés capitaux, Pierre ? — Sept, assure celui-ci. — Trois fois sept, Marie ? — Vingt-et-un. — Et vingt-et-un en Anglais, Master Pierre ? — *Twent y one.* — C'est de l'enseignement primaire sautillant, explique l'auteur ; il donne de très bons résultats. On peut, à ce qu'il semble, l'appliquer aux choses de la mode : — A quel animal est empruntée la peau dont est fait votre tour de cou, Mlle Eva ? — Mlle Eva nommerait le castor, vertébré, mammifère et rongeur, qui vit de préférence au bord des fleuves, en Amérique.



SCIENCE AND ART. COOPER UNION FOR THE
WOMAN'S ART SCHOOL



—Qui a découvert l'Amérique, M. Philippe? Comment s'appellent les personnes qui chassent le castor? Quelle différence y a-t-il entre un trappeur et un trappiste? Qui a inventé le raglan? Etc...)

Ainsi la génération qui s'élève, sans y prendre garde, se constituerait de savants dessous. En outre nous y gagnerions de voir des enfants gentiment habillés, et, par un curieux déplacement dans le temps, autant de petites Virginies de cinq ans, d'Emmas Rouault (future Bovary) de sept, de Mathildes de la Mole de douze, de Mimis Pinson à la veille de sa première communion, et de princes de Sagan à l'âge des panades. Leurs mères en seraient flattées. A combiner ces robes, ces cabriolets, ces écharpes, à en assortir les couleurs et les coupes, elles trouveraient une excellente occasion de témoigner qu'elles ont le goût fin et aussi qu'elles sont érudites. Au fond, elles y gagneraient même de repasser un peu leur histoire. Ça les changerait de toutes les leurs.



Nicolas BONNECHOSE.

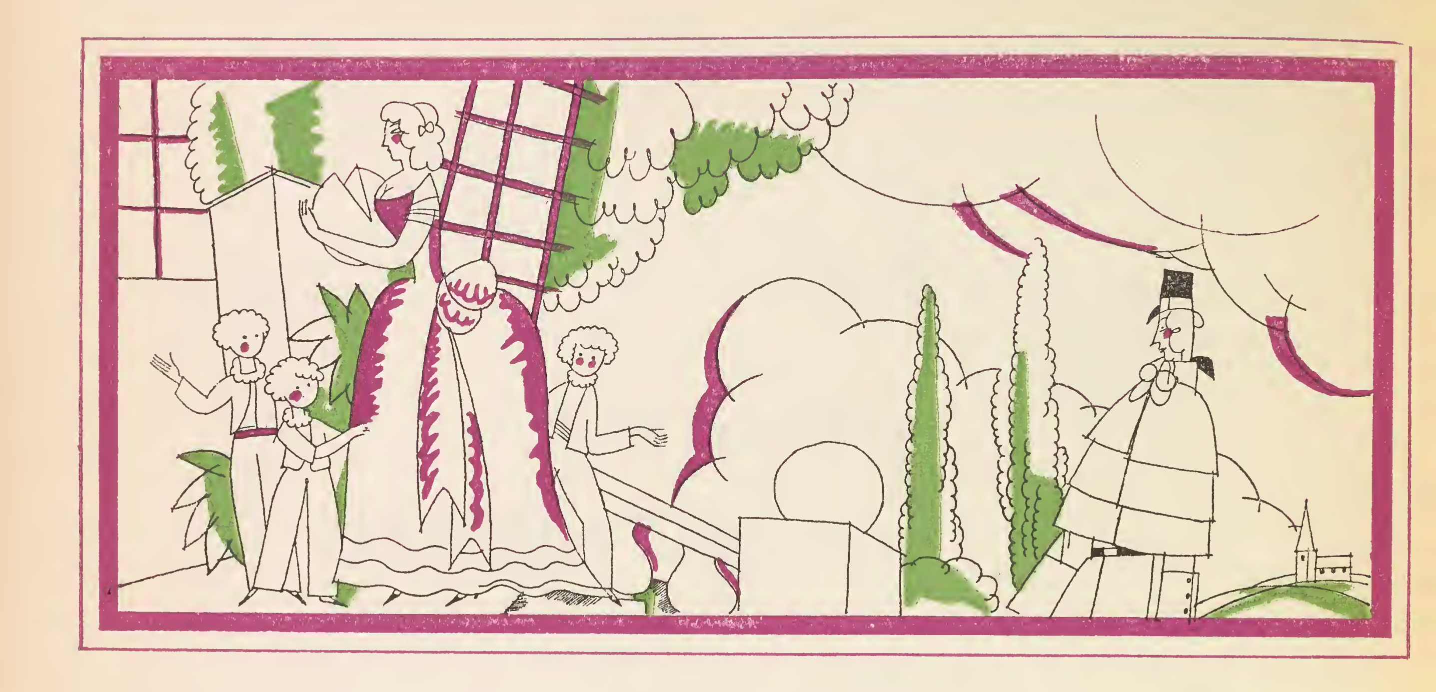


qu'est-ce qu'amour ?

"ce mot si doux"

Un poète distingué, doué d'un esprit délicieux, a posé la question : « Qu'est-ce qu'amour ? » Il y répond lui-même aussitôt par cette explication charmante : « C'est une pensée et deux âmes, deux cœurs qui n'ont qu'un battement... » Idée exquise ; état idéal... Ne volons pas au poète sa définition si douce, si plaisante, et si suave. Les paroles romantiques méritent l'immortalité pour tout le plaisir qu'elles font à tant de jeunes filles (et de vieilles filles) et de jeunes hommes. Les gens mariés se disent — entre eux ou autrement — que le véritable amour est fondé sur les pensées unies de deux personnes qui ne peuvent pas vivre l'une sans l'autre... « Chère amie, je t'avoue que tu es la seule femme au monde avec laquelle j'aurais du me marier. C'est dommage que ma femme ne cadre pas mieux avec moi... » « Chéri, je suis tout à fait de ton avis. Mon mari, qui est le meilleur homme au monde, me déplaît — parce qu'il est mon mari. Le poète nous a donné une explication poétique de ce qu'est l'amour. Tirons avantage de sa sagesse... »

Tel est donc l'amour en principe, et la plupart des humains sont prêts à adopter cette opinion un peu dogmatique. Trop prêts, en effet.



LES BINOCLES D'HOFFMANN.

Les amants ne voient pas toujours très clair. Ces pauvres myopes s'imaginent que le bien-aimé, ou la bien-aimée, est parfait à tous points de vue... « Voyez-vous, mon vieux, la petite m'a donné rendez-vous pour demain! C'est le soixantième anniversaire de ma naissance, et je lui ai promis un joli bracelet pour célébrer la victoire!... Quelle victoire, me demandez-vous? La victoire de l'amour!... Comment? Vous me dites que la victoire est à elle parce que je lui ai donné un misérable bracelet, et qu'elle me considère comme un aimable bijoutier. Vraiment, ça c'est insupportable! Dépêchez-vous de consulter un docteur : vous avez mal au cerveau... »

Encore un exemple ; le jeune impressionnable (c'est-à-dire le jeune insensé) épris d'une femme aussi âgée que Ninon de Lenclos, mais moins belle et moins intelligente... « Certes, elle n'est pas aussi séduisante que l'adorable Mimi, qui n'a que dix-huit ans, et qui m'a mis à la porte. Mais quelle ligne!... » Quel idiot... Et encore un exemple — féminin. « Qu'il est charmeur ce petit ténor, ce Caruso en miniature! Quand il fredonne avec son fil de voix d'or, il me fait frémir délicieusement! Sérieusement, je pense à quitter mon foyer pour sa mansarde artistique... » Le chanteur adoré chante faux, et, d'ailleurs, le malheureux est un Adonis aux yeux louches.



Les héros et les héroïnes des amours et des amourettes portent, trop souvent, les binocles d'Hoffmann. Ces lunettes trompeuses transforment les pieds cagneux en pieds mignons de Vénus. Le nez cassé d'un boxeur devient pur grec ; la jambe qui est plus courte que sa partenaire paraît être de la même longueur. En un mot, celui qu'on aime, ou celui de qui l'on se croit être amoureux (c'est la même chose), est d'une parfaite beauté — grâce aux binocles d'Hoffmann. Mentalement, ces bien-aimés sont hors concours...

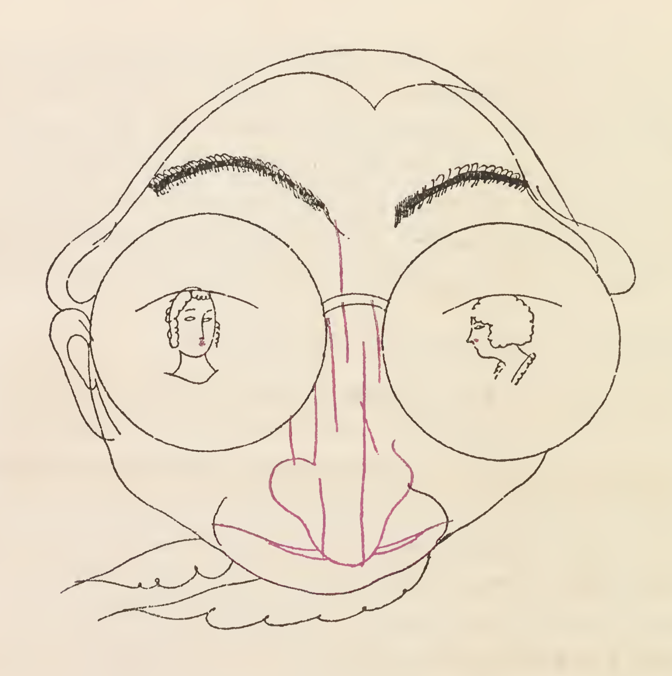
POURQUOI CARMEN AIMAIT-ELLE DON JOSÉ ?

Citons des exemples, des preuves incontestables. Carmen aimait-elle le jaloux Don José ? Oui — pendant un tout petit acte. Aimait-elle Escamillo ? Elle se disait : « Oui, à la folie. » Et pourquoi cette tzigane rebelle, qui avait une vaste collection de *flirts*, s'occupait-elle d'un pauvre poilu, un homme très ordinaire ? C'était l'amour masqué qui avait voilé ses grands yeux bruns et brûlants. Escamillo ne se donnait pas la peine de cacher à Carmen qu'il était amoureux de toutes les femmes : il l'avouait devant elle : « Mercédès, Frasquita ou toi, ça m'est égal. » Elle aimait ce mangeur de cœurs parce qu'il l'avait enchantée temporairement. Si Don José n'avait pas eu la bonne idée de donner un coup de couteau à la fille inconstante et myope, elle aurait été déçue.

Gilda (dans « Rigoletto ») se martyrisait follement pour le vilain Duc ; peut-être son amour lui tournait-il la tête ? Ou voulait-elle se suicider ? En tout cas la belle fille du laid bouffon était complètement déséquilibrée par suite de sa partialité fatale pour un gredin. Werther et sa froide Charlotte, qui était amateur de la tartine, Henry VIII et sa jolie (mais bête) Anne, et cœtera, auraient du se mettre entre les mains d'un spécialiste, car l'amour n'est qu'une maladie...

Malgré la vision défectueuse des amants, il faut admettre que celui qui est aimé n'a pas le droit de se plaindre. Car si celui qui aime pouvait voir l'objet de son adoration avec les yeux nus, il est bien probable que l'amour n'existerait plus. Et pourtant c'est l'amour qui fait le charme de l'existence — pour ceux qui sont aimés.

GEORGE CECIL.



Pour la Riviera robes garnies de fleurs naturelles, dans la mesure où l'on en a et où l'on ne préfère pas d'employer, moins coûteuses, les fleurs artificielles



CONTENANT

huit croquis de robes parées et décorées avec des fleurs

LA MODE ET LE BON TON

A l'heure du thé je monte chez la charmante Mme de Yturbe qu'une récente indisposition retient à la chambre, cette chambre qui est un appartement magnifique au Ritz, où, dans une atmosphère douce et fleurie somptueusement, la convalescente me reçoit étendue sur sa chaise longue, vêtue d'un déshabillé de velours mauve brodé d'argent; ses chaussures sont d'argent bouclées de strass et des perles magnifiques s'enroulent aux deux bras.

O joie! L'ancien déshabillé revit, et c'est plus joli, avouons-le, que le pyjama des trop modernes, créant des mouvements nouveaux et moins harmonieux, puisque plus virils.



Devant le grand magasin de malles de l'Avenue des Champs-Élysées, descendant de voiture et s'engouffrant bien vite dans la boutique, j'aperçois la Comtesse de Salverte enveloppée dans une cape de velours noir à col volumineux; chapeau noir, petit, enfoncé sur les yeux. Dans le mouvement d'enveloppement, cette femme très élégante laisse voir des bas couleur "chair" et des souliers noirs à boucles. De çi, de là, des pans de jupe s'envolent en désordre, l'on sent que le bas de sa robe est irrégulier, transparent, et que malgré la décision de la couture de faire des robes plus longues, nous persisterons encore longtemps à laisser voir l'élégance d'un pied ou d'une jambe, en transparence tout au moins.

Nous vivons de moyens termes, une mode n'est jamais absolue ou c'est très rare; il y a des quantités de modes, surtout depuis quelques années, et si c'est là l'indication que chaque type veut imposer ce qui lui convient, c'est un grand progrès. Mais, voilà, est-ce bien la raison de cette diversité dans la mode?

Onze heures du matin devant le grand bijoutier de la rue de la Paix, d'une voiture rutilante, comme si elle était en onyx (je sors de voir une série de bijoux admirables montés en onyx et mes yeux en sont encore imprégnés) descend une si jolie femme que l'on se demande comment on vit dans la même ville qu'une pareille beauté sans la connaître encore! Elle est habillée délicieusement... un ensemble brun : manteau de castor, robe, petit chapeau de gendarme en feutre, et chaussures assorties exactement aussi. Son vêtement est à manches et non pas "kangourou", la jupe du manteau est assez ample, ses souliers sont "mordorés", (vous souvenez-vous de ce ton évocateur de notre enfance?) Impression d'ensemble délicieuse, la femme est d'un rose éclatant, ce qui fait dans tout ce brun une harmonie digne des meilleurs jours d'élégance d'avant-guerre. Du reste, j'ai idée que le goût et la beauté triompheront de ce momentané désarroi dans l'élégance. Dans un pays comme la France, la grâce et l'élégance sont comme le soleil dans les pays méridionaux; malgré tout, y a-t-il des gens qui préfèrent au soleil, la cave humide? Non, tous s'inclinent devant le soleil qui est roi. Or, il en est de même pour la beauté, elle est reine et jouit d'un prestige à nul autre pareil. Qu'une demi-douzaine de femmes semblables à celle que j'ai rencontrée, se montrent cet hiver, et je réponds de notre réputation millénaire!



La salle du Casino de Paris regorge de monde; il n'y a pas une place ni aux fauteuils, ni dans les loges, où la mode veut que l'on vienne aussi parée que pour l'Opéra (à quelques bijoux près). Aucune femme n'est en chapeau comme on l'admettait



COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.

N° 10 de la Gazette du Bon Ton. *Année 1921. — Croquis N° XIII*

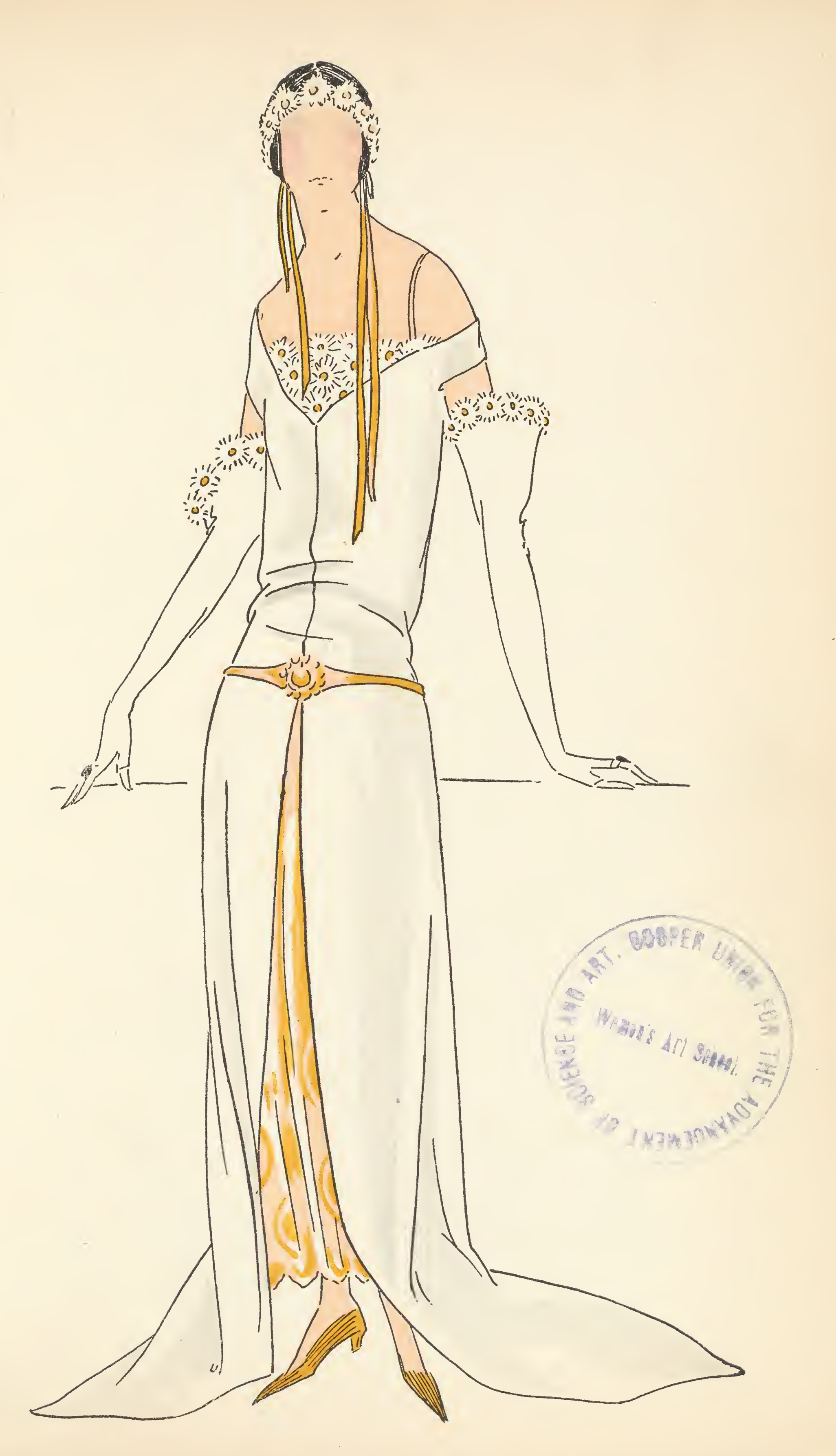


N° 10 de la Gazette du Bon Ton. Année 1921. — Croquis N° XIV



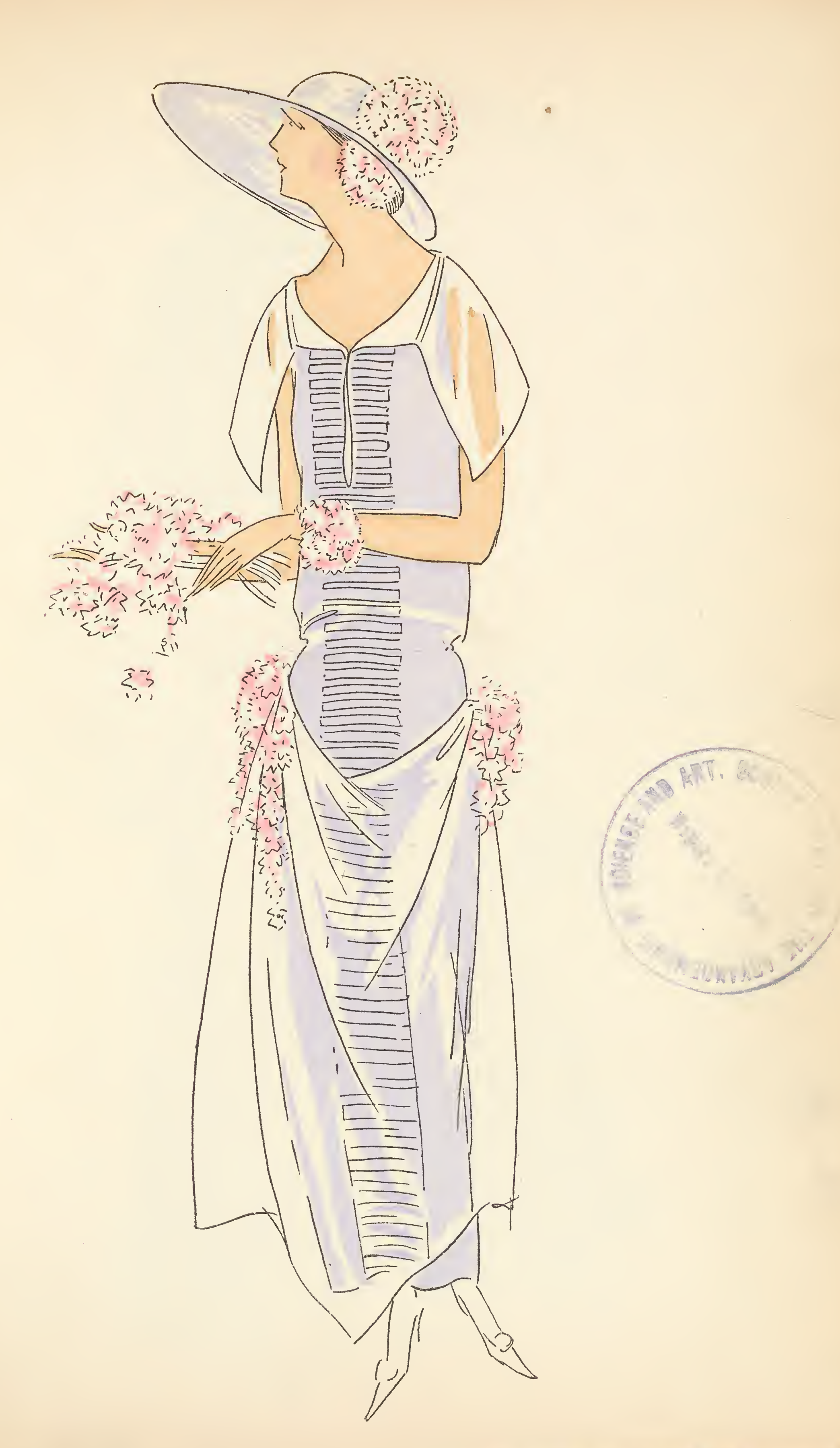
N° 10 de la Gazette du Bon Ton. *Année 1921. — Croquis N° XV*


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.



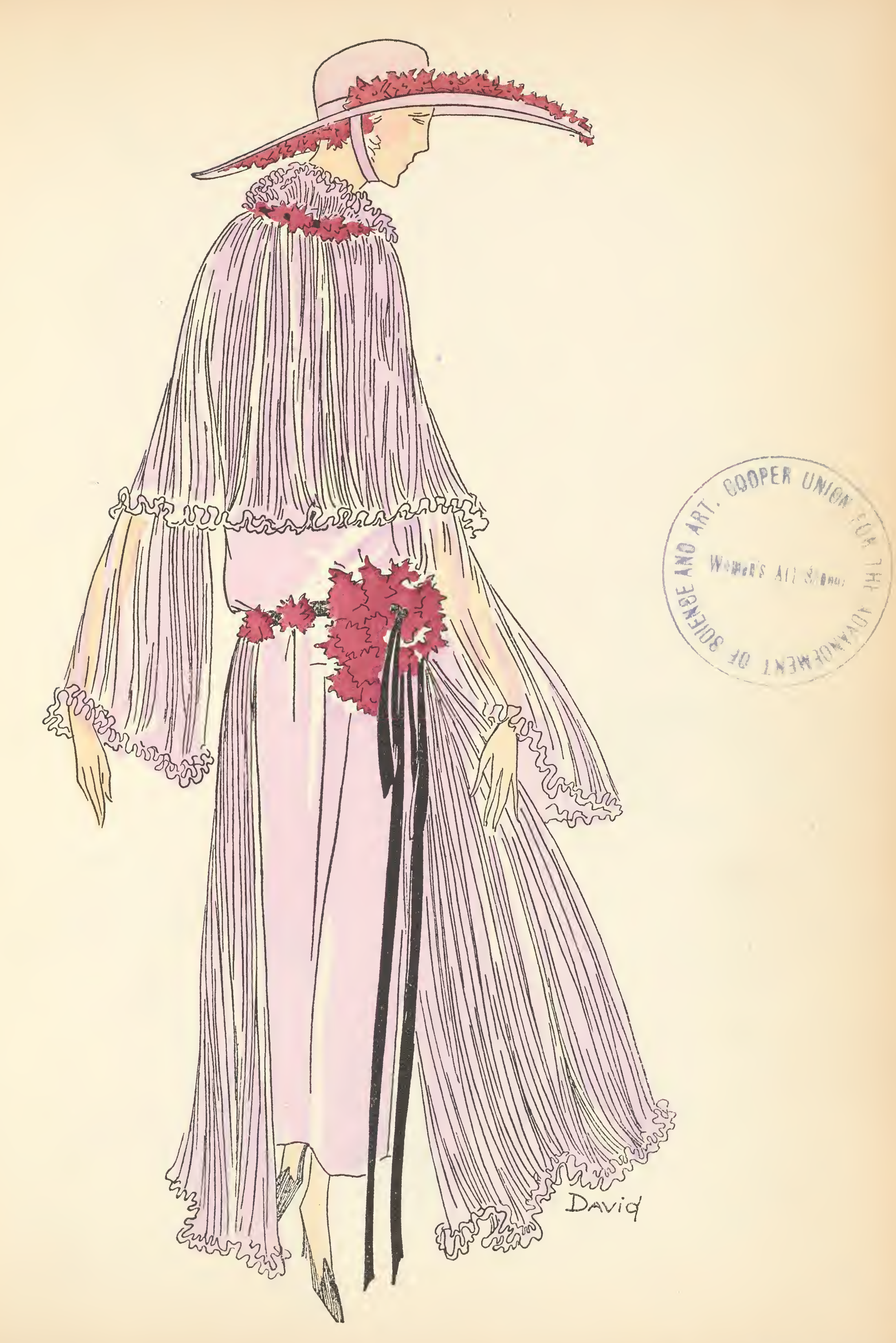
COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.
Women's Art School.





SCIENCE AND ART

Année 1921 — Croquis N° XVIII



COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.
Women's Art School



il y a seulement dix ans ; le noir domine et c'est mieux, car à voir les costumes éblouissants qui défilent sur la scène, quelle toilette de la salle pourrait résister à la comparaison? N'est-ce pas un peu l'aspect d'une salle de théâtre à Londres, avec ces diadèmes, ces décolletés en pointe et cette barrière d'habits noirs derrière deux femmes au plus, car le comble du chic est d'aller seule au théâtre, escortée d'hommes.

Le jais et la dentelle, voilà l'élégance avec des diadèmes très bas, à peine un fil de diamants sur les cheveux assez plats, ondulés avec chignon bas aussi. La loutre ou le vison sont préférés à tout autre sortie de théâtre ; effet plus discret dans un music-hall.

J'ai l'impression d'une note générale plus sobre, plus grande dame...

Est-ce le contraste avec le spectacle follement coloré et scintillant, ou bien est-ce réel ? Il me faut aller demain ailleurs afin de me rendre compte si c'est bien là l'expression du vrai.



Aux Variétés, la salle est palpitante, on se sent entre gens qui vivent la même existence ; dans les loges, aux fauteuils, partout des visages de connaissance. De jolies coiffures, les cheveux bien ondulés, chignons bas et bandeaux descendant très bas sur les tempes. Pas de gants, et sur les épaules la cape, l'éternelle cape en velours noir doublée d'hermine, retenue au cou par une double cordelière blanche, l'une au bord du col, l'autre autour du cou. Les robes sont claires comme celle de la Princesse Odescalchi, en crêpe blanc, ornée d'une ceinture à la Mélisande en perles blanches, le décolleté en pointe très accentué. La Comtesse de la Beraudière, en noir avec une couronne de feuillage en jais et argent ; Mme de Beistegui en noir avec des brillants de toute beauté et un bandeau en jais sur le front. Décidément le goût persiste.

Devant, derrière, partout on parle anglais, c'est si chic... même lorsqu'on est espagnol !



Mrs. Maxwell donna un bal très amusant ; chaque invité devait se présenter en "Baby", aussi le coup d'œil fut-il peu banal. Quelques hommes en "mousses", ce qui fit dire à un de nos spirituels amis : "ces jeunes mousses sont bien plutôt de vieux loups de mer". Des "nurses" réussies, surtout celle que personnifiait Francis de Croisset avec son sac au bras, ses cils immenses et son grain de beauté drôlement placé.

Mrs. Bodley en garçonnet de Gainsborough : pantalons de velours rouge et chemisette souple en soie blanche ; Mme Thoulmine en fillette, habillée de rose avec gros nœud dans les cheveux ; la Princesse Lucien Murat, en Infante de Vélasquez ; le Prince Achille en "Poil de Carotte" très réussi. Quantité de jolies femmes avait arboré la robe à jupe courte, plissée, gros nœud de couleur dans les cheveux défaits, retombant dans le dos ; d'autres femmes portaient la perruque rouge des babys anglais, et deux ou trois très jeunes filles s'étaient drôlement habillées en "Claudine", avec le sarreau de tissu noir à ceinture de cuir, les cheveux courts. Ensemble amusant incontestablement, mais comme toujours, ou presque toujours, peu de gaieté. Dans un bal costumé, chacun perdant sa personnalité rarement s'en crée une autre et la fait vivre dans le court espace d'une soirée... en un mot, ce genre de divertissement manque de préparation... ce qui n'empêche que nous recommencerons !

Jeanne Ramon-Fernandez.

Explication des Planches Hors-Texte

CONTENUES DANS LE NUMÉRO 10

PLANCHE 73 — *Robe de chasse en velours rouge.*

PLANCHE 74. — *Tailleur en cottaperllaine, tissu de Rodier. La forme rappelle la tenue des cosaques; ceinture et plastron de peau blanche; fourrure au col et au bas des manches.*

PLANCHE 75. — *Voici une robe du soir réalisée dans un velours broche de Bianchini. Ceinture et chaînette de métal.*

PLANCHE 76. — *De Beer, une robe du soir en crêpe georgette ornée de broderies de diamants.*

PLANCHE 77. — *Tailleur, de Dœuillet, en velours de laine "terra-cotta" brodé de laine rouge et bleue. La jupe est en velours de laine.*

PLANCHE 78. — *Une robe du soir et une robe de fillette, de Jeanne Lanvin. La robe est en tulle brodé d'argent avec une ceinture de ruban et de torsade entremêlée de singe. La robe d'enfant est en tulle rose et est garnie de taffetas rose d'argent.*

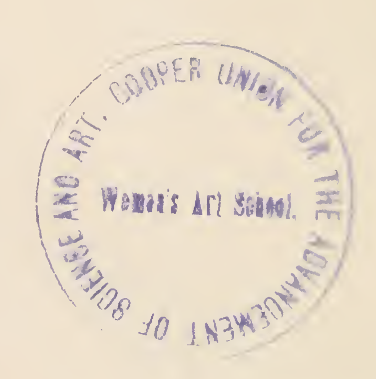
PLANCHE 79. — *Et puis, de Paul Poiret, une robe du soir, en velours rouge dont le dessous de la traîne est de tissu d'or et les glands d'or. Ornements en petites plumes bleues et vertes.*

PLANCHE 80. — *Enfin une robe du soir en velours noir, bretelles en diamant et rose d'étoffe. Modèle de Worth.*



LA TROMPE SONNE

ROBE DE CHASSE


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.
Woman's Art School.



LE DÉJEUNER AU CABARET

TAILLEUR, EN COTTAPERLLAINE DE RODIER



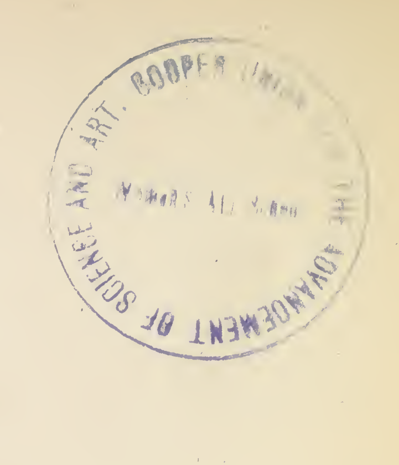


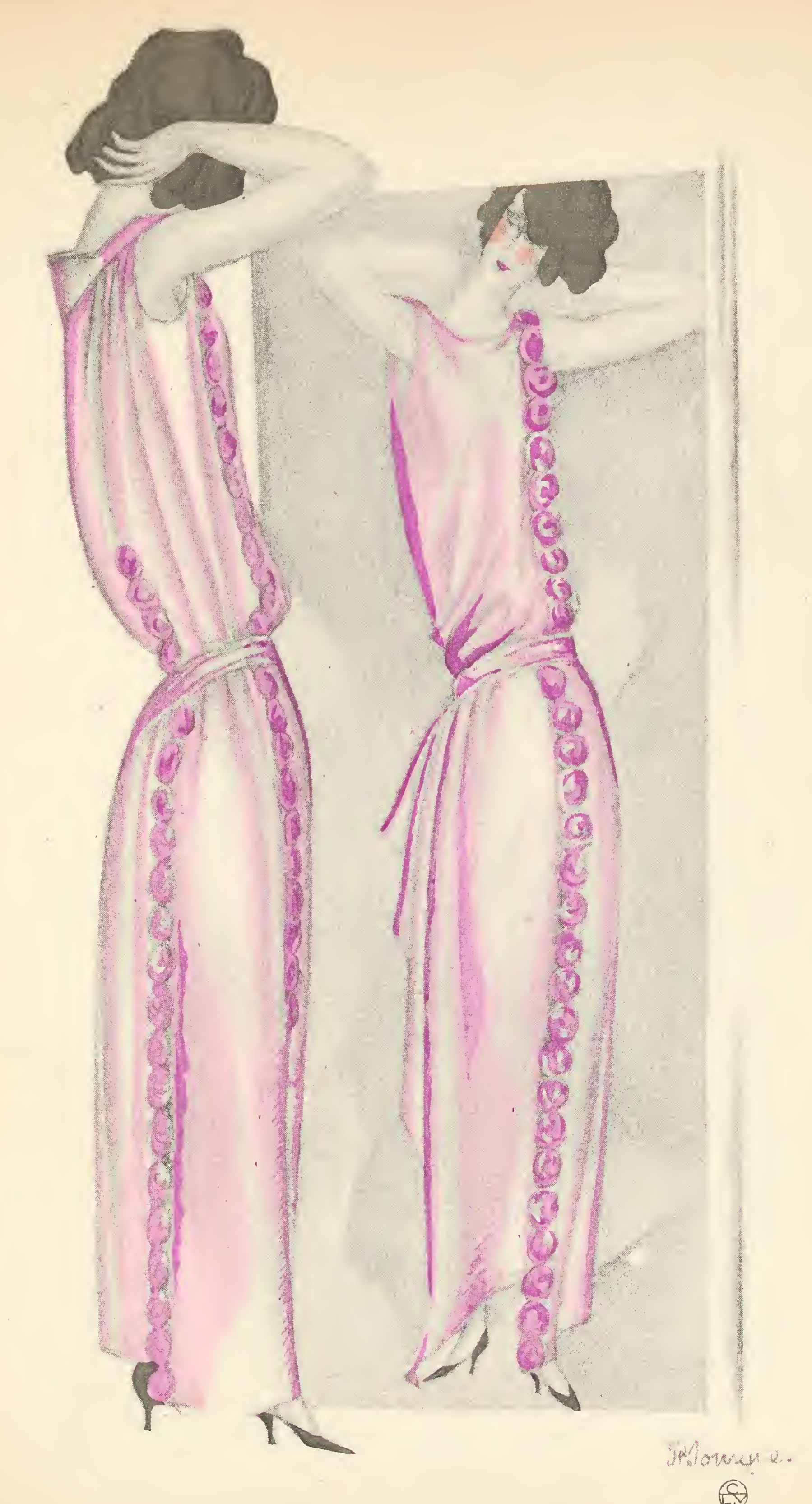
ARIADNE

ROBE DU SOIR, EN VELOURS BROCHÉ DE BIANCHINI

Nº 10 de la Gazette du Bon Ton.

Année 1921. — Planche 75.


COOPER UNION
THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART.



CONFRONTATION

ROBE DU SOIR, DE BEER


COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART



LE PARC EN DÉCEMBRE

TAILLLEUR, DE DŒUILLET





COOPER UNION FOR THE ADVANCEMENT OF SCIENCE AND ART
WOMAN'S ART SCHOOL

CONTE DE FÉES

ROBE DU SOIR ET ROBE D'ENFANT, DE JEANNE LANVIN



"QUE PENSEZ-VOUS DES SIX?"

OU

ON NE PEUT PAS ÊTRE TRANQUILLE

ROBE DU SOIR, DE PAUL POIRET



LE PARAVENT ROUGE

ROBE DU SOIR, DE WORTH